

ARCHIVES
DU
FUTUR

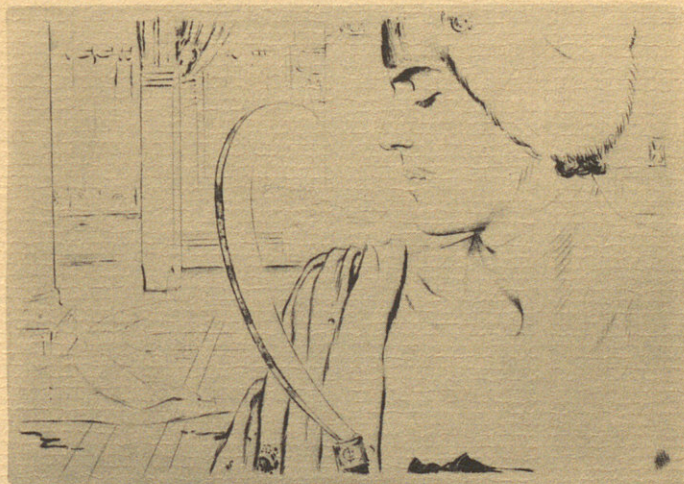


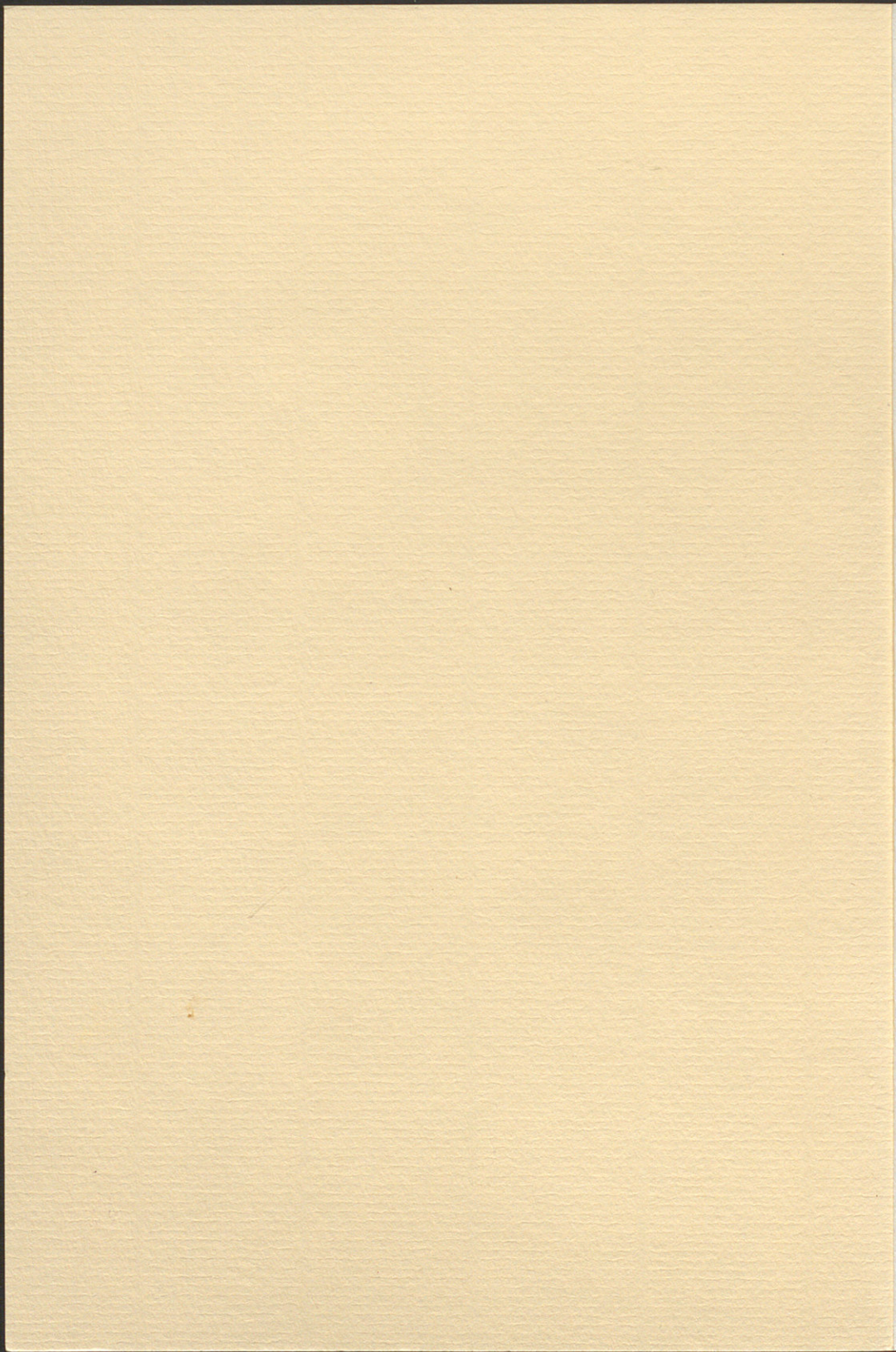
Charles De Coster

LEGENDES
FLAMANDES



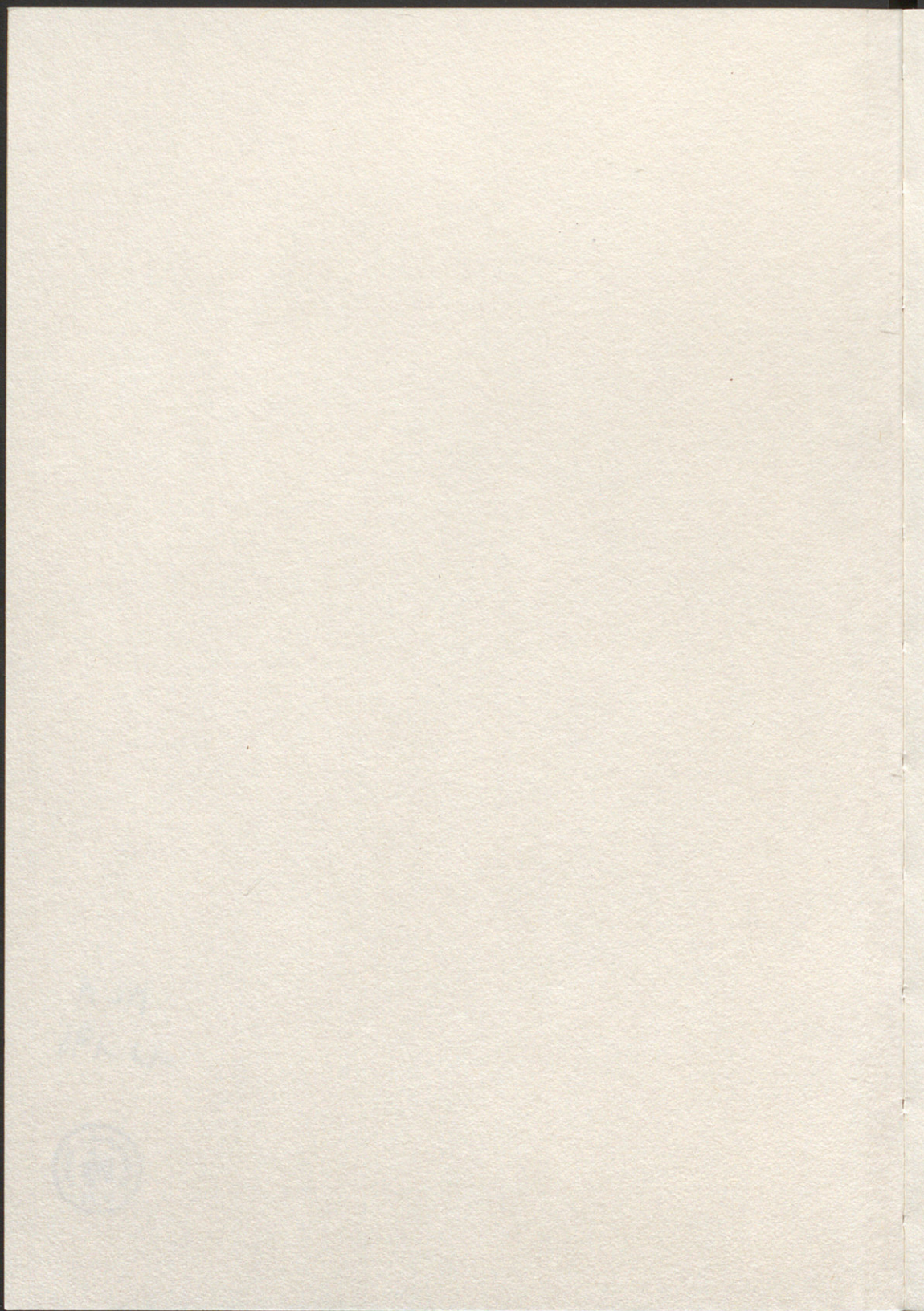
EDITIONS
LABOR





MLA
11.196





Charles De Coster

Légendes
Flamandes

Légendes
Flamandes

Édition revue
et corrigée

par

Jacques Hainaut

Président honoraire de l'Association de la langue
française de l'Académie royale de langue
et de littérature françaises

Édition revue et corrigée

Président honoraire de l'Association de la langue française de l'Académie royale de langue et de littérature françaises

Édition revue et corrigée

Président honoraire de l'Association de la langue française de l'Académie royale de langue et de littérature françaises

Édition revue et corrigée

Président honoraire de l'Association de la langue française de l'Académie royale de langue et de littérature françaises

Édition revue et corrigée

Président honoraire de l'Association de la langue française de l'Académie royale de langue et de littérature françaises

Édition revue et corrigée

Édition revue et corrigée

Couverture et mise en page : Mega.L.Una (Stefan Loeckx)

Photo couverture : Reproduction d'une pointe sèche de Fernand Khnopff
(© Bibliothèque royale Albert I^{er} - Bruxelles. Chalcographie, n° 936 B)

© Editions Labor, Bruxelles, 1990

ISBN 2-8040-535-6
D/1990/258/38
L 906329

Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique.

Charles De Coster

Légendes Flamandes

Édition critique
établie et présentée

par

Joseph Hanse

Professeur émérite de l'Université de Louvain
Membre de l'Académie royale de Langue
et de Littérature françaises

Archives du Futur

Editions Labor

Charles De Coster

Légendes Flamandes

Édition dirigée
par
Joseph Heintz

Professeur honoraire de l'Université de Louvain
Membre de l'Académie royale de Langue
et de l'Institut National

Éditions L'Asie
Paris

Si l'on regrette avec raison que le texte français de *La Légende d'Ulenspiegel* ait beaucoup moins de lecteurs que ses traductions, comment juger l'oubli où sont laissées les *Légendes flamandes*? Et pourtant elles annoncent clairement le chef-d'œuvre. Mais l'un et l'autre de ces maîtres livres étaient singulièrement en avance sur leur époque, en rupture même avec la littérature de celle-ci. D'où l'accueil réservé qu'ils ont reçu et dont ils ne se sont jamais relevés complètement.

Composées en 1856 et 1857, les *Légendes flamandes* sont enfin, dans la carrière de Charles De Coster, le premier témoignage d'une véritable et persévérante originalité qui s'épanouira, dix ans plus tard, dans *La Légende d'Ulenspiegel*. L'auteur est à la veille de ses trente ans. Depuis une dizaine d'années, il tâtonne obstinément et laborieusement. Il a fait ses débuts au sein de la Société des Joyeux, fondée à Ixelles en 1847 par de bons vivants curieux de littérature. Il a cherché sa voie, en vers et en prose, dans de multiples essais médiocres, sans se rendre compte qu'il l'avait partiellement trouvée, dès l'origine, en traduisant par une sorte de poésie en prose, par de courts alinéas rythmés, le dépaysement dans l'espace d'une histoire orientale ou d'une anecdote des colonies. Il suffira qu'il s'attache passionnément à de vieilles légendes pour assurer de la même façon le dépaysement dans le passé en ajoutant un vieillissement très libre de la langue, de nature à mieux traduire, croit-il, le vieux flamand.

Mais il lui a fallu longtemps pour voir clair en lui-même. Ses années d'apprentissage littéraire sont aussi celles de l'apprentissage du vérita-

ble amour et de la vie. Romantique, rêveur, impressionnable, sensible à l'excès, épris de liberté, ami de plusieurs artistes, il est, depuis 1851, amoureux très romanesque d'une jeune bourgeoise, Elisa, qui a presque cinq ans de moins que lui et qui lui donnera bien du souci mais nourrira en lui une certaine image idéale de l'amour délicat et tendre ; on la retrouvera chez plusieurs de ses héroïnes après comme avant la rupture, survenue en 1858.

Il a été quelques années tenté par des études universitaires qui l'auraient conduit à un professorat qui pourtant le séduisait peu. Il adhère en politique au jeune libéralisme progressiste qui accentue son anticléricalisme et son vif amour du peuple. Fils d'un Flamand et d'une Wallonne, élevé en français, il est épris d'une Belgique où l'on verrait la Wallonie et la Flandre se connaître mieux, sympathiser davantage, s'unir vraiment pour former une nation belge qui, en littérature, a quelque chose à dire personnellement en français, hors du sillage de la France ; tel est bien d'ailleurs un des rêves de l'époque.

Il vaut la peine d'insister sur le fait que De Coster, lorsqu'il publie sa première légende flamande, ne semble même pas penser à un recueil. C'est le hasard d'un reportage qui la lui fournit, dans la pureté de son archaïsme et ses couleurs de vitrail, pieuse, délicate, naïve, poétique, à la gloire de trois vierges qui finiront par s'appeler Blanche, Claire et Candide. Pourquoi écrit-il aussitôt une seconde légende, plus longue, toute différente ? Pour affirmer contre un diffamateur son originalité, sa capacité de création et ses qualités d'écrivain ; il choisit et exploite, avec la plus large fantaisie, un sujet brueghelien, fantastique et folklorique, celui des *Frères de la Bonne Trogne*. Il s'inspire cette fois d'une vague tradition orale, recueillie dans un cabaret d'Uccle et dans des confréries d'archers et d'archères. Nouveau succès. La troisième légende, et la plus longue, *Smetse Smeë*, prend ses racines dans une tradition populaire amusante et pittoresque en même temps que fantastique et respectueuse du miracle ; mais elle se rattache aussi au projet déjà plus ou moins ébauché de *La Légende d'Ulenspiegel*, dont la conception remonte à 1856. L'auteur a ainsi presqué la matière d'un livre ; il cherche une quatrième légende

et il en trouve le sujet dans une vieille ballade flamande consacrée à *Halewyn*. Elle est chargée de violence, de grandeur tragique et sauvage en même temps que de poésie. Telle est l'origine des quatre *Légendes flamandes*, dont chacune a une personnalité bien nette.

Cette année 1856 a été celle de l'inspiration décisive, de la découverte d'une voie et d'un style, de la conception de *La Légende d'Ulen-spiegel* aussi bien que des *Légendes flamandes*. C'est une année où l'auteur a enfin trouvé son équilibre sentimental : il vient, après une rupture de plusieurs mois, de renouer avec Elisa. Il est heureux, il peut travailler passionnément, l'inspiration va l'envahir, le combler.

Mais reprenons les étapes de cette période féconde en présentant mieux les quatre légendes dans l'ordre de leur rédaction. Charles De Coster, ayant quitté les Joyeux, qui le décevaient, a fréquenté d'autres milieux littéraires et collaboré à la *Revue nouvelle* (1851, 1852) et à la *Revue trimestrielle* (1854, 1855). En février 1856, il a fondé avec quelques amis, entraînés et animés par Félicien Rops, un hebdomadaire, *Uylenspiegel*. Celui-ci se présente comme un *Journal des ébats artistiques et littéraires* en attendant d'affirmer, après sa fantaisie, ses tendances réalistes et son ardeur politique. C'est là que De Coster va publier quelques-unes de ses meilleures pages, qu'on retrouvera dans les *Légendes flamandes*, les *Contes brabançons* et *La Légende d'Ulen-spiegel*, d'abord inspirée dès 1856 par ce journal.

La première en date de ces *Légendes flamandes* (elle sera la deuxième du recueil) paraît dans l'hebdomadaire *Uylenspiegel* le 4 mai 1856 sous le titre *Les Pèlerins d'Haeckendover. I. Les Trois Pucelles*. Le numéro suivant (11 mai) donne, sous les titres *II. Les Pèlerins, III. La Procession*, le texte du reportage que De Coster a fait, le 24 mars, lundi de Pâques, dans la localité proche de Tirlemont où il a visité la vieille église et son retable et regardé les pèlerins et la procession qui, à pied ou à cheval, quittent la route et, à travers les champs ensemencés, se dirigent vers un reposoir dressé sur un tertre, en pleine campagne. La légende de la fondation miraculeuse de l'église, vers l'an 690, il l'a trouvée dans le vieux retable et dans un texte en français moderne et en latin. Elle racontait que trois jeunes sœurs de la famille

de l'empereur Octavien, détachées des biens de la terre et vouées à Dieu, avaient décidé de lui bâtir une église et étaient arrivées – on ne disait ni comment ni pourquoi – à Haeckendover. Elles choisissaient successivement deux endroits pour y bâtir l'église, mais des anges démolissaient, la nuit, ce qui avait été construit pendant le jour. Dieu fit enfin désigner par un ange l'endroit où il voulait que fût construite son église.

A partir de là, De Coster, suit, très librement d'ailleurs, le récit. Mais il a refait totalement le début de la légende en y introduisant des chevaliers, ardents amoureux de ces vierges. Il accentuera encore cette refonte dans le recueil daté de 1858 : les trois vierges sont sauvées du harcèlement de leurs admirateurs par un bon tour qu'un ange joue à ceux-ci. Monté sur un destrier blanc, il chasse rudement les chevaliers, il leur fait observer que le bruit des fers de leurs chevaux trouble les prières des pucelles. Et le lendemain, venus à pied, ils ne peuvent suivre les haquenées des fuyardes.

De Coster écrit son récit en courtes phrases, dont la brièveté est soulignée par des répétitions ou des conjonctions. Ces versets présentent une langue très légèrement vieillie : peu d'archaïsmes graphiques ou lexicaux, dont le nombre sera très légèrement accru dans le recueil de 1857 ; suppression de l'article ou du pronom sujet, quelques inversions, des participes présents et des adverbes multipliés, tout cela d'ailleurs sans constance, au gré de la fantaisie, juste assez pour vieillir la langue et le style. L'auteur écrit dans l'*Uylenspiegel*, le 11 mai 1856 :

Un croyant du moyen âge a sculpté naïvement dans le chêne les personnages et les épisodes de la légende que je viens de vous raconter.

Quant à moi, si j'ai essayé de la traduire en français du vieux temps, c'est simplement pour arriver à plus de vérité et aussi un peu par amour pour cette belle langue, châtrée aujourd'hui si vilainement.

Ce premier essai obtient un incontestable succès. Mais un jaloux dit à Rops qu'il a suffi à l'auteur d'emprunter la légende et son texte même à un vieux livre. Cette calomnie irrite à ce point l'amour-propre de Charles De Coster qu'il se met aussitôt à inventer et à développer longuement une autre légende en partant de l'existence à Uccle d'une

exceptionnelle société féminine de tir à l'arc, qui se réunissait dans le jardin d'un cabaret, *In den Wijngaard*, chaussée d'Alseberg. Il recueille quelques vagues souvenirs oraux relatifs à la fondation lointaine de cette confrérie, et brode là-dessus, pour expliquer cette naissance, la légende des Frères de la Bonne Trogne, qui fréquentèrent une hôtellerie voisine. S'abandonnant à sa fantaisie et à son goût du fantastique, il rattache cette fondation à une autre légende qui hantait une autre auberge uccloise, dont l'enseigne bilingue, *Au vieux Spijtingen Duivel*, montre un diable, entouré d'un serpent, brandissant une torche enflammée. Voisinent en ce récit joyeux, libre et bien mené malgré quelques longueurs, des pages extrêmement variées, des allusions à l'intolérance du clergé, des diableries, des scènes truculentes de cabaret, des dialogues vivants, d'insatiables buveurs et des femmes agitées. Celles-ci opposent les vieilles grincheuses et les jeunes et vaillantes amoureuses. Car les contrastes et les changements de ton (qu'on retrouvera dans *La Légende d'Ulenspiegel*) abondent dans ce récit plein de verve, écrit avec un visible amusement. De Coster, cette fois, ne se soucie plus de forme poétique ni de courts alinéas, mais il s'abandonne à la fantaisie des dialogues, à la liberté des archaïsmes, accumulés sans le moindre souci de constance, aussi bien dans le vocabulaire que dans la syntaxe. Il prend même plaisir, un moment, à pasticher Rabelais. Mais surtout il se montre attiré par le réalisme.

Parue dans l'*Uylenspiegel* des 27 juillet, 3 et 10 août 1856, soit deux mois et demi après *Les Pèlerins d'Haeckendover*, cette nouvelle légende obtient aussitôt un vif succès et est reprise en brochure chez l'imprimeur Parent, avant d'être insérée en tête du recueil de 1857 avec des corrections qui rajeunissent un peu le vocabulaire et la grammaire.

La troisième en date des *Légendes flamandes*, celle qui, la plus longue, terminera le volume et annoncera déjà discrètement *La Légende d'Ulenspiegel*, s'inspire très librement d'une sorte de fabliau devenu aussi un conte populaire pour enfants ; on y voit le vaillant et généreux forgeron gantois Smetse Smee vendre son âme au diable pour sortir de la misère, mais parvenir malgré tout à entrer au ciel. Cette légende, racontée en de nombreuses versions, appartient au

folklore européen, mais c'est d'un texte flamand, dans une version de Petrus Antonius Kimpe, que s'inspire De Coster, avec la plus libre fantaisie.

Encore une fois l'auteur, emporté par le pittoresque et la passion de son sujet, a renoncé dans l'ensemble à la poésie des versets, mais a donné libre cours à sa verve, à son humour, s'est complu dans la diversité et le contraste des scènes, a pris plaisir à multiplier librement, sans constance et sans excès, les archaïsmes de vocabulaire, de graphie et de syntaxe, se laissant aller, moins toutefois que dans *Les Frères de la Bonne Trogne*, aux jeux d'une savoureuse fantaisie verbale, associée ici davantage au fantastique et au merveilleux.

Il situe l'histoire au XVI^e siècle, sous le règne d'Albert et Isabelle, mais à une époque encore tout imprégnée du souvenir des sanglantes années précédentes. Smetse est d'ailleurs un réformé qui a été persécuté et a été gueux de mer. Il me paraît évident qu'au moment où il écrit *Smetse Smee*, dès 1856, De Coster a déjà en tête, dans ses très grandes lignes, le sujet de sa *Légende d'Ulenspiegel*, qui ne sortira de presse qu'en 1867, plusieurs années après avoir été achevée mais ensuite profondément remaniée dans sa langue et dans son style.

Depuis qu'à l'Université libre de Bruxelles, où il est entré en 1851, De Coster a suivi les cours de l'historien J. Altmeyer, dont il est devenu l'ami, il s'est passionné, comme un grand nombre de gens de son milieu, pour le XVI^e siècle. Altmeyer publie en 1853 *Une succursale du tribunal de sang* et la presse en rend compte avec enthousiasme et passion. En mars 1856, le professeur achève un cycle de conférences sur le même sujet ; il présente notamment le duc d'Albe comme « une hideuse caricature de Satan » et Philippe II comme « un assassin vulgaire ». Le journal *Uylenspiegel* note que « la grande salle de l'Université était littéralement comble et l'enthousiasme indescriptible ». Rappelons à ce propos que, dans les milieux libéraux progressistes et anticléricaux fréquentés par Charles De Coster, le XVI^e siècle est à la mode ; la Révolution des Pays-Bas est présentée comme une émancipation des consciences ; on voit se former, pour délivrer le pays « de la vermine papiste », des Sociétés de Gueux, rappelant les gueux

du XVI^e siècle en lutte contre l'Espagne et l'Inquisition. Ce n'est pas tout. Adolf Dillens, le plus proche ami de Charles De Coster et son compagnon de voyage en Hollande, s'est aussi passionné pour le XVI^e siècle ; il a peint une toile, envoyée en Russie, *Femmes espagnoles*, à laquelle De Coster consacre un article enthousiaste dans l'*Uylenspiegel* du 13 juillet 1856 ; la peinture représente un épisode de l'entrée du duc d'Albe dans nos provinces : sur un fond de fermes qui brûlent et de gens massacrés, des femmes accompagnent l'armée. De Coster y voit le contraste de la violence et de la beauté, des bourreaux et des victimes, de la guerre et de la poésie, et déclare apercevoir un poème dans l'idée du tableau. Comment ne penserions-nous pas à la genèse lointaine de sa *Légende d'Ulenspiegel*? Il y a plus. Une étudiante de l'Université catholique de Louvain, Jacqueline Dulière, dans un excellent mémoire (inédit), préparé sous ma direction et celle de Michel Otten et présenté en philologie romane, en septembre 1964, comme une édition critique des *Légendes flamandes*, a nettement montré que les trois émissaires choisis par Satan pour aller s'emparer de Smetse Smee, au terme des trois délais de sept ans qui lui ont été accordés, c'est-à-dire le grand Inquisiteur Jacob Hessels, le duc d'Albe et Philippe II, sont évoqués dans le conte presque littéralement d'après les trois sources historiques que j'ai déterminées comme les principales de *La Légende d'Ulenspiegel*: l'*Histoire des Pays-Bas* d'Emmanuel Van Meteren, la *Fondation de la République des Provinces-Unies* de John Lothrop Motley et *Une succursale du tribunal de sang* d'Altmeyer. Comment ne pas en déduire que dès cette époque Charles De Coster assemble les matériaux pour son *Ulenspiegel*? J'ajoute que plusieurs autres détails peuvent confirmer mon hypothèse, notamment l'évocation de la punition des péchés capitaux en enfer (ch. XIV), s'opposant à la vie paradisiaque de bonne chère. Il y a là, comme dans *La Légende d'Ulenspiegel*, des souvenirs venus de Dante ou des peintres Bruegel ou Jérôme Bosch. Enfin il n'est pas inutile de noter que Smetse Smee, homme du peuple, courageux, bon vivant, audacieux, farceur, fidèle et généreux, nous fait déjà un peu penser à Ulenspiegel, comme lui de petite taille. Ajoutons que, dans la

légende suivante, *Sire Halewyn*, De Coster fera du héros, dans son enfance, le pendant exact du jeune Philippe II évoqué dans *La Légende d'Ulenspiegel*.

En 1857, après avoir achevé *Smetse Smee*, l'auteur écrit à Elisa (lettre 111 dans l'édition partielle des *Lettres à Elisa*, établie par Charles Potvin) :

Une légende manquait pour faire de mon volume un vrai volume. Cette légende, je l'ai trouvée, elle est historique, sublime et vraie. Félicite-moi; le sujet est si beau que bien traité il ferait à lui seul ma réputation. Il est inédit et se base sur une ballade flamande populaire. Demain, je traduis la ballade, lundi je commence la légende, je suis tout feu pour elle.

Quand De Coster dit que le sujet est « inédit », il est mal informé. La légende d'*Halewyn*, très ancienne et encore très vivante à cette époque, avait été maintes fois publiée, même en français. Mais, comme l'a montré Jules Bartelet dans un mémoire de licence consacré à ce sujet sous ma direction et présenté à l'Université catholique de Louvain en 1957, De Coster n'utilise que deux versions flamandes, l'une imprimée à Gand sur feuilles volantes chez Van Paemel, l'autre, nettement plus poétique, insérée dans le recueil de Willems : *Oude Vlaamsche Liederen*. Mais les vingt-quatre premiers versets de Willems ne sont pas exploités, sauf en deux ou trois lignes. C'est dire que les deux tiers du texte de Charles De Coster ne doivent rien à ses sources. Une lettre à Elisa (n° 113) nous éclaire sur la façon dont l'auteur travaille :

Ma légende bout toujours. Quand elle sera bien faite, bien dessinée dans ma tête, je mettrai la main à l'œuvre qui ira vite. C'est une statue à fondre, je prépare mon métal et le moule. A bientôt la fonte.

Plus tard (lettre n° 115) :

J'ai un gros rhume de cerveau, la tête lourde et suis bête. [...] Ce soir, j'ai repassé les 80 premières pages d'Halewyn. Il y a encore des longueurs. Mais je ne puis pas me croire moi-même aujourd'hui, je ne suis pas assez vivant et rien ne me paraît beau.

Et dans la lettre n° 116 :

Merci de la bonne promenade qu'ensemble nous avons faite. [...] J'ai travaillé en rentrant, j'ai travaillé encore ce soir, j'ai un peu de fièvre, mais qu'importe. Je veux bien être malade, s'il le faut, mais réussir. Je me guérirai après. J'ai encore demain et peut-être un peu après-demain à travailler à Halewyn. Samedi soir, je le lâche. Je n'ai pas été assez sévère envers moi ce soir, je me suis laissé aller à l'émotion, aux larmes comme si j'en lisais un autre. Demain, il me faut être plus froid. Je dois être à moi-même un plus terrible juge.

Ainsi, lorsqu'il se met à écrire après s'être laissé pénétrer par les figures antithétiques de Sire Halewyn et de la vaillante vierge Magtelt et par les contrastes entre les scènes d'intérieur et les scènes d'extérieur, après avoir laissé mûrir en lui son sujet, il écrit avec fièvre, avec une grande puissance créatrice et poétique, en même temps qu'avec une véritable griserie qui n'exclut pas toute clairvoyance mais provoque de nombreuses longueurs, qui ne seront pas toutes éliminées quand il se relira. Il faut noter aussi un évident souci de vraisemblance, bien que le récit baigne dans le merveilleux, le fantastique, la magie. Enfin il associe davantage la nature à l'action.

Il revient cette fois, comme dans *Blanche, Claire et Candide*, à un double moyen d'assurer le dépaysement : la poésie, qui jaillit du sujet même, et l'archaïsme, qui tient à la fois au thème, à la langue et au style. Il retrouve en maints endroits, par moments, le rythme des brefs alinéas, des versets, des phrases brisées. Il vieillit d'autre part son style, comme dans les deux légendes qu'il vient d'écrire, il recourt surtout aux inversions, aux répétitions de conjonctions ou d'adverbes, aux reprises, aux ellipses, aux participes présents ; il ne néglige pas les archaïsmes lexicaux, toujours clairs cependant.

C'est, du moins dans sa dernière partie, la légende la plus poétique dans les faits et le langage. De Coster ne cachait pas d'ailleurs sa préférence pour elle.

On peut dire qu'en écrivant ses *Légendes flamandes* il a fait la part très large à l'invention, au réalisme, à la poésie comme au fantastique et au merveilleux ; il a déjà parcouru, non sans de sensibles hésitations,

le chemin qui, dans la rédaction définitive de *La Légende d'Ulenspiegel*, le fera passer d'un style trop archaïsant à un vieillissement beaucoup plus discret, source de poésie et d'adaptation au sujet mais non d'obscurité. Toutefois il doit encore affiner patiemment son style et ses procédés de composition, son art notamment du contrepoint et des contrastes.

Je ne puis terminer ces remarques sur le style sans relever une fois de plus l'emploi malheureux du mot « pastiche », par Emile Deschanel, dans l'article élogieux qu'il consacra dans *L'Indépendance belge*, en septembre 1857, aux *Légendes flamandes* (non encore en vente) et qui en devint la préface, non reproduite dans notre édition. « C'est dans la langue de Rabelais que Charles De Coster a écrit ces *Légendes flamandes*. Ces sortes de pastiches demandent beaucoup d'étude ... » La mention de Rabelais et le terme de « pastiche » ont malheureusement été repris maintes fois jusqu'à nos jours, même à propos de *La Légende d'Ulenspiegel*. C'est une double erreur qui saute encore davantage aux yeux lorsqu'on ouvre Rabelais ou les *Contes drolatiques* de Balzac, dont l'archaïsme est intempérant.

Au reste Charles De Coster ne cessera de retravailler son style, comme il l'a fait dans les *Légendes flamandes* ; après des tentatives de vieillissement, il s'en tiendra à une modération qui cherche avant tout une sorte de poésie.

Le premier recueil des *Légendes flamandes* paraît en 1857, un an et demi après avoir été commencé, mais il est daté de 1858 dans la collection Hetzel, à Paris, chez Michel Lévy, et à Bruxelles, chez Méline, Cans et Compagnie, avec douze eaux-fortes et une préface d'Emile Deschanel.

Une deuxième édition, revue et corrigée, soucieuse de plus de clarté, paraît à Bruxelles, chez la veuve Parent, à Paris chez Michel Lévy, et à Leipzig chez Ch. Mucquart. Certains exemplaires n'ont plus que huit eaux-fortes, d'autres n'en ont plus aucune. L'édition fait partie de la « Bibliothèque des romans nouveaux ». Le texte de chaque légende est subdivisé en chapitres numérotés en chiffres romains et portant un titre. Dernière édition publiée par l'auteur, c'est elle qui

est ici reproduite. Toutes les variantes antérieures à 1861, sauf celles de ponctuation, sont ici notées : le travail minutieux de Jacqueline Dulière a servi de base à cette édition critique, revue et contrôlée par le professeur Michel Otten. On se rendra compte que le texte des deux dernières légendes a été beaucoup moins modifié.

L'apparat critique renvoie aux lettres A, A' et B :

A : aussi bien pour les *Frères de la Bonne Trogne* que pour *Blanche, Claire et Candide*, préoriginales parues dans l'*Uylenspiegel* en 1856.

A' : *Les Frères de la Bonne Trogne, Légende brabançonne*. Bruxelles, Imprimerie F. Parent, 1856, 16 p.

B : *Légendes flamandes*. Illustrées de douze eaux-fortes par Adolf Dillens, Charles De Groux, Félicien Rops, François Roffiaen, Edmond de Schampheleer, Jules van Imschoot, Otto von Thoren et précédées d'une préface par Emile Deschanel. Collection Hetzel, 1858, 254 p.

On trouvera, en appendice, la liste des coquilles et des inadvertances contenues dans le texte de 1861 (notre texte de base) et que nous avons corrigées.

Joseph HANSE

LÉGENDES
FLAMANDES

BONNE TROGNE

LÉGENDES
FLAMANDES

LES FRÈRES
DE LA
BONNE TROGNE

LES FRÈRES
DE LA
BONNE TROUPE

De la voix lamentable que Pieter Gans ouït
en son clos et de la flamme courant sur le
gazon¹.

Cependant qu'en Brabant gouvernait le bon duc, étaient² à Uccle, en l'hôtellerie de *la Trompe*, les³ *Frères de la Bonne Trogne*, ainsi bien nommés; car chacun avait face joyeuse, ornée, en signe de grasse vie, de deux mentons pour le moins; c'étaient les jeunes: mais les vieux en avaient davantage.

Ainsi fut leur confrérie instituée:⁴

Pieter Gans, hôte de la susdite⁵ *Trompe*, se deffublant une nuit pour s'étendre⁶ en lit, ouït en son clos, une voix⁷ lamentable ullant: « La langue me pèle, mouille, mouille! je meurs de male soif. »

Pensant d'abord que ce fût quelque buveur, il se⁸ coucha bien paisiblement, nonobstant⁹ que l'on criât toujours endéans le clos: « Mouille, mouille! Je meurs de male soif; » mais ce, si mélancoliquement, que Pieter Gans se¹⁰ leva de force et vint à la fenêtre afin de savoir comment¹¹ était bâti ce monsieur l'altéré, lequel criait si fort. Voyant une flamme¹² longue, claire, et de forme haute et étrange, courant sur¹³ le gazon, il pensa¹⁴ que ce pouvait

¹ A, A', B: *pas de titre*

² A': était

³ A: *Trompe*, mirifique confrérie, laquelle était dite des

⁴ A, A': *cette phrase manque*

⁵ A, A', B: Pieter Gans, lequel était hôtelier en ladite

⁶ A, A': s'accourant, une nuit pour soi étendre

B: soi déffublant une nuit pour soi étendre

⁷ A, A': clos, voix

B: clos voix

⁸ A, A', B: buveur, soi

⁹ A, A': ce nonobstant

¹⁰ A, A', B: soi

¹¹ A: fenêtre, pour voir comment

A', B: fenêtre voir comment

¹² A: Mais voyant flamme

B: Voyant flamme

¹³ A, A': sus

¹⁴ A, A': gazon; pensa

B: gazon, pensa

bien être la figure de quelque âme du purgatoire en peine de prières. Donc il récita¹ plus de cent litanies ; mais en vain, car il entendait² toujours crier : « Mouille, mouille ! je meurs de male soif. »

Au chant du coq, il n'ouït³ rien davantage, et vit, avec⁴ grande joie, la flamme éteinte.

Venu que fut le jour, il alla⁵ en l'église ; là narra le fait au curé et fit dire belle messe pour le repos de la pauvre âme, bailla au clerc un peter d'or à cette fin qu'on en dît encore d'autres, et s'en revint réconforté.

Mais à la nuit suivante, la voix se plaignit de rechef⁶ aussi lamentablement qu'homme empêché à trépasser. Et ainsi pendant plusieurs nuits.

Ce dont Pieter Gans devint rêveur tout⁷ à fait.

Tel qui l'eût vu au temps jadis, rubicond, portant bonne bedaine et joyeux visage, chantant volentiers matines de bouteilles⁸ et vèpres de flacons,⁹ ne l'eût point reconnu sans doute.

Car il était si flétri,¹⁰ sec, maigre et de mine si piteuse,¹¹ que les chiens abayaient le regardant, ainsi qu'ils font aux gueux portant besace.

II

Comment Jan Blaeskaek donne bon conseil à Pieter Gans pour son réconfort et où l'on voit chicherie punie amèrement¹².

Or, tandis qu'il se morfondait ainsi passant le temps en mélancolie et désespérance, et tout seul en un coin, comme lépreux, survint d'aventure, en l'hôtellerie, maître Jan Blaeskaek, brasseur de bière, fin compagnon et bien malicieux.

¹ A, A', B : Donc récita

² A, A', B : entendit

³ A, B : coq, n'ouït

⁴ A : en

⁵ A, A', B : jour, alla

⁶ A, A', B : derechef

⁷ A, A', B : rêveur et assoté tout

⁸ A, A', B : bouteille

⁹ B : flacon

¹⁰ A, B : était tant flétri,

¹¹ A, A', B : mine piteuse,

¹² A, A', B : *pas de titre*

Cettui-ci, considérant¹ Pieter Gans, lequel affoli² et ahuri le regardait et branlait la tête comme un vieux, vint à lui et le secouant : « Çà, dit-il, éveille-toi, compagnon, je n'aime point de te voir là comme mort. » – « Las ! répondit Pieter Gans, je ne vaux guères plus, compère. »

– « Et d'où donc, dit Blaeskaek, t'est venue³ cette noire mélancolie ? »

Ce à quoi répondit Pieter Gans : « Viens-t'en en un lieu où nul ne nous puisse entendre⁴. Là, je te veux détailler l'aventure. »

Ainsi fit-il. – Toutefois Blaeskaek l'ayant bien entendu : « Ce n'est point, dit-il, âme de chrétien, mais voix de diable ; il le faut contenter. Doncques va quérir en ta cave, bonne pipe de cervoise pour ensuite la rouler en ton clos, jusques à ce lieu où a lui la claire flamme. »

– « Ainsi ferai-je, » dit Pieter Gans. Mais à vêpres, pensant que cervoise était bien précieuse pour la jeter à diables, il mit⁵ au lieu où avait lui la flamme, grand bassin d'eau bien limpide.

Vers la minuit, ouït Pieter Gans une voix⁶ plus lamentable encore ullant : « Mouille, mouille, je meurs de male soif. »

Et il vit⁷ la⁸ claire flamme danser comme enragée⁹ sus l'eau du bassin, lequel fut incontinent, avec grand fracas, brisé et ce si épouvantablement que les morceaux s'en venaient frapper les fenêtres de la maison.

Lors commença il suer¹⁰ la peur et plourer, disant : « C'est fini de moi, mon bon Dieu, fini de moi. Que n'ai-je suivi l'avis du sage Blaeskaek, car il est homme de bon avis, de bien bon avis. Monsieur le diable qui avez soif, ne me tuez point cette nuit, vous boirez demain bonne cervoise, monsieur le diable. Ha ! elle est réputée excellente par tout¹¹ le pays, car c'est cervoise de roi et de bon diable comme vous êtes pour sûr. »

Ce nonobstant, la voix ullait¹² sans repos : « Mouille, mouille ! »

« Las, las ! soyez patient un petit, monsieur le diable, vous boirez demain

¹ A : Cettuy-ci considérant

A' : Celui-ci considérant

B : Cettuy-ci, considérant

² A, A', B : affolé

³ A, B : advenue

⁴ A, A', B : ouïr

⁵ A, A', B : diables, mit

⁶ A, A' : Gans, voix

⁷ A, A', B : Et vit

⁸ A : Pieter Gans la

⁹ A : enraigée

¹⁰ A : Pieter Gans, suer

A', B : il, suer

¹¹ A, A', B : partout

¹² A : criait

ma tant bonne cervoise. Elle m'a coûté bien des peters d'or, monsieur, et je vous en baillerai une pleine pipe. Voyez-vous point qu'il ne me faut étrangler cette nuit, mais demain seulement si je ne tiens parole.»

Et ainsi larmoya il jusques¹ au chant du coq, lequel oyant et ne se sentant point mort, il récita matines joyeuses.

Au nouveau soleil, il s'en fut lui-même, quérir² hors la cave la pipe de cervoise, la plaça sur le gazon, disant : «Voici à boire du frais et du meilleur. Je³ ne suis point chichart; adoncques ayez⁴ pitié de moi, monsieur le diable.»

III

Des chansons, voix, miaulements et bruits
de baisers amoureux que Pieter Gans et
Blaeskaek ouïrent dans le clos, et de la
belle façon dont Monsieur de la Bonne
Trogne se tenait sur la pipe de pierre⁵.

A la troisième heure, survint Blaeskaek et prit nouvelles. Mais, comme il s'en voulait aller, il fut arrêté par Pieter Gans, lequel lui dit : «Ayant célé le secret aux miens serviteurs de peur qu'ils n'en aillent caqueter à l'ecclésiastique, je suis comme seul en la maison. Il ne faut donc si tôt partir, car⁶ il peut advenir céans quelque méchante affaire, et pour lors il fera bon avoir du cœur au ventre. Seul je n'en aurai point, mais à deux nous en aurons de trop. Il convient aussi nous bien armer en guerre. Et en place de dormir nous banquetterons et boirons allégrement.»

— «Mais du vieux, si me croyez, dit Blaeskaek⁷.»

Environ vers la minuit, les deux compagnons chopinant en une salle basse, à ventres déboutonnés, mais non toutefois sans appréhension, ouïrent la

¹ A : Pieter Gans ; jusques
A' : il ; jusques

² A, A' : soleil, s'en fut lui même quérir
B : soleil, s'en fut lui-même quérir

³ A, A' : Voyez-le, je

⁴ A, A' : chichart ; -ayez

⁵ A, A', B : *pas de titre*

⁶ A, A' : donc point partir de sitôt, car

⁷ A, A', B : «- Je le veux, dit Blaeskaek, mais du vieux, si me croyez.»

même voix non plus lamentable mais joyeuse, chanter chansons en langue tout à fait étrange, et il y eut cantiques bien doux, comme qui dirait anges (parlant sauf leur respect), lesquels en paradis auraient bu trop d'ambrosie, voix de femmes bien célestes, miaulements de tigres, soupirs, bruits d'accolades et de baisers¹ amoureux.

«Ho! ho! s'exclamait Pieter Gans, qu'avons-nous² ici? doux Jésus! Ce sont diables pour sûr. Ils me vont vider la pipe entièrement. Et estimeront excellente ma cervoise et en voudront boire de rechef et à chaque nuit ulleront plus fort: Mouille! mouille! Et je serai ruiné, las! las! Ça, compagnon Blaeskaek – et ce disant tira son *kuyf*,³ lequel est, comme vous savez, un fort couteau bien affilé, – ça, il nous les faut chasser par force, mais je n'en ai le courage.»

– «J'y vais, répondit Blaeskaek, mais tantôt seulement, au chant du coq. On dit que diables lors⁴ ne mordent point.»

Devant⁵ le clair soleil levé chanta le coq.

Et il eut à ce matin, si martiale voix que l'on eût dit claire trompette.

Et ayant ouï la trompette, mirent fin subitement à leurs propos et chansons tous les diables buveurs.

Pieter Gans et Blaeskaek en furent grandement ravis et⁶ coururent au clos en grande hâte.

Pieter Gans, empêché à quérir sa pipe de cervoise⁷, la vit muée en pierre, et au-dessus, était assis comme sus un roussin une⁸ manière de garçonnet nu tout à fait, garçonnet gentil et mignon, couronné de pampres allégrement, avec grappes pendant sur l'oreille. Et il avait en la main droite un bâton, ayant pomme de pin au bout et tout autour enlacés pampres et grappes.

Et le garçonnet, nonobstant⁹ qu'il fût de pierre, semblait vivant, tant il avait bonne trogne.

Grandement furent effrayés Gans et Blaeskaek, à la contemplation dudit garçonnet.

Et redoutèrent maléfice du diable et punition de l'ecclésiastique et jurèrent

¹ A, A', B : et baisers

² A : Ho! ho! exclamait Pieter Gans qu'avons-nous

³ A, A', B : *kuyven*,

⁴ A, A' : lors diables

⁵ A, A' : Davant

⁶ A, A' : Ce dont Pieter Gans et Blaeskaek furent grandement ravis. – Et

⁷ A : servoise,

⁸ A : cheval, une

A' : roussin, une

⁹ A, A', B : ce nonobstant

de n'en souffler mot à nullui, et¹ mirent la figure, laquelle n'était point bien haute, en une noire cave où il n'était² rien à humer.

IV

Où les deux bonshommes s'en vont vers Brusselle, chef ville du Brabant et des mœurs et condition de Josse Cartuyvels le Coquassier³.

Ce qu'ayant fait, s'en furent ensemble à Brusselle, consulter un vieil homme, coquassier de son métier, quelque peu frippe-sauce mais pourtant bien⁴ aimé par le commun peuple pour certaine fricassée de connil bien mélangée d'herbes rares et dont il⁵ ne demandait point gros. Et les dévotes gens le réputaient avoir⁶ commerce avec le diable, pour ce qu'avec ses herbes il guérissait hommes et animaux mirifiquement. Il vendait aussi bière, laquelle il achetait à Blaeskaek. Et il était laid à voir, goutteux,⁷ goîtreux, flétri, jaune comme coing et ridé comme vieilles pommes.

Il demourait en un logis de méchante apparence, là où se voit de présent, la brasserie de bière de Claas Van Volxem. Gans et Blaeskaek, venant à lui, le trouvèrent en⁸ cuisine, besognant ses fricassées de connil.

Le coquassier, voyant⁹ Gans si piteux et mélancolique, lui demanda s'il avait quelque mal dont il voulût être guéri.

« Il ne le faut, dit Blaeskaek, guérir d'autre chose que de la male peur qui le géhenne depuis tantôt huit jours. »

Lors, lui narra le fait du petit joufflu entièrement. — « Seigneur Dieu, dit

¹ A, A' : nully, et

² A : où n'était

³ A, A', B : *pas de titre*

⁴ A : frippe-sauce. *find'alinea*

Ce nonobstant, il était bien

A', B : frippe-sauce. Il était pourtant bien

⁵ A : rares pour laquelle il

A', B : rares dont il

⁶ A, A', B : Et était dit avoir

⁷ A : voir, ord, goutteux,

⁸ A : Quand vinrent à lui Gans et Blaeskaek, il était en

⁹ A : Mais voyant

A' : Le coquassier voyant

Josse Cartuyvels, » car tel était le nom de ce docteur ès fricassées, « je connais bien ce¹ diable et je vous vais montrer sa pourtraiture. » Et les menant² au haut de son logis en une petite salle, il leur fit voir en³ une galante image, le susdit diable menant noces en compagnie de bonnes commères et joyeux compagnons à pied⁴ de bouc.

– « Et comment a nom, dit Blaeskaek, ce⁵ joyeux garçonnet ? »

– « Bacchus, je pense dit Josse Cartuyvels. Au temps jadis il était dieu, mais à la gracieuse venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ – ci à trois se signèrent, – il perdit toute force et divinité. Il fut bon compagnon et notamment inventeur de vin, bière et cervoise. Possible est, que pour ce, en place d'être en enfer, il soit en purgatoire seulement, où il a pris soif, sans doute, et, par permission céleste, a pu monter sur⁶ terre, une pauvre fois, pas davantage, et là chanter cette lamentable chanson qu'avez en votre clos ouïe. Mais je pense qu'il ne lui fut point octroyé crier⁷ sa soif ès pays où vin se boit, mais bière seulement, et qu'ainsi il est venu chez maître Gans, sachant bien là trouver du meilleur. »

– « De fait, dit Gans, de fait, ami Cartuyvels, le meilleur de toute la duché, et il m'en a avalé une pleine pipe, sans m'en payer la moindre piécette d'or, d'argent, voire même de cuivre. Ce n'est point là conduite d'honnête diable. »

– « Ha, dit⁸ Cartuyvels, vous errez grandement et n'entendez rien à votre bien. Mais, si vous me voulez entendre, vous tirerez dudit Bacchus profit manifeste, car il est dieu des joyeux buveurs et bons hôteliers, et il vous veut avantager, je crois. »

– « Adoncques que nous faut-il de présent faire, interrogea Blaeskaek ? »

– « J'ai ouï dire que ce⁹ diable est fol enamouré de soleil. Tirez-le premièrement de cette noire cave, puis le mettez en un lieu où luise le jour, j'entends dire sus un haut bahut en la salle où sont vos buveurs. »

– « Doux Jésus, s'exclama¹⁰ Pieter Gans, telle manière de faire est idololâtrie. »

– « Point, dit le coquassier, j'entends seulement que placé¹¹ où j'ai dit,

¹ A: de ce coquassier docte en cuisine, je connais ce

² A, A', B: mena

³ A, A', B: salle, et là leur montra en

⁴ A, A': pieds

⁵ A, A': cettuy

⁶ A, A': sus

⁷ A, A': permis de crier

⁸ A: «-Nenni, dit

⁹ A: cettuy

¹⁰ A: exclama

¹¹ A: ce diable, placé

humant l'odeur des pintes et flacons et oyant propos joyeux, il en¹ sera ébaudi tout-à-fait. Et ainsi soulagerez-vous les pauvres morts chrétienne-ment. »

– « Mais si, dit Pieter Gans, l'ecclésiastique sent le vent de cette statue ainsi montrée à tous sans vergogne ? »

– « Il ne vous pourra charger de péché, car innocence ne se cèle point. Même vous ferez contempler ce² Bacchus à vos parents et amis apertement, et direz que l'avez de hasard trouvé en terre, en un coin de votre clos. Ainsi paraîtra il³ antiquaille, comme il est. Veillez toutefois à⁴ oublier son nom devant un chacun et l'ayant par ris nommé Monsieur de la Bonne Trogne, instituez en son honneur joyeuse⁵ confrérie. »

– « Ainsi ferons-nous, » répondirent ensemble Pieter Gans et Blaeskaek, qui s'en⁶ furent non sans avoir toutefois baillé au coquassier deux beaux sols pour sa peine.

Il les voulut pourtant retenir, afin de leur servir de sa céleste fricassée de connil, mais Pieter Gans demeura sourd, disant en soi que c'était cuisine de diable, malsaine à tout stomach chrétien. Donc issirent hors et se déportèrent vers Uccle.

V

Des longs devis et perplexité grande de
Pieter Gans et de Blaeskaek touchant la
statue du diable joufflu ; à Uccle ils s'en
revont ayant pris résolution⁷.

Cependant qu'ils cheminaient : « Ça, compagnon, dit Gans à Blaeskaek, quel est ton avis de ce⁸ coquassier ? »

¹ A : joyeux, en

² A : Même ferez contempler cettuy
A' : Même vous ferez contempler cettuy

³ A : paraîtra-t-il

⁴ A, A', B : Ce nonobstant veillez à

⁵ A, A', B : chacun. – Vous le pouvez seulement nommer Monsieur de la Bonne Trogne, et en son honneur instituer par ris, joyeuse

⁶ A, A', B : Blaeskaek, et s'en

⁷ A, A', B : *pas de titre*

⁸ A : cettuy

– « Graine d'hérétique, répondit Blaeskaek, païen et contempteur de tout bien et vertu. Car c'est là traître et méchant conseil qu'il nous a baillé. »

– « De fait, mon bon ami, de fait. Et n'est-ce point aussi hérésie grande¹ de nous oser venir narrer que ce² joufflu dessus sa pipe, a inventé bière, vin et cervoise, nonobstant qu'à chaque dimanche il nous a été prêché en l'église que saint Noé, par conseil de Notre-Seigneur Jésus-Christ (ci, à deux se signèrent), a³ inventé telles choses. »

– « Quant à ce qui est de moi, dit Blaeskaek, je l'ai ouï plus de cent fois. »

Ci se séant sur⁴ l'herbe, commencèrent se repaître d'un beau saucisson de Gand, par Pieter Gans emmené en prévision de la faim à venir.

– « Là, là, dit-il, n'oublions point le *Benedicite*, mon ami. Et ainsi peut-être ne serons-nous point brûlés. Car c'est à Dieu que nous devons cette viande : qu'il nous doint de toujours demeurer en sa sainte foi. »

– « *Amen*, dit Blaeskaek ; mais, compère, il⁵ nous faudrait bien ensemble casser cette méchante statue. »

– « Qui⁶ n'a point moutons à garder, ne craint point loups, et tu parles à l'aise de casser ce⁷ diable. »

– « Ce serait acte bien méritoire. »

– « Mais s'il vient encore à chaque nuit lamentablement uller : « Mouille, mouille, » et s'il prend colère contre moi et jette sorts sur ma bière et mon vin et me fait pauvre comme Job. Nenni, mieux vaut suivre le conseil du coquassier⁸. »

– « Ains, si l'ecclésiastique a connaissance de la statue, et tous deux nous mande⁹ devant son tribunal, et nous fait brûler comme hérétiques et idololâtres. »

– « Ha ! dit Gans, voici le bon Dieu et le méchant diable¹⁰ qui se vont combattre dessus notre pauvre corps, nous sommes mis à néant, las, las ! »

– « Ça, dit Blaeskaek, allons devant les bons pères directement et leur narrons le fait sans menterie. »

¹ A : grande hérésie

² A, A' : cettuy

³ A, A' : ce nonobstant que souventefois il nous a été dit en l'église que ce fut saint Noé qui, par conseil de Notre-Seigneur Jésus-Christ (ci, à deux se signèrent) a

A, A' : sus

⁴ A, A' : – *Amen* dit Blaeskaek ; mais, compère, il m'est avis qu'il

⁵ A, A', B : – Las, las ! qui

⁶ A, A' : cettuy

⁷ A : Job. – Mieux vaut encore le conseil de cettuy coquassier.

A' : Job. – Nenni mieux vaut suivre le conseil du coquassier. »

⁸ A : appelle

⁹ A : appelle

¹⁰ A : Bon Dieu et le diable

- «Las! las! nous serons¹ brûlés, mon compère, brûlés incontinent.»
- «Je crois bien qu'il est moyen de nous tirer d'un tel danger.»
- «Il n'en est pas, mon ami, il n'en est pas et nous serons brûlés, je me sens jà tout rôti.»
- «J'ai trouvé le moyen, dit Blaeskaek.»
- «Il n'en est point, mon ami, il n'en est aucun, sinon la² clémence des bons pères. En voyez-vous point arriver aucun portant besace?»
- «Point.»
- «Si en voyez, lui faut donner tout notre saucisson – avons-nous dit les *Grâces*? – et tout le pain que nous avons ici, et l'inviter bien respectueusement à venir au logis, manger quartier d'agneau rôti, bien arrosé de vin vieux. Je n'en ai point beaucoup, mais je lui baillerais tout à boire volontiers. En voyez-vous point venir?»
- «Point, dit Blaeskaek. Mais ouvre ici tes oreilles de lièvre, je vais te donner bon avis, car je te veux du bien, pleurard: il nous faut suivre à demi le conseil du coquassier, à demi seulement, entends-tu. Ce serait idolâtrie effrontée de montrer³ en la salle de nos festins cette statue⁴.»
- «Las, las diable, oui, tu l'as dit.»
- «Adoncques, plaçons-la en une niche, laquelle sera bien fermée, hors mis une ouverture en haut pour lui expirer; là nous mettrons bonne pipe de bière, et le prions de n'en point user trop et sera le diable⁵ en la grand'salle de ton hôtellerie, où il se tiendra coi assurément, car il s'y pourra délecter ès chansons de buveurs, cliquetis de gobelets et sonneries de bouteilles⁶.»
- «Point, dit Gans, point, il⁷ nous faut suivre l'avis du⁸ coquassier, car mieux que nous, il s'entend ès diables; quant à celui-ci nous⁹ veillerons à le bien éjouir selon nos pauvres moyens, ce nonobstant je pense que nous serons un jour brûlés, las! las!»

¹ A, A': serions

² A: est point que la
A': est aucun sinon la

³ A, A': idolâtrie effrontée mettre
B: idolâtrie effrontée montrer

⁴ A, A': statue de diable.

⁵ A, A': la statue

⁶ A, A': hôtellerie. – Ainsi ce diable se délectant ès chanson de buveurs, cliquetis de gobelets et sonneries des bouteilles, se tiendra coi en sa niche et n'ayant rien à redouter des bons pères, garderas-tu ton vin et ta bière.

⁷ A, A': Gans, il

⁸ A: de ce

⁹ A, A': diables, – nous

Où l'on voit qu'il n'est point de bon diable
et du traître tour que cettui-ci joua aux
pauvres femmes des buveurs¹.

Venus en la Trompe, les deux bonshommes tirèrent de la cave la statue du diable joufflu et la placèrent avec grand respect au haut d'un bahut, lequel était en la salle des buveurs.

Au lendemain vinrent chez Pieter Gans presque tous ceux d'Uccle, ainsi réunis à cause que l'on avait, ce jour-là, vendu à Stalle publiquement deux² chevaux bien nourris par feu l'échevin Jacob Naeltjens. Son fils ne les avait voulu garder, disant que bonhomme doit son destrier avoir en sa pantoufle³.

Ceux d'Uccle, considérant sus le bahut la statue du petit joufflu, en furent ébahis et joyeux, et notamment quand Blaeskaek leur eut dit⁴ qu'il se nommait M. de la Bonne-Trogne et qu'il fallait, sans tarder du tout, fonder en son honneur, par ris, joyeuse confrérie.

Ils le voulurent bien et résolurent ensemble que nul ne pourrait être frère comme eux, s'il ne buvait, pour son baptême, vingt et quatre horribles gobelets de bière, ce pendant qu'on frappait douze coups sus la bedaine la mieux enflée de la compagnie.

A chaque soir, ils s'assemblèrent en la Trompe et burent assez, comme vous le pouvez croire.

Le merveilleux était que nonobstant ce, ils besognaient tout le jour en braves hommes, aucuns à leur ouvrier, aucuns à leur métier, autres aux champs, et contentant un chacun. Mais les commères point, car sitôt vêpres, tout mari ou fiancé, sans se soucier d'elles le moindrement, s'en allait en la Trompe et y demeurait jusques au couvre-feu.

Bonhomme retiré en sa bonhommière ne battait point sa femme, ainsi que font aucuns buveurs, mais il s'allait près d'elle coucher et aussitôt, sans lui avoir rien dit, commençait dormir dru et sonner du nez telles fanfares que sonne du groin Messire Pourceau.

Lors la pauvre⁵ femme de dauber, chatouiller, nommer par son nom l'endormi, afin qu'il lui contât autres nouvelles, mais le tout bien inutile-

¹ A, A', B: *pas de titre*

² A, A': sept

³ A, A': garder, car il était peu allègre des jambes.

⁴ A: leur dit

⁵ B: lors pauvre

ment : autant eût valu battre de l'eau pour en tirer du feu.

Ils s'éveillaient tous au chant du coq seulement, mais leur humeur matinale était si colère et tempêteuse, que nulle femme¹ (j'entends² dire de celles³ qui n'étaient point par lassitude endormies) ne leur osait sonner mot, et de même à l'heure de la réfection. Ceci eut lieu par les traîtres pouvoir et influence du diable joufflu.

De là vint grande tristesse emmi les commères, lesquelles⁴ disaient toutes que si pareil jeu devait durer, la race de ceux d'Uccle ne faillirait à s'éteindre, ce qui serait grand pitié.

VII

Du Grand Parlement des Commères⁵.

Adoncques, il fut résolu entre elles de sauver la commune, et pour y bien pourvoir, elles, cependant que leurs maris buvaient chez Pieter Gans, s'assemblèrent en la maison de la dame Syske, laquelle était grande, grasse, parlait haut assez, avait du poil au menton et était veuve de cinq maris ou sept, je n'en oserais affyer le nombre par crainte de menterie.

Là, par mépris de leurs maris ivrognes, elles s'abreuverent de belle eau claire.

Etant bien assemblées, jeunes de ci, vieilles de là, laides emmi les vieilles, la dame Syske ouvrit le propos en disant qu'il fallait aller incontinent en la Trompe, et là si bien battre tous ces buveurs qu'ils en fussent pour huit jours esrénés⁶ et meurtris.

Les vieilles et laides applaudirent des pieds, des mains, de la bouche et du nez le propos. Ce fut beau tapage, vous m'en pouvez croire.

Mais les jeunes et belles se tinrent mutes comme poissons, sauf une, bien gente, bien frisque et bien mignonne, ayant non Wantje, laquelle dit avec grande modestie et rougeur qu'il n'était point utile battre ainsi ces bons hommes, mais qu'il fallait les amener à bien par douceur et par ris.

Ce à quoi répondit la dame Syske : « Petite, tu ne t'entends point ès

¹ A, A' : mais ils étaient pour lors d'humeur si colère et tempêteuse, que nulle pauvre femme

² B : nulle (j'entends

³ A, A', B : dire celles

⁴ A, A' : commères qui

⁵ A, A', B : *pas de titre*

⁶ A, A' : esrénés

hommes, car tu es pucelle, je¹ crois. Quant à moi, je sais bien comme j'ai mené mes divers maris, et ce n'était par douceur ni par ris, je l'affye. Ils sont très passés,² les braves hommes, que Dieu ait leurs âmes,³ mais je me souviens d'eux clairement et sais bien qu'à la moindre faute je leur faisais danser la danse des bâtons sur⁴ le pré d'obéissance. Nul n'eût osé manger ne boire, éternuer ne bâiller⁵ que je ne lui en eusse⁶ davant⁷ octroyé bonne permission. Le petit Job Syske, mon dernier, était coquassier en ma place au logis. Il me fit bonne cuisine, le pauvre bonhomme. Mais je le dus bien battre pour l'amener à ce, et ainsi des autres. Doncques, petite, quittons tous ces ris et douceurs, ils valent peu, je l'affye. Allons plutôt incontinent⁸ cueillir bons bâtons de bois vert, commodes à trouver, puisque sommes en printemps, et nous déportant en la Trompe, faisons y pleuvoir bonne rosée de coups sus ces indifèles maris.»

Voici vieilles et laides de uller et tempêter de rechef⁹ horrifiquement, s'écriant : «Sus, sus aux ivrognes, il les faut dauber, il les faut pendre.»

VIII

De la grande ruse qui est en toutes femmes et des modestes propos que Wantje la pucelle tint aux bonshommes¹⁰.

Au lendemain, se reunirent de rechef¹¹ les commères et burent comme la veille, force eau claire, et s'en vinrent armées de bâtons, au lieu où se tenaient les joyeux buveurs.

¹ A : « Petite, car tu es pucelle, tu ne t'entends point ès hommes je

² A : trespasés,

A' : très passés,

B : trespasés,

³ A, A' : leur âme,

⁴ A, A', B : sus

⁵ A, A', B : baïler

⁶ B : lui eusse

⁷ A, A' : davent

⁸ A, A', B : Mais plutôt allons incontinent

⁹ A, A' : derechef

¹⁰ A, A', B : *pas de titre*

¹¹ A, A' : derechef

Devant¹ la porte de la Trompe, elles s'arrêtèrent² et là fut conseil tenu. Les vieilles prétendaient³ entrer avec les bâtons.⁴

—⁵ « Nenni, » disait⁶ Wantje avec⁷ les jeunes et belles, « nous aimons mieux être nous-mêmes battues. »

— « Voyez-ci ces sottes, » ullaient⁸ les vieilles, « ces sottes niaises. Elles n'ont point, en tout leur corps, de fierté⁹ pour une once. Laissez-vous mal mener, brebis¹⁰ douces : nous vengerons en votre lieu la féminine dignité par ces ivrognes¹¹ conspuée. »

— « Point ne le ferez, » disaient¹² les jeunes, « tant que nous serons là. »

— « Nous le ferons, » ullaient¹³ les vieilles.

Mais une¹⁴ jeune et joyeuse commère s'éclaffant de rire :

— « Comprenez-vous point, » dit-elle, « d'où vient à ces sorcières, cette ire si grande¹⁵ et ce¹⁶ désir de vengeance ? C'est pure vantardise et pour nous faire accroire que leurs enroués¹⁷ maris leur ont encore chansons à chanter¹⁸. »

A ce propos, le camp des vieilles gaupes fut en tel émoi qu'il en fut qui moururent là de rage subitement. Autres ayant brisé leurs selles en voulurent occire les jeunes qui riaient d'elles (et c'était jolie musique toutes ces frisques et foliantes¹⁹ voix), mais la dame Syske les en empêcha, disant qu'il fallait chez elle se consulter et non s'occire.

Le propos continuant, elles devisèrent, jacassèrent, tempêtèrent ainsi jusques à l'heure du couvre-feu, où elles se séparèrent sans avoir pris résolution, par faute d'avoir eu temps pour parler assez.

¹ A, A', B ; Advenues que furent devant

² A, A', B : porte, s'arrêtèrent

³ A, A', B : tenu, vieilles prétendant

⁴ A, A', B : bâtons et jeunes n'en voulant mie.

⁵ *Le passage compris entre cette note (5) et la note (2) de la page suivante constitue en A, A', B, la fin du chapitre VII*

⁶ A, A', B : dit

⁷ A, A' : avecques

⁸ A, A', B : ullèrent

⁹ A, A', B : corps, fierté

¹⁰ A : dauber, brebis

¹¹ A, A' : ivrongnes

¹² A, A', B : dirent

¹³ A, A', B : ullèrent

¹⁴ A, A', B : Subitement une

¹⁵ A, A', B : tant grande

¹⁶ A, A' : cettuy

¹⁷ A, A', B : esrénés

¹⁸ A, A' : encore quelques nouvelles à conter. »

¹⁹ A, A', B : foliantes

Et furent dites en cette assemblée féminine, plus de 577849002 paroles pleines¹ de sens commun comme grenouillère de vin vieux².

Pieter Gans, lequel avait oreilles de lièvre, oyant en la rue, certain clapotement de paroles tempêteuses,³ s'écria⁴ : « Las, las, qu'est-ce ceci⁵ ? Diables pour sûr, mon doux Jésus ! »

– « J'y vais voir, vilain peureux, » répondit Blaeskaek. Et ouvrant la porte il s'éclaffa de rire, disant : « Bonnes Trognes, ce sont nos femmes. »

Lors subitement se⁶ levèrent tous les buveurs et vinrent à la porte ; aucuns ès mains tenaient bouteilles, autres brandissaient flacons, autres sonnaient de leurs beaux gobelets carillonniquement. Blaeskaek issit hors la salle, franchit le seuil et⁷ s'arrêtant sus le chemin : « Çà, » dit-il, « donzelles,⁸ qui vous mène céans avec tout ce bois vert ? »

A ce propos, les jeunes laissèrent choir à terre leurs bâtons car elles étaient honteuses d'être surprises en cet équipage.

Mais une vieille, brandissant le sien en l'air, répondit pour les autres : « Nous vous venons, ivrognes,⁹ conter nouvelles de gaules¹⁰ et châtier comme il convient. »

– « Las ! las ! » ploura Pieter Gans, « je reconnais bien la voix de ma mère-grand. »

– « Tu l'as dit, pendard, » s'exclama la vieille.

Cependant que les Bonnes Trognes, oyant ce, secouaient allègrement leurs bedaines,¹¹ à force de rire, Blaeskaek disait : « Adoncques entrez, entrez adoncques, commères, que nous voyions la façon dont vous nous dauberez. Avez-vous bons bâtons de bois vert ? » – « Oui. » – « J'en suis aise. Nous, nous tenons¹² ici pour vous bonnes verges, bien ointes de vinaigre, desquelles nous fouettons les garçonnetts mal obéissants. Ce vous sera plaisir céleste d'être ainsi caressées en souvenir de jeunesse. En voulez-vous tâter ? Nous vous en baillerons pour plus de cinq cents deniers. »

¹ A, A', B : paroles inutiles, folles et pleines

² Cfr note (5) de la page précédente

³ A, A' : tempêteuses,

⁴ A, A', B : gagna peur et s'écria :

⁵ A : Las, las qu'est-ce ceci à la porte ?

A', B : « Las, las, qu'est-ce ceci ? »

⁶ A, A' : Ce qu'oyant se

⁷ B : salle, et

⁸ A, A' : aucuns portaient lanterne pour bien considérer le spectacle. *fin d'alinéa*
Et Blaeskaek dit : Çà, donzelles,

⁹ A, A' : ivrognes,

¹⁰ A, A', B : bâtons

¹¹ A, A', B : leurs joyeuses bedaines,

¹² A : Nous, tenons

Mais les vieilles, à ces¹ menus propos, gagnèrent peur et s'enfuirent le grand pas, notamment la dame Syske et ullèrent toutes si effroyablement paroles menaçantes qu'il semblait aux joyeux frères que ce bruit fût croassement de corbeaux voletant² par les rues bien silencieuses.

Les jeunes étaient demourées devant la porte et c'était grand pitié de les voir en posture si³ humble, douce et soumise, attendre avec bonne patience, quelque⁴ amicale parole de leurs maris ou fiancés.

– «Çà,» dit Blaeskaek, «vous plairait-il entrer céans?»

– «Oui,» dirent-elles toutes.

– «Ne le fais,» dit⁵ Pieter Gans en l'oreille de Blaeskaek, «ne le fais, sinon elles⁶ iront caqueter du diable joufflu à l'ecclésiastique et nous feront brûler, mon ami bon.»

– «Je suis sourd,» dit Blaeskaek; «venez mignonnes.»

Doncques entrèrent les gentes commères et se placèrent toutes, aucunes près de leurs maris, autres⁷ près de leurs fiancés et les fillettes en ligne sus un banc modestement.

– «Femmes,» demandèrent les buveurs, «vous voulez donc trinquer?»

– «Oui,» dirent-elles.

– «Et boire d'autant?»

– «Oui,» dirent-elles.

– «Et vous n'êtes point ici venues⁸ pour nous chanter chansons⁹ d'abstinence.»

– «Nenni,» dirent-elles, «nous sommes venues sans autre désir que de joindre nos bons maris et fiancés et rire avec¹⁰, si faire se peut, à la garde de Dieu.»

– «Voici beaux propos assurément,» dit un vieil homme,¹¹ «mais je vois dessous poindre ruse de femme.»

Nul pourtant ne l'entendait, car les femmes s'étaient sises et tout autour de la table, chacun disait: «Bois ça, mie sucrée, c'est¹² boisson céleste.» –

¹ A, A': vieilles, oyant ces
B: vieilles, ouyant ces

² A, A', B: ce fût croassement de vieux corbeaux sonnans

³ A, A', B: tant

⁴ A, A', B: grande patience quelque

⁵ A, A': – Ne les fais point entrer, dit

⁶ A, A', B: fais, elles

⁷ A, A', B: aucunes

⁸ A: point venues céans

⁹ B: chanson

¹⁰ A, A': avecques,

¹¹ A, A', B: buveur,

¹² A: «Bois ça mignonne, c'est

« Verse, voisin,¹ verse, averse de cette tant douce liqueur. » – « Qui vaut plus que moi ? Je suis le duc : j'ai bonne bouteille et bonne femme. Or çà sus, boute ici du vin ; car il faut aujourd'huy² liqueur dominicale pour bien fêter ces gentes commères. » – « Courage. J'en ai trop pour boire ; je veux aller conquêter la lune ; mais tantôt seulement. Pour l'heure, je demeure³ auprès de ma tant bonne femme. Baise-moi, mignonne. »

– « Ce n'est point l'instant ici, devant tant de gens, » répondaient les commères. Et chacune avec force caresses et douces façons⁴ disait à chacun : « Viens-t'en au logis. »

Ils l'eussent bien voulu, les buveurs, mais ne l'osaient, étant honteux l'un devant l'autre.

Ce que devinant, les commères parlèrent de s'en retourner.

– « Là, là, » dit le vieil homme, « ne l'avais-je point prédit ? Elles nous veulent avoir hors. »

– « Nenni, Monsieur, » répondit Wantje bien doucement, « mais considérez que nous ne sommes point assez accoutumées à boire si fortes boissons, ne même seulement à leur⁵ odeur. Doncques, monsieur, s'il nous faut issir hors à l'air frais, c'est bien sans vous vouloir fâcher ne contrister aucunement. Que Dieu vous tienne en joie, trèstous. »

Et ainsi s'en furent les bonnes femmes, ce nonobstant qu'ils les voulussent par⁶ force retenir.

¹ A, A', B : Verse, sommelier,

² A, A' : au jour d'huy

³ A, A', B : demoure

⁴ A, A' : caresse et gentes manières

B : caresses et gentes façons

⁵ A : boissons, voire même à humer seulement leur

A' : boissons, voire même seulement à leur

⁶ A, A' : voulaient de

B : voulaient par

Où l'on voit que le docte Thomas a
 Klapperibus savait ce qui fait danser sus un
 banc un buveur¹.

Ainsi laissés à leurs pots et chopines ils² s'entre-regardèrent ébahis, disant: «Voyez-vous ces commères? Ne faudrait-il point toujours obéir à leur vouloir humblement. Soumises elles semblent, tyranniques elles sont. Est-ce à mâle ou à femelle qu'échoit³ de nature commandement en toutes choses? A mâle. Nous sommes les mâles. Buvons. Et nous accomplirons toujours notre vouloir, lequel est présentement de coucher céans, s'il nous plaît⁴.»

Ainsi devisaient-ils, feignant grand⁵ colère, mais de fait étant bien désireux d'aller joindre leurs bonnes femmes. Puis ils demourèrent⁶ longtemps sans sonner mot bâillant⁷ aucuns, autres sonnant du pied musique de la semelle, beaucoup dansant sus leurs bancs⁸ comme si y fussent épines aiguës.

Subitement un jeune bourgeois, nouveau marié, issit hors la⁹ salle, disant que par conseil de médecin, il lui était défendu de boire plus de vingt et six pintes de cervoise, lesquelles il avait bues.

Ce qu'oyant, tous prétextant douleurs d'entrailles, crapule en la tête, mélancolie ou pituite gagnèrent leur logis, sauf¹⁰ quelques vieux hommes.

Et ils s'en¹¹ furent tous en grande hâte joindre à leurs femmes. Ainsi fut accompli ce qu'a écrit le docte *Thomas a Klapperibus* en son grand livre *De Amore*, c. VI, où il est dit que femme est plus forte que diable.

¹ A, A', B: *pas de titre*

² A, A', B: Seuls que furent les buveurs

³ A, A', B: qu'échoit

⁴ B: plaît.»

⁵ A, A': grande

⁶ B: demourèrent

⁷ A, B: bâillant

⁸ A, A', B: selles

⁹ A, A': hors de la

¹⁰ A, A', B: pituite issirent hors, sauf

¹¹ A, A', B: Et s'en

De la Dent de fer¹.

Ce nonobstant, le fait n'advint qu'une fois seulement ; car au lendemain les buveurs chopinant en la *Trompe* et les bonnes femmes y étant venues pour les en tirer, furent chassées honteusement.

Pour ce qui est d'eux, ils buvaient et chantaient noëls joyeux.

Maintes fois survint la veille de nuit leur enjoindre de ne point mener si grand tapage après le soleil couché. Ha, ils l'écoutaient bien respectueusement, et semblant tout confits en repentance de leur faute ; ils disaient² leurs *meâ*³ *culpâ* ; dans l'entretemps, ils⁴ lui boutaient⁵ à boire si abondamment⁶ que la pauvre veille, issant hors, s'en allait faire sa ronde contre quelque mur, et là ronflait comme viole. Eux poursuivaient leurs buveries et lourds sommeils, ce dont les dolentes épousées ne cessaient de se lamenter. Et ainsi pendant un mois et quatre jours.

Mais le grand mal était que le bon duc avait guerroyé avec monseigneur de Flandres et nonobstant⁷ que la paix fût faite, il restait encore sus⁸ pied une bande de faquins et ribauds, gâtant le pays et robbant le bonhomme.

Ladite bande était commandée par un farouche capitaine, nommé la Dent de fer, pource que sus son casque était une dent longue, aiguë, tranchante, dent de diable ou d'oliphant d'enfer, sculptée fantastiquement. Et bataillant,⁹ il donnait souventefois de la tête avec icelle dent comme béliet. Ainsi furent occis moult braves soudards en la duché de Brabant¹⁰. Sus ledit casque était aussi, battant de l'aile contre le fer, méchant oiseau, duquel on disait qu'il sifflait en la mêlée bien épouvantablement¹¹.

La Dent de fer était accoutumé venir de nuit faire son coup ès villages, égorgeant sans merci les pauvres bourgeois ensommeillés, emportant bijoux,

¹ A, A', B : *pas de titre*

² A : et disaient

³ A : *meâ*

A', B : *meâ*

⁴ A, A', B : entretandis, ils

A, A' : donnaient

⁶ A, A', B : tant amplement

⁷ A, A' : et que nonobstant

⁸ A' : sur

⁹ A : Emmi la mêlée,

A' : En la mêlée

¹⁰⁻¹¹ Le passage compris entre les notes (10) et (11) manque en A, A'.

vaisselle, femmes et filles, mais les jeunes seulement. Quant aux vieilles, il les laissait en vie, disant qu'il ne les lui fallait point occire attendu qu'elles mourraient bien de peur, sans aide.

XI

Où l'on voit les bonnes commères d'Uccle faisant devoir d'homme bien vaillamment¹.

Or, une nuit où luisaient seulement aucunes étoiles et un petit la lune, s'en vint à Uccle, maître André Bredael, courant le grand pas et tout² épuisé de souffle.

Il voulait³ donner avis, qu'étant d'aventure accroupi⁴ derrière un buisson le long de la route de Paris, il avait ouï passer une troupe d'hommes, laquelle il pensait être celle de la Dent de fer, car il avait vu le casque du maroufle.

Cependant⁵ que les brigands étaient arrêtés sur le chemin pour se⁶ repaître, il leur avait ouï dire qu'ils s'en allaient de ce pas à Uccle faire bon butin et grande chère⁷, mais qu'il leur fallait quitter la grand'route pour les petits chemins, afin de n'être point signalés. – Maître Bredael pensait qu'ils déboucheraient derrière l'église⁸.

Etant ainsi instruit, il était venu à Uccle par la route de Paris, devançant les brigands de bien une demi-lieue et voulant avertir les bourgeois de se bien armer pour recevoir ces malvoulus fermement.

Doncques il alla frapper⁹ à la porte de la Maison¹⁰ de la commune pour y faire sonner la cloche; mais nul n'ouvrit, car le garde, étant frère de la Bonne Trogne, dormait comme les autres vaillants buveurs¹¹. André Bredael

¹ A, A', B: *pas de titre*

² A, A', B: lune, accourut, courant le grand pas, à Uccle, maître André Bredael, tout

³ A', B: venait

⁴ A, A', B: caché

⁵ B: Ce pendant

⁶ A, A', B: soi

⁷ A, A', B: quérir bon butin et faire grand chère,

⁸ A: la chapelle

⁹ A, A', B: il s'en vint frapper

¹⁰ A, A', B: maison

¹¹ A, A', B: hommes

chercha autre moyen et il¹ cria si fort; «Au² feu! au feu! *Brand! brand!*» que toutes femmes, vieux hommes et enfants s'éveillant en sursaut vinrent aux fenêtres quêrir nouvelles³.

André Bredael, s'étant bien fait connaître, les supplia de descendre sus⁴ la place, ce qu'elles firent. Les voyant toutes près de lui, il leur prédit la proche venue de la Dent de fer, et enjoignit à chacune d'aller éveiller son mari.

⁵A ce propos, les vieilles commencèrent s'exclamer comme folles: «Bienvenue la Dent de fer, la Dent de Dieu qui les va tous éventrer. Ha, buveurs⁶, nous vous allons voir, par punition céleste, court pendus, vifs brûlés, têt noyés; ce n'est trop pour votre péché.» Puis, comme si elles eussent eu ailes aux jambes, coururent en chaque maison. Là, maître Bredael, lequel était avec les jeunes sus la place demouré, ouït les folles vieilles ullant, geignant, plourant, vociférant, tambourinant sus les bahuts et casseroles, afin d'éveiller les bons hommes. Cependant elles leur criaient: «Pendards, éveillez-vous! Amis doux, venez nous défendre. Ivrognes, faites votre devoir une fois seulement en votre damnée vie. Bedons chéris, nous voulez-vous trouver mortes demain, il ne faut point demeurer rancuniers de ce que nous vous voulûmes battre. Sottes fûmes-nous pour lors et trop précipitées, sages fûtes-vous, mais sauvez-nous présentement.» Et ainsi mélangeaient-elles paroles colères ou douces ensemble comme lait et vinaigre.

Mais nul bonhomme ne s'éveillait.

— «Qu'est-ce ceci?» interrogea maître Bredael.⁷

— «Las, Monsieur,» répondirent les jeunes, «vous le voyez assez, ils sont comme morts la nuit, et depuis longtemps jà. A peine si⁸ l'ange de Dieu venait, les pourrait-il éveiller. Ha! faut-il qu'après nous avois délaissées, ces vilains maris⁹ nous fassent encore¹⁰ mourir.»

¹ A, A', B: moyen. — Doncques il

² A, A': fort par les rues: Au

³ A, A': enfants s'éveillèrent en sursaut.

B: enfants s'éveillèrent en sursaut et vinrent

⁴ A, A': sur

⁵ A, A': *Le passage compris entre les notes (5) et (7) manque*

⁶ B: les buveurs,

⁷ *Cfr note (5)*

⁸ A, A': Las, monsieur dirent-elles toutes, c'est chose impossible, car depuis longtemps jà, ils sont comme morts la nuit, et à peine, si

⁹ A, A', B: buveurs

¹⁰ A, A': nous aillent encore faire

– « Ne plourez goutte¹, » dit André Bredael, « ce n'est l'heure. Aimez-vous ces maris ? »

– « Oui, » dirent-elles.

– « Et vos fils ? »

– « Oui, » dirent-elles.

– « Et vos fillettes si gentes et si mignonnes ? »

– « Oui, » dirent-elles.

– « Et vous les défendriez volontiers ? »

– « Oui, » dirent-elles.

– « Adoncques, » ajouta Bredael, « allez quérir les armes de ces dormeurs et me venez joindre ici viteement. Nous aviserons au moyen de nous défendre bien. »

Bientôt revinrent les femmes avec les arcs de leurs maris, frères ou fiancés. Et² ces arcs étaient grandement renommés par tout le pays, pour ce qu'ils étaient comme d'acier et lançaient flèches avec une bien raide vigueur³.

Puis vinrent aussi garçonnets⁴ de douze ans et un peu davantage et aucuns braves vieux hommes, mais les femmes les firent au logis retourner disant qu'il leur fallait garder la commune.

Elles se tenaient toutes sus⁵ la place y parlant avec grande ardeur et courage, mais sans nulle jactance et tout de blanc vêtues, jaques, robes et chemises, ainsi que sont de coutume aux femmes accoutrements de nuit ; mais à cette fois ce fut par spéciale faveur de Dieu, comme vous l'allez voir.

Wantje qui était là aussi, bien hardie et délibérée, dit subitement qu'il fallait prier. Et ensemble toutes les femmes se mirent à genoux dévotement et la fillette parla ainsi :

« Madame la Vierge qui êtes reine ès cieux, comme madame la duchesse est reine en ces pays, considérez humblement prosternées devant vous, de pauvres femmes et filles, auxquelles, par suite de buverie de leurs maris et parents, il faut de présent faire devoir d'homme, et soi armer en guerre. Si vous vouliez seulement un petit supplier Monseigneur Jésus de nous être secourable, nous serions bien assurées de vaincre. Et nous vous baillerions en reconnaissance belle couronne de fin or, avec rubis, turquoises, diamants,

¹ A : point,

A' : point dit

² A, A' : maris. – Et

³ A : qu'ils portaient plus loin et plus dru que d'autres.

A', B : qu'ils portaient plus loin et plus dru que d'autres.

⁴ A, A' : aussi sus la place garçonnets

⁵ A, A' : sur

belle chaîne¹ d'or, belle robe de brocard toute fleurie d'argent, et autant pour Monseigneur votre fils. Adoncques priez pour nous, Madame² la Vierge.»

Et toutes ces bonnes femmes et fillettes de dire après Wantje : «Priez pour nous, Madame la Vierge.»

Soudain se relevant toutes, elles aperçurent une belle et claire étoile descendant du ciel en la terre, tout proche d'elles et c'était bien sûrement un ange du bon Dieu se laissant³ choir ainsi du paradis et se tenant⁴ tout proche pour les mieux pouvoir assister.

Considérant ce benin prodige, les bonnes femmes prirent plus⁵ grand courage et Wantje parla encore et dit :

«Madame la Vierge nous veut écouter, j'en ai bonne espérance ; allons maintenant à l'entrée du village, proche l'église et de notre Seigneur y enfermé (ci toutes se signèrent), attendre⁶ la Dent de fer et ses compagnons bravement. Et les voyant venir, il nous faut, sans parler, ne⁷ bouger du tout, tirer sus⁸ eux. Madame la Vierge conduira les flèches.»

– «C'est bien parlé, brave fillette,» dit maître Bredael, «allons. Je le vois⁹ à tes yeux brillants dans la nuit : l'esprit¹⁰ de Dieu, qui est de feu, flambe en¹¹ ton cœur de pucelle. Il la faut écouter, bonnes femmes.»

– «Oui, oui,» dirent-elles.

La féminine armée s'alla ranger sus¹² le chemin derrière l'église¹³.

Attendant là, perplexes et anxieuses grandement, elles ouïrent bruit de pas et de voix grossissant à mesure, ainsi que font gens qui s'approchent.

Et Wantje dit : «Madame la Vierge, ils viennent ; ayez pitié de nous !»

Lors une grande troupe d'hommes parut devant elles portant lanternes. Et elles ouïrent une voix horrible de diable enroué s'écriant : «Sus amis, sus. Butin à la Dent de fer.»

Mais voici soudain¹⁴ toutes ces bonnes femmes de tirer leurs flèches

¹ A, A' : belles chaînes

² A' : madame

³ A, A' : qui se laissait

⁴ A, A' : tenait

⁵ A, A', B : encore plus

⁶ A, A' : signèrent) y pour attendre

⁷ A, A' : bravement. – Dès que nous les verrons venir, il nous faut sans parler ne

⁸ A, A' : sur

⁹ A, A' : – Je vois

¹⁰ A, A' : nuit, que l'esprit

¹¹ A, A' : est dans

¹² A' : sur

¹³ A : la chapelle.

¹⁴ A, A' : subitement

commodément, car les maroufles étaient¹ par leurs lanternes éclairés, et elles, cependant qu'elles restaient en l'ombre, les voyaient² comme au clair jour. Deux cents tombèrent, aucuns ayant flèches en la tête, autres au col, et plusieurs dans le ventre.

La Dent de fer fut le premier que les bonnes femmes ouïrent avec grand fracas choir, à cause que Wantje lui avait tiré une flèche, laquelle lui était entrée en l'œil subtilement.

Aucuns n'étaient point blessés, mais avaient la conscience trouble, et considérant tous ces habits blancs, ils pensèrent que c'étaient les âmes de ceux qu'ils avaient fait passer de vie à trépas, lesquels par permission de Dieu se venaient venger d'eux. Ils tombèrent le mufle³ contre terre, comme morts par peur, et s'écriant lamentablement : « Merci, Seigneur Dieu, faites rentrer en enfer ces fantômes. »

Mais voyant les bonnes femmes venir sus⁴ eux, la peur leur donna du nerf aux jambes, et ils s'enfuirent le grand pas.

XII

Où Pieter Gans est plus près du fagot que du piot⁵.

Cette déconfite parachevée, les commères s'en étaient retournées sus⁶ la place, devant la maison de la commune, non glorieuses mais⁷ mariées d'avoir dû en ce danger épandre sang de chrétiens. Ha, elles⁸ remercièrent avec grande effusion Notre Dame la Vierge et Monseigneur Jésus de les avoir fait vaincre.

Elles n'omirent point non plus le doux ange, lequel les avait assistées sous la figure d'une claire étoile. Et elles chantèrent beaux hymnes et belles litanies bien mélodieusement.

Cependant s'éveillèrent à la ronde, en la campagne, tous les coqs, lesquels

¹ A, A' : commodément, les maroufles étant

² A, A' : voyant

³ A, A' : visage

⁴ A, A' : sur

⁵ A, A', B : *pas de titre*

⁶ A, A' : sur

⁷ A, A' : non point glorieuses, mais bien

⁸ A, A', B : Et là, elles

sonnèrent de leurs trompettes, le clair jour près de luire.

Ainsi¹ furent les buveurs tirés de somme² et vinrent à³ leurs portes, s'enquérir d'où venait cette douce musique.

Et le Monsieur du soleil riait⁴ ès cieux.

Et les bons hommes vinrent⁵ sus⁶ la place, aucuns toutefois, reconnaissant⁷ leurs femmes en l'assemblée, les voulurent battre, pour ce qu'elles avaient quitté de nuit le marital logis, mais André Bredael les en empêcha et leur narra le fait, dont ils furent grandement ébahis, honteux et repentants, voyant comme quoi les vaillantes porte-jupes⁸ avaient ainsi pour eux besoin. Pieter Gans, Blaeskaek et N. Claessens, doyen⁹ d'Uccle, un bien saint homme, étaient aussi venus sus¹⁰ la place.

Cependant, considérant¹¹ toute cette grande foule, maître Bredael parla ainsi :

– « Compagnons, » dit-il, « entendez-vous comment¹² vous ne humez présentement¹³ l'air du bon Dieu, que par la vaillance de vos femmes et filles. Doncques, il faut ici promettre et jurer de ne plus boire, sinon qu'elles le veulent. »

– « Tout beau, maître Bredael, » dit un des bourgeois, « ce n'est point boire qui donne ainsi lourd sommeil. J'en puis parler en homme expert, moi qui ai humé le piot toute¹⁴ ma vie, et l'espère continuer à faire joyeusement. Autre chose il y a, c'est diablerie et maléfice, je le soupçonne. Venez-ci, Pieter Gans, venez-ci nous causer un petit, et si vous savez quelque chose, éclaircir l'aventure. »

– « Las ! las ! » dit Pieter Gans, branlant la tête et claquetant des dents (car il avait peur, le bonhomme), « las ! las ! j'ignore tout, mes bons amis. »

– « Nenni, » dit¹⁵ le bourgeois, « tu n'ignores point tout, car je te vois le

¹ A, A' : Aussi

² A : hors de sommeil
A', B : hors de somme

³ A : sus

⁴ A, A', B : Et le brillant soleil luisait

⁵ A, A', B : Et tous vinrent

⁶ A, A' : sur

⁷ A : place, toutefois reconnaissant

⁸ A, A' : leurs vaillantes femmes

⁹ A : curé

¹⁰ A, A' : sur

¹¹ A : Cependant que considérant

¹² A, A' : assez comment

¹³ A, A', B : de présent

¹⁴ A, A' : humé piots, toute

B : humé piots toute

¹⁵ A, A' : « Nenni da, dit

chef branlant et les dents claquetant.»

Mais voici que subitement le doyen¹ Claessens parut devant Gans :

– « Mauvais chrétien, » dit-il, « je le vois bien assez, tu as eu commerce avec le diable, au grand danger de ces braves hommes. Confesse humblement ton péché et nous verrons à te faire grâce, mais si tu veux nier, tu seras par l'huile² puni. »

– « Ha ! » dit Pieter Gans, plourant, « je l'avais bien prédit et je serai bouilli³, mon Dieu bon. Blaeskaek, où es-tu, mon compère ? donne-moi quelque avis⁴, las ! las ! »

Mais Blaeskaek s'était enfui prestement par peur de l'ecclésiastique.

– « Ha, » dit Pieter Gans, « voyez le traître qui me laisse à l'instant du danger. »

– « Parle, » dit le R.N. Claessens.

– « Oui, monsieur le doyen,⁵ » dit Pieter Gans, plourant et sanglottant : « je vous narrerai le tout, sans omission aucune. Monsieur ! » ajouta-t-il finissant son⁶ propos, « si vous voulez ne me point trop punir, monsieur, je ferai de mes pauvres deniers, rente perpétuelle à l'église. Je suis vrai chrétien, je l'affye, et pas hérétique le moindrement. Considérez aussi que je ne voudrais trépasser⁷, sinon ayant eu loisir suffisant de faire longue⁸ pénitence. Mais ne me faites point plus tôt bouillir en l'huile, je⁹ vous supplie. »

– « Nous verrons bien, » répondit le doyen ; « mène-nous¹⁰ présentement au lieu où est ce diable. »

Lors ils étaient devant l'église, et¹¹ le curé y entra quérir de l'eau bénite, puis tous les hommes, femmes et enfants de la commune se déportèrent vers *la Trompe*.

¹ A : curé

² A, A', B : le feu

³ A, A', B : brûlé,

⁴ A, A' : bon avis,

⁵ A : curé,

⁶ A, A' : aucune. – Las ! las ! ajouta-t-il finissant ses

B : aucune. Las ! las ! » ajouta il finissant son

⁷ A, A' : très passer,

B : trépasser,

⁸ A, A' : ample

⁹ A, A', B : me brûlez point plus tôt, je

¹⁰ A : curé, – mène-nous

A' : doyen, – mène-nous

¹¹ A : la chapelle et

Là le doyen¹ s'enquérant où était celui qui avait jeté un sort sus² tant de braves³ hommes, Pieter Gans, bien humblement, lui montra le joufflu, souriant et tenant en main son bâton orné de pampres et grappes, et chaque commère l'ayant considéré dit qu'il était bien joli pour un diable.

Le prêtre s'étant signé et trempé la main en l'eau bénite, en oignit au front, au stomach et au cœur la statue, laquelle, par la grande puissance de Dieu, tomba incontinent en poussière et une voix lamentable fut ouïe disant : « *Oï moi, ô phôs, tethnêka!* »

Et furent expliquées par le prêtre les paroles de ce diable, signifiant⁴ en langue grégeoise : « Las! à moi, ô lumière, je me meurs! »

XIII

De la grande surprise et du merveilleux ébahissement de Monseigneur le duc quand il connut la vaillance des bonnes femmes d'Uccle⁵.

Cependant la commune envoya au Duc deux bons hommes, leur mandant d'avertir dûment le digne prince de ce qui était advenu. Ceux-ci le trouvèrent en chemin pour venir à Uccle, car il avait appris par ses espies, le dessein de la Dent de fer, lequel ne s'en était point caché, et il marchait en grande⁶ hâte contre lui avec forte⁷ troupe de cavaliers.

Sitôt que les bons hommes le virent, ils se jetèrent à genoux devant lui, mais le bon seigneur ne le voulut point souffrir et les relevant les fit marcher à côté de lui.

Soudain tous ensemble vinrent à l'endroit auquel avaient été déconfits les brigands. Là, le duc voyant tous ces corps gisants s'arrêta ébahi⁸ et charmé : « Qui donc, » dit-il, « a mis à mort ces maroufles? »

¹ A : curé

² A, A' : sur

³ A, A', B : tous les braves

⁴ A, A', B : diable signifiant : Las!

⁵ A, A', B : *pas de titre*

⁶ A, A' : grand

⁷ A, A' : bonne

⁸ A, A' : corps, s'arrêtant ébaudi

B : corps, s'arrêta ébaudi

- « Nos femmes, » dit un des bons hommes.
 – « M'en veux-tu conter, bourgeois ? » dit le duc fronçant le sourcil.
 – « Dieu nous en garde, Monseigneur, » ajouta l'autre ; « je vous vais narrer le fait ; » ce qu'il fit.
 – « Là, » dit le duc, « l'aurait-on cru de ces commères ? Je les veux récompenser. »

Et ce disant, il fit ramasser et emmener le casque de la Dent de fer, lequel fut vu longtemps, emmi les armes de Monseigneur Charles, et il était de par lui mandé de le garder avec grand soin.

XIV

Comment fut instituée la confrérie des femmes-archers d'Uccle et de la belle récompense que Monseigneur donna à Wantje la brave fillette¹.

Entré² en Uccle, le bon duc vit venir à lui grande troupe de gens, et au milieu d'eux un homme s'écriant³ lamentablement : « Monsieur, monsieur⁴ le curé, ne me faites point bouillir !⁵ » Ce à quoi il était répondu : « Nous verrons bien. »

– « D'où vient ce bruit, » interrogea le duc ?

Mais sitôt que Pieter Gans l'aperçut, il courut vers lui, et embrassant les genoux de son cheval : « Monseigneur, » s'écria-t-il, « monseigneur le duc, ne souffrez point que l'on me bouille⁶. »

– « Et pourquoi, » dit le duc, « me bouillirait-on⁷ un de mes bons hommes d'Uccle ? »

Soudain le⁸ R.N. Claessens s'avançant, lui narra le fait avec grande colère, cependant que Pieter Gans se plaignait bien mélancoliquement ; le tout avec grande confusion, l'un plourant et geignant, l'autre narrant et syllogissant,

¹ A, A', B : *pas de titre*

² A, A' : Etant entré

³ A : homme criant

⁴ A, A', B : Las ! las ! monsieur

⁵ A, A', B : brûler !

⁶ A, A', B : brûle.

⁷ A, A', B : brûlerait-on

⁸ A, A' : Mais le

si¹ fort que le bon duc ne savait auquel des deux entendre.

Wantje subitement sortit de la foule de peuple, lequel, comme Pieter Gans, criait: «Merci et pitié.»

«Monseigneur,» dit la fillette, «cettuy-ci a² grandement péché contre Dieu, mais par simplicité de cœur et couardise de nature. Diable l'a effrayé; il s'est soumis à diable. Pardonnez-lui, Monseigneur, à cause de nous.»

– «Fillette,» dit le duc, «tu parles bien et je te veux écouter.»

Mais le R.N. Claessens: «Monseigneur,» dit-il, «vous ne pensez point à Dieu.»

– «Mon Père,» répondit le duc, «je n'y manquai oncques, ce nonobstant j'estime qu'il ne lui est point bien agréable voir fumer graisse de chrétien et bouillir³ chair de bonhomme, mais qu'il aime ceux qui sont doux et n'arrêtent point le prochain en⁴ chemin de pénitence. Je ne veux point, aujourd'hui⁵ que Madame la Vierge a daigné faire miracle pour nous, contrister son cœur de mère par trépas de chrétien. Doncques nul des accusés, Pieter Gans ni⁶ les autres, ne seront pour cette fois brûlés.»

Ce qu'oyant⁷ Pieter Gans, il s'éclaffa de rire comme fol et commença danser et chanter, s'écriant: «Loué soit Monseigneur! Je ne serai point bouilli⁸. Brabant au bon Duc.» Et tous les bourgeois s'écrièrent⁹ avec lui: «Loué soit Monseigneur!»

Lors le duc leur enjoignit de se taire, et souriant:

– «Çà,» dit-il, «commères qui avez cette nuit fait œuvre d'homme¹⁰ venez-ci que je vous octroye récompense d'hommes.¹¹ A la plus vaillante, premièrement, je baille cette pesante chaîne d'or. Où est-elle?»

Les¹² commères poussèrent Wantje devant le duc.

– «Ah!» dit-il, «c'est toi, gentil causeur. Me veux-tu baiser quoique vieux?»

¹ A, A': syllogisant, – si

² A, A': fillette, ce bonhomme a

³ A, A', B: rôtir

⁴ A: en le

A': sur le

⁵ A': au jour d'hui

⁶ A, A': accusés ici, ce bonhomme ne

⁷ B: ouyant

⁸ A, A', B: brûlé.

⁹ A, A': crièrent

¹⁰ A, A': ouvrage d'hommes,

B: œuvre d'hommes,

¹¹ A, A': d'homme. –

¹² A, A': Lors les

– «Oui, Monseigneur,» dit la fillette. Et elle le fit, nonobstant¹ qu'elle fût honteuse.

Et le bon Duc, lui ayant passé la chaîne au col, poursuivit son propos :

– «Quant à vous toutes, bonnes femmes,» dit-il, «qui avez cette nuit combattu vaillamment, je vous institue en belle confrérie, sous la protection de Madame la Vierge, et j'entends qu'il soit ici planté perche de bonne longueur et qu'à chaque dimanche vous y veniez tirer de l'arc, en mémoire de ce qu'avec ces arcs vous avez sauvé de mort vos maris et enfants. Et il y aura une belle couronne de lauriers, une belle bourse bien remplie de *peters* d'or reluisants et bien sonnants, lesquels seront baillés à la plus subtile de l'année et à elle apportés par toutes les autres sus un coussin. Et la bourse la dotera si elle est pucelle et lui sera² remède à³ famine, si elle est mariée.»

Ainsi fut instituée la confrérie des femmes-archers d'Uccle, lesquelles tirent de l'arc comme hommes⁴ à chaque dimanche sous la protection de Madame la Vierge⁵.

¹ A, A' : ce nonobstant

² A, A' : servira de

³ A' : contre

⁴ A : homme

⁵ A, A' : Vierge, ce qui ne se voit point en d'autres pays.

B : Vierge, ce qui ne se voit point ès autres pays.

BLANCHE,
CLAIRE ET CANDIDE¹

¹ en A, titre : LES PELERINS D'HAECKENDOVER.
en sous-titre : I. LES TROIS PUCELLES. Ce sous-titre couvre la totalité du récit repris dans les « Légendes flamandes ».
Les parties suivantes (II. LES PELERINS et III. LA PROCESSION) ne sont pas reprises dans les « Légendes flamandes ».

« Oubliez-vous, » dit-il, « l'histoire de la femme qui fut
la femme ? »

« Et la femme qui fut la femme ? » dit-il, « l'histoire de la femme ? »

« Oubliez-vous, » dit-il, « l'histoire de la femme qui fut
la femme ? »

« Oubliez-vous, » dit-il, « l'histoire de la femme qui fut
la femme ? »

CLAIRE ET CANDIDE

« Oubliez-vous, » dit-il, « l'histoire de la femme qui fut
la femme ? »

I

Des trois nobles pucelles et de leur beauté grande¹.

En² l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 690, vivaient trois mignonnes pucelles issues, par les mâles, de la noble famille du grand empereur Octavien.

Et elles avaient nom Blanche, Claire et Candide.³

Si⁴ elles avaient voué à Dieu leur fleur de virginité, point ne faut croire que ce fût⁵ faute d'amoureux.

Car à chaque jour il était, pour⁶ les voir aller à l'église, grande foule de peuple, et chacun disait d'elles : « Voyez les doux yeux, voyez les mains⁷ blanches. »

Plus d'un aussi, se pourléchant en les considérant, ajoutait lamentablement : « Faut-il que ces gentes pucelles se vouent à Dieu, lequel en a onze mille et davantage en son paradis ! »

« Mais pas si mignonnes », répondait un vieux tousseux marchant derrière elles et humant le parfum de leurs robes.

Et ainsi cheminant, si ledit tousseux voyait quelque⁸ jeune gars crachant en⁹ l'eau ou couché tout du long sus¹⁰ le ventre pour se chauffer le dos au soleil, il lui baillait un coup de pied, disant : « Or çà, n'iras-tu pas¹¹ voir les plus fines fleurs de beauté qui soient ? »

¹ A, B : *pas de titre.*

² A : Comme beaucoup de nos églises, celle d'Haeckendover a sa légende : je vous la raconte tout d'abord, elle explique le pèlerinage : « En

³ A : *cette phrase manque*

⁴ B : Et si

⁵ A : fut

⁶ A : « Nenni, car toujours, il était pour

B : Car à tous jours il était, pour

⁷ A : – Voyez ci les doux yeux, voyez là les mains

B : « Voyez ci doux yeux, voyez là mains

⁸ A, B : s'il voyait en chemin quelque

⁹ A : dans

¹⁰ A : sur

¹¹ A : point

II

Comment un prince d'Arabie s'affola de la cadette et de ce qu'il en advint¹.

D'aucuns les avaient voulu induire en mariage, mais n'atteignant leur but, devenaient² rêveurs et séchaient visiblement.

Parmi eux fut un prince d'Arabie, lequel se fit baptiser en grand cérémonial. Et ce pour la cadette expressément.

Or, n'en pouvant venir à bout, ni par prière³, ni par force, s'assit un matin sus⁴ le seuil de la porte, et là se transperça de son poignard.

La pucelle oyant⁵ crier ce beau seigneur, descendit en grande hâte, le fit mettre sus⁶ sa couchette, ce dont lui qui n'était point mort tout à fait, se réjouit grandement.

Mais quand elle se pencha sur⁷ lui pour panser et visiter sa plaie, il trouva un restant de force, la baisa sur sa bouche mignonne, soupira comme homme⁸ soulagé, et rendit l'âme, en grande joie.

Mais la cadette ne fut du⁹ tout contente de ce baiser, car elle le pensa pris sus¹⁰ le bien de Jésus son divin mari. Ce nonobstant elle ploura¹¹ le beau seigneur, un tantinet.

¹ A, B : *pas de titre ni de chiffre romain.*

² A : mais n'y étant point venus devenaient

B : mais n'y étant venus devenaient

³ A : prières,

⁴ A : sur

⁵ B : ouyant

⁶ A, B : sur

⁷ B : sus

⁸ A : mignonne, et dit : Ah ! – comme un homme

⁹ A : point du

¹⁰ A : sur

¹¹ A : nonobstant pleura

B : nonobstant ploura

III

Où l'on voit comment Satan poursuit les fillettes qui se veulent refuir du monde¹.

Il était souvent grande foule d'amoureux devant le logis des pucelles, aucuns² chantant lamentables chansons, autres caracolant fièrement sus³ beaux coursiers, autres sans sonner mot, considérant⁴ les fenêtres tout le jour durant.

Et souvent là s'entre-battaient et tuaient par jalousie.⁵ Ce dont elles furent bien marries.

– « Ah, » dirent les aînées à la cadette, « prie pour nous, Blanche la bien nommée, blanche d'âme et de corps blanche, prie pour nous, mignonne, Jésus entend les prières de fillettes comme toi volentiers. »

– « Mes sœurs, » répondit la cadette, « je suis plus que vous indigne, mais je prierai, si le voulez. »

– « Oui, » dirent-elles.

Lors à trois se jetèrent à genoux les pucelles, et la cadette pria ainsi :

« Doux Jésus, nous avons contre vous péché assurément, sinon bailleriez-vous au malin permission de toucher par notre beauté ces vilains hommes ? Oui, nous avons péché, mais, chétives que nous sommes, bien malgré nous, Seigneur. Ha, donnez-nous pardon pour notre grande douleur. Vous nous avez vôtres voulues, aussi tout vous est, de ce qui est de nous, gardé : notre jeunesse et beauté, mélancolie et liesse, vœux et prières, corps et âme, pensées et faits, tout. Au matin, à midi et à vèpres, à toutes heures et moments, pensons-nous point à vous ? Quand votre clair soleil se lève, ô bien-aimé, et quand aussi en votre ciel luisent vos claires étoiles, ils nous peuvent voir priant et vous offrant non or, encens ne myrrhe, mais notre humble amour et notre pauvre cœur. Ce n'est assez, nous ne l'ignorons point. Las ! enseignez-nous à faire davantage. »

Ci s'arrêtant elles gémirent⁶ à trois amèrement.

¹ A, B : *pas de titre ni de chiffre romain.*

² A : pucelles : d'aucuns

³ A : sur

⁴ A : regardant

⁵ *A partir d'ici et jusqu'à la fin du chapitre IV, le texte manque en A. A la place on trouve un seul paragraphe : jalousie. Ce qui fit tel scandale par la ville, qu'un matin, elles prirent résolution de s'enfuir et mandèrent à tous ces amoureux qui passaient devant leur logis, avec leurs coursiers, que le bruit des fers les troublait en leurs oraisons.*

⁶ B : plourèrent

«Doux Jésus,» dit encore la cadette, « nous connaissons assez le vouloir de ces hommes. Ils se jugent eux-mêmes être fiers et beaux et ainsi prendre notre amour, mais ils ne sont ne beaux, ne bons, ne fiers comme vous êtes, Jésus. Aussi à vous sommes et serons nous toujours,¹ à eux jamais. Voulez-vous bien encore nous aimer un petit, car vous seul êtes notre soulas et liesse en ce triste monde, Jésus ? Vous ne nous délaisserez point². Ha ! faites-nous mourir plutôt vite, car nous avons de vous faim et soif. Mais, si le voulez, laissez à l'aise ces vilains hommes nous poursuivre d'amour, ce nous sera délice de le souffrir pour vous. Ce nonobstant l'époux charnel ne laisse pas³ en danger l'épouse, ne le fiancé la fiancée. N'êtes-vous point meilleur qu'eux tous, et ne nous garderez-vous point des embûches de l'ennemi ? S'il vous déplaît, ne le faites, mais pour lors on nous pourrait un jour prendre notre virginité qui est à vous. Ah ! plutôt, doux aimé, faites-nous toute cette vie passer étant vieilles, laides, lépreuses, puis en enfer descendre au milieu des diables, flammes et soufre, pour là attendre que vous nous jugiez pures assez et enfin nous recevoir en votre Paradis, où il nous sera permis vous contempler et aimer éternellement. Ayez de nous pitié. Amen.»

Et ayant ainsi parlé, ploura⁴ la pauvre cadette et ses sœurs comme elle, redisant : «Pitié, Jésus, pitié.»

IV

De la voix du divin fiancé et du beau cavalier cuirassé d'argent⁵.

Soudain elles ouïrent une douce voix disant : «Prenez confiance.» – «Voici», dirent-elles, «l'époux⁶ qui daigne parler aux épouses.»

Et fut la chambre emplie d'un parfum plus doux que celui de cassolette vaporant le plus fin encens.

Puis la voix parla encore : «Quittez,» dit-elle, «demain au jour levé, la ville. Montez vos haquenées et toujours chevauchant, allez devant vous sans souci du chemin. Je vous garde.»

¹ B : nous sans cesse,

² B : voudriez point délaissier.

³ B : point

⁴ B : ploura amèrement

⁵ A, B : *pas de titre ni de chiffre romain.*

⁶ B : «Ha», dirent-elles, «voici l'époux

« Nous vous obéirons, » dirent-elles, « ô vous qui nous faites les plus heureuses parmi les filles des hommes. »

Et se relevant, elles s'entre-baisèrent joyeuses.

Cependant qu'elles avaient ouï la voix, était venu sus la place un beau cavalier cuirassé d'argent, et le chef couvert d'un casque d'or, sus lequel volait comme oiseau, panache brillant plus que flamme ; son destrier était blanc entièrement.

Nul ne l'avait aperçu venant, et il était comme sorti de terre emmi la foule des amoureux, lesquels, saisis de peur, ne l'osaient regarder : « Méchants, » dit-il, « videz la place avec ces chevaux. Ne savez-vous point que le bruit de leurs fers trouble en leurs oraisons ces trois dames ? »

Ce qu'ayant dit, il s'en fut chevauchant vers l'Orient.

« Ah, » s'entredirent les amoureux, « vîtes-vous cette armure d'argent et ce panache de feu ? C'était l'ange de Dieu assurément, venu du paradis pour les trois dames. » Les plus paillards marmonnaient : « Il ne nous a point défendu de nous tenir comme piétons devant ce logis et ainsi le pouvons-nous faire modestement. »

V

Comment par ordre céleste les trois pucelles s'en vont à l'aventure¹.

Au lendemain avant² le jour, ils vinrent en nombre grand, mais ayant laissé en l'écurie leurs chevaux. Le soleil étant levé, ils virent les trois pucelles, suivant le commandement de Dieu, montées chacune sus sa haquenée et issant ainsi de leur hôtel. Pensant qu'elles allaient sur le pré voisin humer l'air frais, ils les suivirent chantant noëls joyeux en leur honneur³.

Tant qu'elles furent dans la ville, lentement⁴ allèrent les haquenées, mais

¹ A, B : *pas de titre ni de chiffre romain.*

² B : *devant*

³ *En A, le premier paragraphe de ce chapitre V est différent : Au lendemain, ne voyant plus que piétons qui ne sont point bons à poursuivre chevaux, les trois pucelles montèrent chacune sur leur haquenée et sortirent ainsi de leur hôtel.*

Les amoureux en grand nombre ce jour-là, et pensant qu'elles allaient sur le pré voisin batifoler ou respirer l'air frais, les suivirent chantant noëls en leur honneur.

⁴ A : *doucement*

une fois hors, elles coururent¹ le grand pas.

Lors les amoureux piétons de vouloir suivre, et finalement rendus, de choir² l'un après l'autre sus³ le chemin.

Ayant couru quelques lieues, les haquenées s'arrêtèrent. Et les trois pucelles, se voyant délivrées de leurs ennuis⁴, résolurent de reconnaître la grande aide de Dieu, et pour ce de lui bâtir belle⁵ église.

Où? elles ne le savaient. Mais la chose était jà décidée en Paradis, comme vous l'allez voir.

Car sitôt qu'elles furent sus⁶ leurs haquenées, les bêtes, conduites par l'esprit de Dieu, se mirent⁷ à courir.

Et sautèrent⁸ par-dessus les rivières, allèrent⁹ au travers des forêts, traversèrent¹⁰ les villes dont les portes s'ouvraient devant elles pour se refermer derrière, passèrent¹¹ par-dessus les murs.

Et s'effraya un chacun voyant passer devant lui, vites comme le vent, ces trois blancs chevaux et¹² ces trois blondes dames.

Et coururent ainsi pendant mille lieues et davantage.

VI

Des marteaux de diamant et des fondements arrachés de terre¹³.

A Haeckendover, en¹⁴ la duché de Brabant, s'arrêtèrent les haquenées et hennirent.

Et ne voulurent plus faire un pas ni en avant ni en arrière.

¹ A : dehors, coururent

² A : rendus, abattus, courbattus de choir

³ A : sur

⁴ A : leurs paillardz amoureux,

⁵ A : une belle

⁶ A : sur

⁷ A, B : prirent

⁸ A : sautaient

⁹ A : allaient

¹⁰ A : traversaient

¹¹ A : passaient

¹² A : Et terrifiaient un chacun qui voyait passer devant lui vites comme le vent ces trois blanches haquenées et

¹³ A, B : *pas de titre ni de chiffre romain.*

¹⁴ A : dans

C'est que là était le lieu choisi par Dieu pour y avoir son église.

Mais les pucelles, cuidant¹ que les haquenées fussent lasses, allèrent jusqu'au Hoy-Bout pédestrement, et là jugèrent² qu'il serait bon de bâtir l'église.

Doncques quérirent les plus vaillants manouvriers de machonnerie et maîtres avec, et³ en nombre si grand qu'en une journée les fondements furent hauts de deux palmes pour le moins.

Ce que voyant les pucelles s'éjouirent⁴ fort et estimèrent leur œuvre agréable à Dieu.

Mais au lendemain matin virent tous les fondements arrachés de terre.

Pensant qu'il y eût là quelque traître hérétique enterré fortuitement, lequel, à la nuit, secouait de dessus ses os damnés, les pierres de l'église.

Allèrent au Steenen-Berg avecques leurs manouvriers et là firent même besogne qu'au Hoy-Bout.

Mais le⁵ lendemain matin trouvèrent encore les fondements hors de terre.

C'est que le Seigneur voulait être adoré à Haeckendover uniquement.

Et envoyait la nuit, ses anges, avec les marteaux de diamant pris ès greniers du Paradis⁶.

Et leur faisait démolir l'ouvrage des trois pucelles.

Elles grandement rêveuses et marries churent⁷ à genoux, suppliantes et priant Dieu de leur vouloir bien dire où il lui plaisait être adoré.

VII

De la cadette et du bel ange⁸.

Et subitement virent un jeune gars, de beauté bien céleste, vêtu d'une robe couleur de soleil couchant.

Bénignement il les regardait.

Reconnaissant l'ange de Dieu, les trois pucelles se prosternèrent le visage

¹ A : croyant

² A : pédestrement et là pensèrent

³ A : manouvriers et en nombre

⁴ A : s'esjouirent

⁵ A : au

⁶ A : dans les greniers du paradis.

⁷ A : marries se mirent

⁸ A, B : pas de titre ni de chiffre romain.

contre terre.

Mais la cadette étant la plus hardie, comme sont les enfants, osa bien regarder le gentil ambassadeur, et le voyant si avenant, gagna confiance et rit.

L'ange lui prit la main, disant à elle et à ses sœurs : « Levez-vous et me suivez. »

Ce que firent les trois pucelles.

Ainsi vinrent-elles devant¹ le lieu où est maintenant l'église, et l'ange leur dit : « Ici² est la place. »

« Merci, monseigneur, » répondit la cadette allègrement.

VIII

Comment les trois pucelles virent une île de verdure et des belles fleurs et oiseaux qui y étaient³.

Lors on était au⁴ treizième jour après la fête des Rois ; il avait neigé grandement et gelé fort par-dessus à cause d'une âpre bise qui soufflait.

Et les trois pucelles virent devant elles, au milieu de la neige, comme une île de verdure.

Et cette île était ceinte d'un fil de soie purpurine.

Au dedans de l'île⁵ était l'air du printemps florissant roses, violettes et jasmins, desquels l'odeur est comme baume.

Au dehors étaient bise, autans et froidure horribles⁶.

Vers le milieu, là où est maintenant le maître-autel, se voyait une yeuse fleurie comme si elle eût été vrai jasmin persique.

Sus⁷ les branches, fauvelles, rossignols et pinsons, à l'envi, chantaient les plus harmonieuses chansons du paradis.

Car c'étaient les anges qui s'étaient emplumés, gazouillant ainsi en l'honneur de Dieu.

¹ A : vinrent devant

² A : - Ci

³ A, B : *pas de titre ni de chiffre romain.*

⁴ B : le

⁵ A : dedans du fil

⁶ A : horribles.

⁷ A : Sur

Un gentil rossignol, le plus fin chanteur de tous, tenait en la patte droite une bande de parchemin où il était¹ écrit en lettres de fin or :

« Ici² est la place choisie par Dieu et montrée aux trois pucelles divinement, pour y bâtir église³ en l'honneur de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. »

Grande fut la joie des pucelles, et la cadette dit à l'ange :

– « Nous voyons bien que Dieu nous aime un peu, que nous faut-il faire,⁴ dites, monseigneur l'ange ? »

– « Il faut, mignonne, » répondit le gentil ambassadeur, « bâtir ici l'église et choisir⁵ pour ce douze des plus fins manouvriers, ne plus ne moins ; le bon Dieu sera le treizième. »

Ce qu'ayant dit, remonta dans les hauts cieux⁶.

IX

De l'église d'Haeckendover et du fin manouvrier qui y travaillait⁷.

Lors à trois, s'en furent en grande hâte, élire⁸ emmi les autres les douze fins manouvriers,⁹ lesquels mirent les fondements de l'église où avait été le fil de soie purpurine.

L'ouvrage avança si bien que ce fut plaisir grand¹⁰ de voir ainsi les pierres vitement¹¹ monter les unes sus¹² les autres.

Mais le miracle était qu'aux heures d'ouvrage les manouvriers étaient toujours treize, et aux heures de soupe et de paye douze seulement.

Car le seigneur¹³ voulait bien besogner¹⁴ avec eux, mais non manger ne

¹ A : où était

² A : « Ci

³ A : une église

⁴ A : encore faire,

⁵ A : prendre

⁶ A : cieux et la cadette lui envoya cent baisers dévotement.

⁷ A, B : *pas de titre ni de chiffre romain.*

⁸ A : hâte quérir

⁹ A : douze manouvriers,

¹⁰ A : si merveilleusement que c'était plaisir bien grand

¹¹ B : vitement

¹² A : pierres monter les unes sur

¹³ A, B : Seigneur

¹⁴ A : besogner

boire, lui qui a si fines purées en son Paradis,¹ fruits si sucrés et vin de la fontaine de Saphir.

Laquelle est une fontaine épanchant toujours vin plus jaune que ne serait or liquide.

Ne souffrait point non plus par faute d'argent ; car c'est douleur réservée à nous besoigneux, chétifs² et nécessiteux de nature.

Tant il y a que la cloche tôt fut³ placée ainsi qu'on fait aux églises parachevées entièrement.

Lors, à trois, y entrèrent les pucelles et, se jetant à genoux, la cadette dit :
« Par qui, divin Epoux et bien-aimé Jésus, nous faut-il consacrer cette église en votre honneur édifiée ? »

Ce à quoi le Seigneur répondit : « Je me consacre et me dédie à moi-même cette église, que nul donc ne la vienne consacrer après moi. »

X

Des deux évêques et des mains séchées⁴.

Toutefois deux vénérables évêques étant à Haeckendover, et voyant l'église neuve, la voulurent bénir⁵.

Ne savaient point les paroles de Jésus aux trois pucelles, sinon n'auraient point fait acte si téméraire.

Mais furent punis terriblement.

Car tandis que l'un était empêché à bénir l'eau, il devint subitement aveugle.

L'autre qui tenait l'aspersoir et tendait les bras pour bénir l'église, les eut séchés et raides sans les pouvoir bouger du tout.

Et voyant les évêques qu'ils avaient péché, furent⁶ pleins de repentance et prièrent le Seigneur de leur vouloir bien pardonner.

Et leur fut pardonné, car ils avaient péché par ignorance.

Et dans la suite vinrent souventes fois⁷ en grande dévotion visiter Haeckendover.

¹ A : paradis,

² A : loqueteux

³ A : cloche fut bientôt

⁴ A, B : *pas de titre ni de chiffre romain.*

⁵ A : bénir chrétiennement.

⁶ A : évêques, qu'ils avaient péché vilainement, furent

⁷ A, B : souventesfois

SIRE HALEWYN¹

¹ B: *Le texte de 1858 écrit couramment « Le Sire d'Halewyn »*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

1950

I

Des deux châteaux¹.

Le Sire Halewyn chantait une chanson.

Et toute vierge l'entendant² voulait aller à lui.

Or à vous, bons Flamands, je vais narrer l'histoire dudit³ Sire Halewyn et de sa chanson, et de la vaillante damoiselle Magtelt :

Deux fiers châteaux étaient en la comté de Flandres. En l'un se tenait le sire de Heurne avec la dame Gonde, sa bonne femme, Toon le Taiseux, son fils, Magtelt, sa fille mignonne, ses pages, écuyers, varlets, hommes d'armes et tout le domestique, emmi lequel⁴ était grandement aimée Anne-Mie, fillette⁵ de gentil lignage et servant⁶ la damoiselle Magtelt.

De tout ce qui venait du labeur de ses manants, le sire de Heurne ne prenait que le meilleur.

Et les manants disaient de lui, que c'est fait d'homme juste ne prendre qu'à son besoin quand on peut tout robber.

En l'autre château, se tenaient le Sire Halewyn le Méchant, avec ses père, frère, mère et sœur, et toute la séquelle de ses brigands.

C'étaient laides gens, je vous l'affie⁷, et maîtres passés ès pilleries, briganderies, assassinements, et il ne faisait point bon de trop près les considérer.

¹ B: *pas de titre*

² B: l'ouyant

³ B: du dit

⁴ B: lesquels

⁵ B: Anne-Mie, laquelle était

⁶ B: servait

⁷ B: l'affye

De Dirk le Corbeau¹.

Ladite famille était issue en droite lignée de Dirk, premier des Halewyn, lequel fut nommé le Corbeau, à cause qu'il était autant enragé à butin, comme corbeau à charognes.

Et qu'il était tout de noir vêtu, lui et sa troupe.

Cettuy Dirk, vivant au temps des grandes guerres, besognait comme foudre en la bataille. Là, d'un pesant marteau, son arme unique, taillé en bec à un côté, rompait lances, brisait épieux et déchirait jazerans comme si les mailles en eussent² été drap. Et nul le lui pouvait résister. Et ainsi effrayait-il l'ennemi, lequel se voyant venir sus Dirk et ses noirs³ soudards, nombreux, hardis, délibérés, ullant et coassant, se cuidait mort davant le combat.

La déconfite parachevée et le gros du butin enlevé (ce dont Dirk avait part léonine et jamais ne faisait celle des pauvres), les barons et hommes d'armes le laissaient lui et les siens, s'épandre par le champ et s'en allaient disant : Au Corbeau les miettes.

Nul n'y eût osé demourer, car il eût été détranché et occis incontinent. Et soudain commençaient ceux de Dirk besogner en corbeaux ; coupant les doigts pour avoir les bagues, voire même aux blessés, lesquels criaient encore à l'aide, détranchant tête et bras à fin de se donner plus d'aise au dévêtir. Eux-mêmes s'entrebattaient et tuaient sus les pauvres morts, pour gorgerins, courroie chétive de cuir bouilli ou chose moindre encore.

Et se tenaient aucunes fois au champ trois jours et trois nuits.

Quand étaient nus tout à fait les morts ils boutaient la dépouille ès chariots, pour ce emmenés.

Et ils s'en retournaient au manoir de Dirk, pour là faire ripaille et grande chère. Cheminant ils battaient paysans, prenaient filles et femmes pour un petit qu'elles fussent avenantes, et en faisaient à leur plaisir. Ainsi vivaient-ils combattant, pillant, robbant le bien de celui qui ne le pouvait défendre ; au demourant sans souci aucun ne de Dieu, ne du diable.

Dirk le Corbeau devint de sa force bien glorieux, et aussi pour ce que, à cause de ses victoires, Monseigneur le comte lui bailla, avec droits de haute et basse justice, la terre⁴ d'Halewyn.

¹ B : *pas de titre*

² B : mailles eussent

³ B : venir sus ces noirs

⁴ B : bailla, pour la tenir en franc-alleu, la terre

Et il se fit pourtraiter bel écu, lequel figurait grand corbeau de sable sus fond d'or, avec cette devise: *Au Corbeau les miettes*.

III

Du Sire Halewyn et de ses comportements en son jeune âge¹.

Ains à ce² fort corbeau ne naquirent les petits pareils.

Car ils furent, par cas rare, gens de plume et d'écritoire, n'ayant oncques souvenance du bel art de guerre et dédaignant armes.

Ces grands clerks perdirent bien la moitié de leur seigneurie. Car à chacun an, quelque fort voisin leur en robbait morceau.

Et ils procrèrent enfants maigres, chétifs et de face pâle, lesquels se mussaient ès coins, ainsi que font clerks, et là sus leur séant, marmonnaient complaintes et litanies mélancoliquement.

Ainsi se perdirent les bons mâles en la famille.

Siewert Halewyn, c'est le méchant duquel je vais narrer l'histoire, fut autant comme eux laid, chétif, piteux et d'aigre trogne, voire même davantage.

Et aussi comme eux se³ mussait et cachait ès coins volentiers, fuyait les compagnies, ouyant rire entrait en rage, suait méchante humeur, oncques n'enlevait la tête ès cieus, comme gentil homme, mais contemplait ses patins sans cesse, plourait sans motif, geignait sans cause, et oncques n'avait de rien contentement. Au demourant était couard et cruel, prenant plaisir en ses jeunes ans, à gehenner, navrer, blesser chiennets et chattons, moineaux, fauvettes, pinsons, rossignols et toutes biestelettes.

Voire même étant jà grand, à peine s'osait-il attaquer à loups, nonobstant⁴ son bon épieu. Mais sitôt que la bête était chue il la perçait de cent coups comme enraigé.

Et ainsi vient-il jusques à l'âge de mariage.

¹ B : *pas de titre*

² B : *cettuy*

³ B : *soi*

⁴ B : *non obstant*

IV

Comment le Sire Halewyn voulut prendre femme et de ce qu'en disaient les dames et damoiselles¹.

Lors, pour ce qu'il était l'aîné de la famille, il lui fallut aller en la cour du comte, afin d'y prendre femme. Mais chacun s'y était de lui gaussé voyant sa grande laideur, et notamment les dames et damoiselles, lesquelles² ricasant entre elles disaient :

« Voyez-ci le beau sire. – Que prétend-il céans ? Il nous vient épouser, je pense. – Quelle en veut pour quatre châteaux, autant de seigneuries, dix mille manants et le pesant d'or du prétendant ? Nulle. – C'est grand pitié : ils procréeraient ensemble beaux enfants, s'ils sont à leur père semblables ! – Ho qu'il a beaux cheveux, le diable les peigna d'un clou ; beau nez, c'est prune ridée et beaux yeux d'azur vif ourlés de gueules merveilleusement. – Ne va il point plourer ? Ce serait belle musique. »

Et le Sire Halewyn ouyant ainsi parler les dames ne leur savait mot répondre, car de colère, honte et douleur, il avait la langue épaisse.

Ce nonobstant il voulut à chacun tournoi, tournoyer, mais il était à chacune fois battu avec grande honte, et les dames, le voyant choir, applaudissaient tempêteusement, s'écriant : « Gloire au mal bâti ! – Au vieux corbeau manque le bec. » Ainsi l'accomparaient-elles à Dirk, souche glorieuse des Halewyn, lequel avait tant été puissant et valide en son temps. Et à toutes fois festoyé de cette façon s'en retournait en son logis le Sire Halewyn.

V

Pourquoi le Sire Halewyn étant revenu du tournoi appela le diable³.

Au⁴ troisième tournoi qu'il s'en revint battu, étaient près du pont ses père, mère, frère et sœur.

¹ B : *pas de titre*

² B : les dames, lesquelles

³ B : *pas de titre*

⁴ B : Or, au

Et le père dit :

« Or çà, considérez¹ mon beau fils, Siewert le mol, Siewert le flatri, Siewert l'esréné, qui s'en revient du tournoi la queue entre les jambes, comme chien daubé à grands bâtons. »

Et la mère dit :

« Je le vois assez, Monseigneur le comte t'a passé au col chaîne d'or et accolé publiquement, pource que tu as dans le tournoi, tournoyé sus le dos tant vaillamment ainsi que te fit jadis si bien faire Messire de Beaufort. Vive Dieu ! ce fut chute triomphante. »

Et la sœur dit :

« Salut, mon bel aîné, quelles nouvelles apportez ? Tu fus vainqueur assurément, ainsi que je le vois à ta trogne triomphante. Où donc est l'écharpe des dames ? »

Et le frère dit :

« Comment est votre glorieux portement, Messire Siewert Halewyn l'aîné, descendant du Corbeau au fort bec. Car tel corbeau croque aigles, autours, laniers, gerfaux, éperviers, sans grande peine. Avez-vous point soif, soif de baron, soif de victorieux, je ne dis soif de manant ? Nous avons céans clair vin de grenouille, lequel vous rafraîchira les boyaux de tout feu de victoire. »

« Ha, » répondit le Sire grinçant des dents, « si Dieu me donnait² force, je te ferais³ chanter autre chanson, Messire mon frère. »

Et ce disant, tira son épée pour l'en férir, mais le puisné,⁴ l'évitant, cria :

« Salut, corbeau décorbiassé ; salut, chapon. Exhausse notre maison, je te supplie, Siewert le victorieux. »

« Ha, » dit le Sire, « que n'allait donc ce piauleux tournoyer ainsi que moi ? mais il ne l'eût osé, étant de cette guenaille de couards qui regardent faire les autres, croisent les bras et se gaussent des besognants. »

Puis il descendit de son destrier, s'alla cacher en sa chambre, y ploura de furieuse rage, supplia le diable de lui octroyer force et beauté et lui promit foi de baron, qu'en échange il lui baillerait son âme.

Il l'appela toute la nuit, s'écriant, plourant, soi lamentant, voire même pensant à se défaire. Mais le diable ne vint point, étant ailleurs empêché.

¹ B : voyez

² B : que Dieu me donne

³ B : ferai

⁴ B : puis-né

VI

Des grandes vagations du Sire Halewyn¹.

Tous les jours, qu'il y eût air doux ou aigre, ciel clair ou épais, autan ou vent paisible, pluie, grêle ou neige, le sire Halewyn vaguait seul emmi les prés et bois.

Et tous enfants, le voyant, s'enfuyaient² criant par peur.

« Ah, » disait-il, « je suis doncques bien laid ! » Et il poursuivait à vaguer.

Mais si, cheminant, il rencontrait quelque manant, ayant santé ou beauté³, il lui courait sus et souventefois il en tua de son épieu.

Et un chacun le redouta et pria Dieu qu'il voulût bien ôter leur seigneur de ce monde.

Et à toute nuit, le Sire Halewyn appelait le diable.

Mais le diable ne venait oncques.

« Ha » disait le Sire, soi lamentant, « que ne me veux-tu octroyer force et beauté en cette vie ! je te baillerais mon âme en l'autre. Bon est le marché. »

Mais le diable ne venait point.

Et il, inquiet, angoisseux sans cesse et mélancolique, fut tôt semblable à vieil homme et ne fut plus nommé par tout le pays que le sire Mal bâti.

Et son cœur fut gonflé de haine et de colère. Et il maudit Dieu.

VII

Du Prince des pierres et de la chanson⁴.

En la saison des prunes s'étant pourmené par tout le pays et notamment jusques à Lille, et s'en retournant en son château, il traversait le bois. Cheminant, il vit emmi le fourré, contre un chêne, pierre très-longue et large pareillement.

Et il dit : « Ce me sera bonne selle, bien douce pour m'y reposer et rafraîchir un petit. » Se séant sus la pierre, il pria le diable de rechef⁵ de lui

¹ B : *pas de titre*

² B : *s'en fuyaient*

³ B : *santé, force ou beauté,*

⁴ B : *pas de titre*

⁵ B : *derechef*

vouloir bien bailler force et beauté.

Cependant il était encore clair jour ; les oiselets, fauvettes et pinsons chantaient dans les bois joyeusement ; et il y avait beau soleil et vent doux, et le Sire Halewyn s'endormit par grande lassitude.

Ayant somméillé jusques à la nuit venue, il fut soudain éveillé par un bruit bien étrange. Et il vit, à l'aide de la brillante lune et des claires étoiles, comme un animant ayant pelage pareil à pierre moussue, lequel grattait la terre sous la pierre, boutant aucunes fois la tête au trou par lui cavé, ainsi que font chiens cherchant taupes.

Le Sire Halewyn, pensant que ce fût quelque fauve, le frappa de son épieu.

Mais l'épieu fut brisé, et un petit bonhomme de pierre lui saillit sus les épaules, et de ¹ ses dures mains le frappa ² aux joues aigrement et dit ³, sifflant et riant :

« Cherche, Siewert Halewyn ; cherche faucille et chanson, chanson et faucille ; cherche, cherche, Mal bâti ! »

Et ce disant allait et venait comme puce sus le dos du Méchant, lequel se pencha et d'un morceau de son épieu cava le trou, et la joue de pierre du petit bonhomme était lez sa joue, et ses deux yeux éclairaient le trou mieux que n'eussent fait lanternes ⁴.

Et mordant de ses dents affilées Halewyn, le frappant de ses petits poings, et de ses ongles le pinçant et tenaillant, et riant aigrement, le petit bonhomme disait : « Je suis le Prince des pierres, je garde les beaux trésors ; cherche, cherche, Mal bâti ! »

Et ce disant, le battait à toute outrance. « Il faut, » grinçait-il joyeusement et se gaussant de lui, « il faut à Siewert Halewyn, force et beauté, beauté et force, cherche Mal bâti. »

Et il arrachait au Méchant les cheveux par mèches et déchirait sa robe de ses ongles, tant qu'il en était loqueteux tout à fait, et disait, s'éclaffant de rire : « Force et beauté, beauté et force ; cherche, cherche, Mal bâti ! » et il se ⁵ laissait pendre à ses oreilles de ses deux mains, lui baillait ⁶ de ses pieds de pierre dans le visage, nonobstant ⁷ que le Sire criât à cause de la douleur.

Et le petit bonhomme disait : « Pour avoir force et beauté, cherche,

¹ B : et là, de

² B : frappait

³ B : disait,

⁴ B : n'eût fait lanterne.

⁵ B : et soi

⁶ B : baillant

⁷ B : ce non obstant

Halewyn, chanson et faucille, cherche, sire Mal bâti ! » Et le Méchant¹ sans cesse cavait la terre du morceau de son épée.

Subitement la terre croula sous la pierre, ouvrant ainsi grand trou, et Halewyn², à la clarté des yeux du petit bonhomme vit un sépulcre et dans³ le sépulcre un homme couché beau merveilleusement, et ne semblant point mort.

Et l'homme était vêtu de blanc et ès mains tenait⁴ une faucille, de laquelle le manche et la lame étaient d'or.

« Prends faucille, » dit le petit bonhomme, lui battant la tête de ses poings.

Le Sire Halewyn ayant obéi, l'homme couché devint poussière, et il issit de la poussière flamme blanche, haute et large, et de la flamme blanche, chanson douce merveilleusement.

Et soudain s'épandit en la forêt parfum de cinnamome⁵, encens et marjolaine.

« Chante, » dit le petit bonhomme, et le Méchant redit la chanson. Cependant qu'il chantait et que son aigre voix était muée en voix plus douce que voix d'ange, il vit issant du plus profond du bois, vierge belle de beauté céleste et nue entièrement ; et elle se vint placer vis-à-vis de lui.

« Ha, » dit-elle plourant, « maître à la faucille d'or, je suis venue, bien obéissante ; ne me fais trop souffrir prenant mon cœur, maître à la faucille d'or. »

Puis la vierge s'en fut dans le profond du bois, et le petit bonhomme, s'éclaffant de rire, jeta par terre le Sire Halewyn, et dit :

« Tu as chanson et faucille, ainsi auras-tu force et beauté ; je suis le Prince des pierres ; au revoir, mon cousin. »

Et le Sire⁶ s'amassant ne vit plus le petit bonhomme ni⁷ la vierge nue ; et, considérant bien angoisseusement la faucille d'or et cherchant en son esprit la signifiante de l'homme couché et de la vierge nue, et s'enquérant aussi à quelle fin lui serviraient la faucille et mélodieuse chanson, il vit soudain sus la lame belle inscription en lettres de feu.

Mais il ne put lire les lettres, car il était ignorant ès toutes sciences ; et, plourant de furieuse rage, se roula emmi les buissons, s'écriant : « A l'aide, Prince des pierres ! ne me laisse point ici mourir de désespérance. »

¹ B : Malbâti ! » Et le méchant

² B : et le Sire d'Halewyn,

³ B : bonhomme, vit un sépulcre ; dans

⁴ B : mains, l'homme tenait

⁵ B : cinamome,

⁶ B : Sire d'Halewyn

⁷ B : ne

Lors le petit bonhomme revint, sauta sus son épaule et, lui baillant sus le nez force nazardes, lut la suivante inscription sus un côté de la lame de la faucille :

*« Chanson appelle,
Faucille tranche,
En cœur de vierge trouveras :
Force, beauté, honneur, richesse,
Ès mains de vierge mort. »*

Et sus l'autre côté de la lame le petit bonhomme lut encore :

*« Quel que tu sois qui ces lettres verras
Et la chanson chanteras,
Quiers bien, entends et va :
Nul homme t'occire ne pourra.
Chanson appelle,
Faucille tranche. »*

Ce qu'ayant lu, le petit bonhomme s'en fut.

Soudain le Méchant ouït une voix triste, disant :

– « Veux-tu chercher force et beauté ès¹ mort, sang et larmes ? »

– « Oui, » dit-il.

– « Cœur d'ambitieux, cœur de pierre, » répondit la voix. Puis il n'ouït plus rien.

Et il regarda la faucille où les lettres flambèrent jusques au moment où Messire Chanteclair éveilla les poules.

VIII

De ce qu'Halewyn fit à la fillette coupant du bois².

Le Méchant fut bien joyeux et s'enquit en soi-même si c'était en cœur de vierge enfant ou mariable qu'il trouverait les choses promises et ainsi contenterait son grand désir d'honneur et puissance.

Adoncques il s'alla planter debout non loin d'aucunes chaumières où il savait être fillettes de tous âges, et là attendit le matin.

¹ B : es

² B : pas de titre

Peu après le soleil levé, une fillette sortit, âgée de neuf ans à grand'peine, et s'empêcha à chercher et couper du bois.

Allant à elle, il chanta la chanson et lui montra la faucille.

Ce qu'elle voyant, cria, par¹ peur, se voulut ensauver et courut le grand pas.

Mais il, l'ayant poursuivie et prise, l'emmena par force en son château.

Y entrant, il vit sus le pont la dame sa mère qui lui dit :

« Où vas-tu, Mal bâti, avec cette enfant ? »

Il répondit :

« Donner gloire à notre maison. »

Et la dame le laissa aller, cuidant qu'il était fol.

Il entra en sa chambre, ouvrit à la fillette la poitrine sous le sein qui commençait à poindre, tira le cœur avec la faucille et but le sang.

Mais il n'en eut point de force davantage.

Et plourant aigres larmes, il dit : « La faucille m'a déçu. » Et il jeta dans le fossé le cœur et le corps.

Et la dame Halewyn² voyant ces pauvres corps et cœur tombant en l'eau, manda qu'ils lui fussent apportés.

Considérant le corps navré sous le sein gauche et le cœur ôté, elle gagna peur craignant que Siewert son aîné, ne besognât ès maléfices.

Et elle bouta de rechef³ le cœur en la poitrine de la fillette et la fit très-bien ensevelir et chrétiennement et pourtraire⁴ belle croix sus le drap du visage et après⁵ mettre en terre et dire belle messe pour le repos de son âme.

IX

Du cœur de vierge et de la grande force du Sire Halewyn⁶.

Soudain bien marri et se jetant à genoux Halewyn⁷ dit : « Las ! le charme est-il débile ? J'ai chanté et elle n'est point venue à mon chant ! Que me

¹ B : cria, ploura par

² B : d'Halewyn

³ B : derechef

⁴ B : pourtraier

⁵ B : par après

⁶ A : *pas de titre*

⁷ B : il

mandez-vous de faire présentement, Seigneur prince des pierres¹? S'il me faut attendre la nuit, je le ferai. Lors assurément n'étant point par le soleil empêché, vous aurez pour me donner force et beauté, toute puissance, et vous ferez venir à moi la vierge nécessaire.»

Et il alla de nuit rôder aux alentours des chaumières et là chantant et regardant si nulle ne venait :

Il vit à la clarté de la lune bien brillante, la fille de Claes², le pauvre fol, susnommé le Batteux de chiens, à cause qu'il daubait et frappait vilainement tous ceux qu'il rencontrait, disant que ces maudits chiens lui avaient robbé tout son poil, et le lui devaient rendre.

La dite fille soignait Claes³ très-bien, et ne se voulait marier, nonobstant qu'elle fût belle, disant : « Puisqu'il est fol, je ne le peux délaisser. »

Et chacun la voyant si brave, lui donnait aucun de son fromage, autre de ses fèves, autre langue de baleine et ainsi vivaient-ils à deux, sans faim.

Le Méchant demourant immobile lez la bordure du bois chanta. Et la fille⁴ marcha vers la chanson droitement, et chut à genoux devant lui.

Il alla vers son château, elle le suivit et elle y entra, ne sonnant mot, avec lui.

Sus l'escalier, il rencontra son frère, lequel s'en revenait d'avoir chassé le sanglier et lui dit se gaussant :

« Le Mal bâti nous va-t-il faire un batard ? » Et à la fille : « Or çà, donzelle⁵ te voilà doncques bien enamourée de mon laid frère, que tu le suis ainsi sans mot dire ? Prends-moi plutôt et ainsi auras-tu plaisir plus grand. »

Mais il, par rage, le frappa de son épieu au visage.

Puis le laissant, monta l'escalier jusques en sa chambre.

Là ayant fermé l'huis par crainte de son frère, devêtit la fille toute nue ainsi qu'il avait vu la vierge⁶ en sa vision. Et la fille dit qu'elle avait froid.

Vitement⁷ de la faucille d'or il lui ouvrit la poitrine sous le sein gauche.

Et cependant que la fille criait la mort, le cœur de lui-même vint sur la lame.

Et le Méchant vit le petit bonhomme devant lui, sortant des pierres du mur et qui ricassant lui disait ;

« Cœur sur cœur, c'est force et beauté. Halewyn pendra la vierge au champ

¹ B : Pierres ?

² B : Claas

³ B : Claas

⁴ B : bois, la fille

⁵ B : « Or çà, » ricassa-t-il, « donzelle

⁶ B : pucelle

⁷ B : Vitement

de potences. Et le corps y demourera jusques à l'heure de Dieu. » Puis rentra dans le mur.

Le sire posa le cœur sur sa poitrine et le sentit battre moult fortement et s'attacher à sa peau, et soudain sa taille courbée fut redressée, et son bras prit telle force que l'essayant, il brisa un lourd banc de chêne, et se regardant en un verre à mirer, il se vit si beau qu'il ne se reconnut point.

Et il sentit en ses veines flamber feu de puissante jeunesse, et descendant en la grand'chambre, il y vit soupant, ses père, mère, frère et sœur.

Nul d'eux ne le voulut reconnaître, sinon à la voix, laquelle n'était point changée.

Et la mère soi levant s'alla bouter tout contre lui pour le bien considérer.

Et il lui dit : « Femme, je suis ton vrai fils Siewert Halewyn, l'Invincible. »

Mais son frère, lequel il avait tantôt frappé au visage lui courant sus : « Damné soit, » dit-il, « l'Invincible, » et il le frappa de son couteau. Mais la lame se brisa comme verre sur le corps du Méchant, ce que voyant le puis né il le prit au corps, mais le Méchant l'en arracha et le jeta loin comme¹ il eût fait de chenille.

Lors le puis né se rua² sus lui, la tête en avant comme béliet, mais à peine eut-il touché le Sire de la tête qu'il s'y fit grande blessure et eut de sang le visage couvert³.

Et le père et la mère, la sœur et le frère saignant churent⁴ à genoux et demandant pardon le supplièrent de les vouloir bien faire riches puisqu'il avait si grande force.

« Je le ferai, » dit-il.

X

Comment le Méchant robba un orfèvre lombard et des mignons propos des dames et damoiselles⁵.

Au lendemain s'étant vêtu et armé de la faucille (il méprisait autres armes étant fort par charme), Halewyn⁶ prit le corps de la pucelle et l'alla pendre

¹ B : arracha comme

² B : né rua

³ B : tête qu'il chut sus le dos.

⁴ B : mère, le frère et la sœur churent

⁵ B : *pas de titre*

⁶ B : charme); il

au Champ de potences.

Puis¹ chevauchant s'en fut en la ville de Gand.

Et les dames, damoiselles et bourgeoises pucelles le voyant passer sur son noir coursier s'entredisaient : « Quel est ce beau chevalier chevauchant ? »

« C'est, » répondait-il moult fièrement, « Siewert Halewyn qui fut le Mal bâti. »

« Là, là, » disaient les plus hardies : « vous vous gaussez, seigneur, ou bien vous fûtes mué par fée. »

« Oui » disait-il, « mêmement eus-je avec elle compagnie charnelle, et autant en aurai-je de vous, s'il me plaît. »

A ce propos, ne se courrouçaient² du tout les dames et damoiselles.

Et il s'en fut chez un orfèvre Lombard lequel lui avait en diverses³ fois prêté six vingt florins. Mais l'orfèvre ne le reconnut point.

Il lui dit qu'il était le Sire Halewyn.

« Ha, » dit l'orfèvre, « je vous supplie, messire, de me vouloir bien rendre les six vingt florins. »

Mais Halewyn ricassant :⁴ « Mène-moi, » dit-il « en la chambre où tu musses ton or. »

« Messire, » dit l'orfèvre, « point ne le ferai, ce nonobstant que je vous aie en grande estime. »

« Chien, » dit-il, « si tu ne m'obéis je t'occis et détranche incontinent. »

— « Ha ! » dit l'orfèvre, « ne vacarmez point céans, messire, car je ne suis ni serf ni manant⁵ mais bourgeois libre communément. Et si tant est que vous me veuillez ici parforcer, je me saurai revancher, je vous l'affye. »

Lors Halewyn⁶ le frappa et le bourgeois cria à l'aide.

Ce qu'oyant, vinrent les apprentis au nombre de six et voyant le Méchant lui coururent sus.

Mais il les battit pareillement à l'orfèvre et leur manda de lui enseigner où était mussé l'or.

Ce qu'ils firent s'entredisant : « Celui-ci est le diable. »

Et l'orfèvre plourant : « Seigneur, » dit-il, « ne prenez point tout. »

— « J'en ferai à ma volonté, » dit le Méchant, et il remplit son escarcelle.

Et ainsi prit-il à l'orfèvre plus de sept cents beaux bezans.

Puis le voyant qui ne cessait de se lamenter, il lui bailla de rechef force

¹ B : Et

² B : courroucèrent

³ B : aucunes

⁴ B : Mais, il se gaussant de lui :

⁵ B : ne serf, ne manant

⁶ B : il

coups, lui disant de ne piauler si fort et qu'avant le mois fini il lui en prendrait¹ le double.

XI

De l'orgueilleux écu du Sire Halewyn².

Et le Méchant devint le baron le plus riche, puissant et craint de toute la comté.

Et blasphémant il se dit pareil à Dieu.

Et cuidant le vieil écu de Dirk et sa devise trop chétifs³ pour sa grandeur.

Il manda de Bruges peintres en plate peinture, afin de lui façonner nouvel écu.

Les dits peintres selon son ordre mussèrent en un compon le vieux corbeau, et sus champ⁴ d'argent et de sable pourtraitèrent cœur de gueules et faucille d'or avec cette devise : *Nul ne peut contre moi*.

Il fit de même pourtraire⁵ le dit blason sus une grande bannière laquelle se voyait à la maîtresse tour du château. Et aussi au-dessus de la porte sculpté en pierre. Et sur sa targe laquelle il fit ouvrir plus grande afin que son orgueilleuse devise y parut davantage. Et sus ses armes, vêtements et partout où il le pouvait mettre.

¹ B : l'an fini il lui en rendrait

² B : *pas de titre*

³ B : trop plus chétifs

⁴ B : corbeau et sus champs

⁵ B : pourtraiter

Comment le Sire Halewyn tournoya contre un chevalier d'Angleterre¹.

Or il advint qu'en ce temps là, monseigneur de Flandres fit clamer un tournoi.

Et avait mandé à tous ses seigneurs et barons de venir à Gand tournoyer. Il y vint et y fit² planter sa targe.

Mais les seigneurs et barons considérant l'orgueilleuse devise et ampleur de la targe s'en tinrent grandement offensés.

Et chacun d'eux tournoya contre lui, et fut battu.

Là était présent fier chevalier d'Angleterre, lequel s'avança au milieu du champ, où se tenait droit et orgueilleux le Sire Halewyn :

– « Or çà, » dit-il, « messire de l'Invincible, il me déplaît te voir là si aigrement campé et nous bouquant très tous. Veux-tu contre moi tournoyer. »

– « Oui, » dit le Sire.

– « Si je te vaincs, tu seras mon serf et t'emmenerai avecques moi en Cournouailles. »

– « Oui, » dit le Sire.

– « Et te ferai graisser le sabot à mes chevaux et vider de fumier l'écurie ; puisses-tu là être invincible à labeur. »

– « Oui, » dit le Sire.

– « Et, si tu n'es invincible, l'invincible bâton te frotera invinciblement. »

– « Oui, » dit le Sire.

– « Mais si tu me vaincs, vois-ci ton lot :

³ « Vingt cents besans lesquels sont en l'hôtel de ton seigneur le noble comte de Flandres ; ⁴ tout l'habillement de mon cheval qui ⁵ est de fin fer de mailles ; sa belle selle faite en beau ⁶ cœur de cormier, bien couverte en cuir, et avec ⁷ arçonnières peintes fièrement de dix braves chevaliers s'entrebattant et de Notre Seigneur chassant le diable hors le corps d'un orgueilleux ; de

¹ B : *pas de titre*

² B : Le Sire d'Halewyn y vint et fit

³⁻⁴ *Le passage compris entre les notes (3) et (4) se trouve en B à hauteur de la note (3) de la page suivante.*

⁵ B : lequel

⁶ B : laquelle est de beau

⁷ B : et sont les

plus mon¹ casque lequel est de fin fer battu et au-dessus est bel épervier d'argent suroré, à grandes siles, lequel, nonobstant² ta devise pourra bien contre ton cœur saignant, ton ébréchée faucille et ton piteux corbeau. Or³ çà, Messire de l'Invincible, cuides tu gagner invinciblement les vingt cents besans, le mien casque et l'habillement de mon cheval.»

— «Oui,» dit le Sire.

Puis, Monseigneur lui-même ayant donné le signal ils coururent l'un contre l'autre bien âprement.

Et fut le chevalier d'Angleterre vaincu comme tous.

Lors toutes les dames de clamer et plaudir s'écriant: «Gloire à Sievert Halewyn le preux, Siewert Halewyn le flamand, Siewert Halewyn l'invincible.»

Et il fut par elles s'en retournant en l'hôtel de Monseigneur pour y dîner, baisé⁴, caressé et choyé assez.

⁵Et, couvert de l'armement du chevalier d'Angleterre, s'en allait par les villes de Bruges, Lille et Gand, chevaucher et larronner par tout.

Et de chacun voyage ramenait bon butin.

Et sentait le cœur, sans cesse, épandre en sa poitrine force vive et battre contre sa peau⁶.

Puis s'en retourna en son château avec les vingt cents besans, et les armes du chevalier d'Angleterre.

Là ayant sonné du cor, vint au-devant de lui sa mère laquelle⁷ le voyant si doré, fut ravie en grande joie et s'écria: «Il nous fait riches comme il a dit.»

—«Oui,» dit le Sire.

Et elle chut à ses pieds et les baisa.

Ce que fit aussi le puis né⁸ fils disant: «Seigneur mon frère, tu nous tires de pauvreté, je te veux servir.»

— «Ainsi dois-tu,» dit le Sire. Puis entrant en la salle: «Je veux souper,» dit-il, «toi, femme, tu me bailleras le manger, et toi, homme, le boire.»

Et au lendemain et aux autres jours mangeant et buvant il fit faire office de privé servant à ses père, mère, frère et sœur, tour à tour.

¹ B: orgueilleux; mon

² B: non obstant

³ B: corbeau; vingt cents besans lesquels sont en l'hôtel de ton seigneur le noble comte de Flandres. Or

⁴ B: dîner, festoyer, baisé,

⁵⁻⁶ *Le passage compris entre les notes (5) et (6) se trouve placé en B à la fin de ce chapitre XII.*

⁷ B: sa mère: elle,

⁸ B: puiné

Du cœur séché et de la dame Halewyn¹.

Mais un matin qu'il mangeait en son château.

Cependant que ses père et sœur étaient² allés à Bruges acheter drap d'écarlate couleur de blé pour robes.

Et qu'il était servi par son frère et sa mère humblement.

Il devint soudain froid, tout à fait, car le cœur ne battait plus.

Portant la main à sa poitrine, il y toucha peau séchée.

Lors il sentit se retourner son visage, descendre ses épaules, se voûter son dos, et tout son corps s'amenuiser.

Regardant sa mère et son frère tour à tour, il les vit ricassant et ils s'entredisaient : Voyez ci notre seigneur rentré en sa première laide peau et son premier laid visage.

– « Ha, Messire, » dit le frère, s'approchant hardi et parlant bien insolemment, « vous faut-il servir de cette clauwaert pour vous ranimer. Vous n'avez plus, ce crois-je, votre force ancienne. »

– « En veux-tu tâter ? » dit le Sire, et il le frappa du poing, mais il ne lui fit plus de mal que mouche.

Ce que voyant, le puis né s'enhardit et se séant tout contre Halewyn³ sus le banc.

– « Messire, » dit-il, « vous avez du boudin assez, je crois, c'est mon tour de manger. »

Et il lui prit le boudin hors l'écuelle.

– « Messire mon fils, » dit la mère, « vous me devriez bien servir, à moi, qui suis vieille, de ce⁴ vieux vin que pour vous seul gardez. »

Et elle lui prit le gobelet hors la main.

– « Messire mon frère, » dit le puis né, « vous avez, je crois, trop de ce quartier de brebis aux chataignes sucrées, je le voudrais, ne vous déplaîse. »

Et il mit le quartier de brebis devant lui.

– « Messire mon fils, » dit la mère, « vous avez, je crois, peu de goût pour cette belle pâtisserie à l'orge et au fromage, baillez m'en, s'il vous plaît. »

Et le Sire ébahi la lui bailla.

¹ B : pas de titre

² B : s'en étaient

³ B : le Sire

⁴ B : cettuy

– « Messire mon frère, » dit le puis né,¹ « il est longtemps jà que vous êtes là sis comme empereur, ne vous plairait-il vous dégourdir les jambes nous servant. »

Et le Sire se² levant les servit.

– « Messire mon fils, » dit la mère, « je vous vois présentement docile, vous plairait-il me demander pardon de m'avoir fait si longtemps tenir debout comme privée servante, vous baillant à boire et à manger, moi votre mère. »

Et le Sire chut à ses pieds.

– « Messire mon frère, » dit le puis né³, « te plairait-il choir à mes pieds pareillement et les baiser pour ce que jadis j'ai fait céans envers toi office de serf. »

– « Je ne veux, » dit le Sire.

– « Tu ne veux ? »

– « Je ne veux, » dit le Sire, et il démarcha d'un pas en arrière.

– « Viens ci, » dit le frère.

– « Je ne veux, » dit le Sire.

Lors le puis né lui courut sus, et, le jetant à terre bien aisément, il commença le dauber, frapper, meurtrir le visage de son éperon d'or, disant : « Revanche toi, Siewert Halewyn l'Invincible. Nul ne peut contre toi sauf moi. Tu nous as longtemps tenus comme serfs assujettis, maintenant je te tiens comme fromage et t'écrase sous le pied. Que ne fais-tu cabrioles comme chèvres ou ne t'envoles-tu comme oiseau, Siewert l'enchanté ? » et, s'enrageant à frapper, il tira son couteau, disant : « Je te détranche si tu ne cries merci. »

– « Je ne veux, » dit le Sire.

Mais la mère ouyant ce, prit subtilement,⁴ dans le feu, poignée de cendres ardentes et nonobstant leur chaleur, en emplit au puis né yeux et bouche, disant : « Tu n'occiras mon aîné, méchant cadet. »

Et cependant que le puisné⁵ ullait à cause de la grande douleur des cendres lesquelles l'aveuglaient, la dame lui ôta le couteau, et, comme il tournait et retournait sus lui-même bandant les bras, cherchant qui il frapperait, la dame le fit choir,⁶ l'enferma en la chambre, et issit tirant son aîné après elle. Puis, nonobstant qu'elle fût par l'âge faiblie elle emporta Halewyn en⁷ la tour sus

¹ B : puîné,

² B : soi

³ B : puîné,

⁴ B : subitement,

⁵ B : puîné

⁶ B : frapperait et ullait bien menacement, la dame le fit choir,

⁷ B : faiblie grandement, l'emporta en

ses épaules, ainsi que fait pastoureau de brebis (car il était hors de sens tout à fait), et là soigna et pansa son visage et sa poitrine lesquels étaient déchirés¹ et saignants, et, à la tombée de la nuit, s'en fut le laissant.

XIV

De la faiblesse grande du Sire Halewyn et des nuits et journées qu'il vécut en la forêt².

Le Méchant étant seul et soulagé un tantinet se³ leva, fut bien joyeux tâtant la faucille à sa ceinture, ouvrit la porte, écouta s'il n'oyait rien et si son frère n'était point là.

Et quand la nuit fut noire, descendit sus son séant l'escalier.

Car il était tant esrené⁴ de coups et meurtrissures qu'il ne se pouvait du tout tenir debout, et ainsi il arriva jusques au pont qui n'était point encore⁵ levé et passa.

Et bien languissant il vint en la forêt.

Mais il ne put, étant trop faible, aller jusques aux chaumines, lesquelles étaient bien distantes de deux lieues vers le nord.

Lors se couchant sus les feuilles, il chanta.

Mais nulle pucelle ne vint, car la chanson ne pouvait de si loin être ouïe.

Et ainsi passa le premier jour.

La nuit étant venue, il tomba froide pluie, dont il prit les fièvres. Ce nonobstant il ne voulait retourner en son château par crainte de son frère. Frissant, claquetant des dents, et soi traînant vers le nord, il vit en une clairière belle fillette, haute en couleur, frisque, accorte, pimpante, et chanta. Mais la fillette ne vint point.

Et ainsi passa le second jour.

A la nuit la pluie tomba de rechef et il ne sut du tout bouger tant il était raidi, et chanta, mais nulle vierge ne vint. A l'aube, la pluie ne cessant point et il étant couché sus les feuilles, un loup survint et le flaira, cuidant que ce

¹ B : poitrine, lesquels étaient écrasés

² B : *pas de titre*

³ B : soi

⁴ B : érené

⁵ B : encor

fût quelque mort, mais il le voyant s'écria bien épouvantablement et le loup s'en fut par peur. Puis¹ il prit faim mais ne trouva rien à manger. A vèpres il chanta de rechef² mais nulle pucelle ne vint.

Et ainsi passa le tiers jour.

Vers la minuit le ciel prit clairté et le vent souffla chaud. Et quoique³ souffrant grandement de faim, soif et fatigue, ne s'osa endormir. Au matin du quatrième jour il avisa comme fille bourgeoise venant vers lui. La fille voulut s'enfuir le voyant, mais il s'écria bien fort : « A l'aide, je suis de faim et fièvres navré. » Lors la fille approcha et lui dit : « J'ai faim pareillement. » « Es-tu » dit-il, « pucelle ? » « Ha » dit-elle, « il m'a fallu de Bruges m'ensauver, car l'ecclésiastique m'y veut brûler pour ce que j'ai au col tache brune et grande comme pois, venant, » dit-il, « de ce que j'ai eu commerce charnel avec le diable. Mais je ne vis oncques le diable et ne sais comme il est. »

Il, sans l'écouter, s'enquit de rechef⁴ si elle était pucelle et la fillette ne sonnait mot, il chanta sa chanson.

Mais elle ne bougea du tout, lui disant seulement : « Vous avez bien douce et forte voix pour homme enfiévré et affamé si amèrement. »

Lors il lui dit : « Je suis le Sire Siewert Halewyn. Va-t'en en mon château demander la dame ma mère, et sans parler à autre que ce soit, dis lui que le sien fils endure en la forêt faim, fièvres et fatigue et trespasera tantôt si on ne lui vient en aide. »

La fillette s'en fut, mais issant du⁵ bois elle vit au Champ de potences le corps pendu de la vierge et courut par peur bien loin. Passant sus la seigneurie du sire de Heurne,⁶ elle demanda à manger et à boire, en une chaumine de manants. Et là, narra, comment elle avait trouvé le sire Halewyn se mourant de⁷ faim. Mais il lui fut répondu que ledit⁸ Sire était⁹ plus méchant et cruel que diable il le fallait laisser manger par les¹⁰ loups et autres forestiers.

Et le Méchant demoura couché en grande attente et angoisse¹¹.

Et ainsi passa le quatrième jour.

A l'aube du cinquième, ne voyant point revenir la fillette, il pensa qu'elle

¹ B : fut. Puis

² B : derechef

³ B : Et il, quoique

⁴ B : derechef

⁵ B : passant le

⁶ B : du vieux sire Roel,

⁷ B : par

⁸ B : le dit

⁹ B : étant

¹⁰ B : manger des

¹¹ B : et rage de faim.

avait été prise par l'ecclésiastique et ramenée à Bruges afin¹ d'y être brûlée.

Tout à fait écoeuré et froidi, et se disant² : « Je vais tantôt mourir » il³ maudit le Prince des pierres.

Ce nonobstant, à vêpres il chanta.

Et il était pour lors au bord du chemin.

Et il vit venir à lui fillette, laquelle chut à genoux devant lui.

Et il lui fit ce qu'il avait fait aux autres.

Puis se⁴ leva plein de verte force, vigueur et beauté, et, le cœur posé sus son cœur, il s'en fut au Champ de potences, portant le corps, et là le pendit à côté de la première vierge.

XV

Comment le Méchant ayant perdu quinze vierges au Champ de potences menait noces cruelles et ripailles impies⁵.

Le Sire Halewyn⁶ devint grandement puissant et redouté et tua jusques quinze vierges lesquelles il pendit toutes au Champ de potences.

Et il menait joyeuse vie, sans cesse mangeant, buvant et festinant.

Chacune dame qui s'était de lui gaussée en son temps de faiblesse et laideur était en son château venue.

En ayant usé, il la chassait comme chienne, se⁷ revanchant ainsi vilainement.

Et de Lille, Gand et Bruges lui venaient les filles de joie les plus belles, portant aux⁸ bras leur enseigne, et elles servaient à son plaisir et à celui de ses amis, emmi lesquels les plus méchants étaient *Diederich Patre-Nôtre*, ainsi nommé de ce qu'il hantait volentiers⁹ les églises ; *Nellin le Loup*, lequel

¹ B : à fin

² B : froidi, il se dit :

³ B : mourir. » *fin d'alinea*
Et soi couchant sur le dos, il

⁴ B : soi

⁵ B : *pas de titre*

⁶ B : Et le Sire d'Halewyn

⁷ B : Le Méchant, en ayant usé, la chassait comme chien, soi

⁸ B : au

⁹ B : volentiers

ès batailles ne s'attaquait autrement qu'à ceux qui étaient chus, ainsi que font lous; et *Baudouin Sans Oreilles*,¹ lequel en son plaid de justice² criait toujours: «A mort, à mort!» sans prétendre ouïr défense aucune.

Ensemble avec les belles filles de joie, lesdits³ seigneurs menaient noces et festins sans cesse, robbaient tout aux pauvres manants, blé, fromage, poules, coqs, bœufs, veaux et pourceaux.

Puis, ayant bauffré outre l'ordinaire suffisance, jetaient à manger à leurs chiens les bonnes viandes et les fins gâteaux;

Donnaient à étrangler et mettre en pièces aux éperviers, faucons et laniers, les poules, coqs et pigeons; faisaient baigner de vin les pieds de leurs chevaux.

Souventefois jusques à la minuit, voire même au coq chantant, battaient tambours, sifflaient⁴ scalmeyn, chantaient violes, sonnaient trompettes, ronflaient cornemuses, pour leur ébattement.

XVI

Comment les bourgeois de la bonne ville de Gand baillèrent protection aux filles pucelles de la terre d'Halewyn⁵.

Cependant ès chaumines des manants étaient pleurs, faim et misère grande.

Et la quinzième vierge ayant été prise sus la terre d'Halewyn.

Les mères prièrent Dieu de les faire stériles ou qu'elles procréassent mâles uniquement.

Et les pères grondaient, et s'entredisaient basement: N'est-ce point pitié de voir ainsi se perdre ès mort et déshonneur ces douces et claires fleurs de jeunesse!

Et aucuns dirent: «Allons nous en en la bonne ville de Gand nuitamment, emmenant toutes nos filles pucelles et là narrons le fait aux bourgeois, implourant leur benoîte protection sus elles et les laissant en ladite ville s'ils

¹ B: *Oreille*,

² B: en son tribunal

³ B: les dits

⁴ B: chiffaient

⁵ B: *pas de titre*

nous en octroyent permission. Et ainsi ne seront elles par notre seigneur tuées. »

Tout manant connaissant cettuy dessein le jugea bon ; et un chacun qui avait fille pucelle s'en fut à Gand, et là narra le fait à la commune et les bons hommes leur baillèrent protection. Et ils voulurent bien nourrir en leur ville lesdites¹ filles.

Ainsi plus aises s'en retournèrent les manants en la seigneurie du Méchant.

XVII

De ce que faisait le Sire Halewyn sus la limite de sa terre².

Cependant vinrent³ âpre hiver, aigre froid et furieux autan.

Et le cœur de la quinzième vierge ne battit plus tant fortement sus la poitrine du Sire Halewyn..

Et il chanta, mais nulle ne vint. Ce dont il fut bien triste et fâché.

Mais, considérant qu'il était, au château du sire de Heurne, deux fillettes réputées pucelles par le pays,

Et que ledit⁴ château n'était tant plus distant de sa seigneurie que de la cinquième part d'une lieue,

Et qu'ainsi les deux fillettes, le pourraient ouïr et viendraient à lui,

Il s'alla à chacune nuit bouter sus la limite de sa terre, et là chanta vers ledit⁵ château, nonobstant⁶ l'aigre froid, et la neige commençant choir abondamment.

¹ B : les dites

² B : *pas de titre*

³ B : Entretandis advint

⁴ B : le dit

⁵ B : le dit

⁶ B : non obstant

Des damoiselles Magtelt et Anne-Mie et de
Schimmel le brave pommelé¹.

Tandis² que vaguait le Méchant, le sire Roel de Heurne et la dame Gonde, son épouse, bien vêtus et ayant à leurs robes peaux de fauves, lesquelles donnent grande chaleur au corps, séaient tous deux sus leurs coffres bien coïment vis à vis le bon feu de chêne; ensemble devisant, ainsi que font vieilles gens voulentiers.

Mais, c'était la dame Gonde, qui le plus parlait étant femme,
Et elle disait :

– « Mon vieil homme, oyez-vous l'autan souffler en la forêt fureusement ? »

– « Oui, » répondait le sire Roel.

Et la dame disait :

– « Dieu nous a grandement favorisés de nous bailler, par ce grand froid, si beau château bien couvert, si bons vêtements et si clair feu. »

– « Oui, » répondait le sire.

– « Mais bien plus encore, » disait la dame, « il nous a montré sa divine grâce en nous baillant si bons et braves enfants. »

– « De fait, » répondait le sire.

« Car, » disait la dame, « nul ne peut voir jeune homme plus vaillant, brave, fier et portant mieux³ notre nom, que ne l'est Toon, notre fils. »

– « Oui, » disait le sire, « il m'a sauvé de mort en la bataille. »

– « Mais il, » disait la dame, « est en ce défectueux, qu'il est de paroles tant chichard, qu'à peine connaissons-nous la couleur de sa voix. Et bien l'a-t-on susnommé le Taiseux. »

– « Mieux vaut à mâle, » dit le Sire, « forte épée que bonne langue. »

– « Je vous vois céans, messire, » dit la dame, « encavé bien avant en vos réflexions, car tristesse et gravité sont deux lots de vieillesse, mais je sais bien fillette qui vous dériderait le front et vous ferait vous éclaffer de rire. »

– « Possible est, » dit le Sire.

– « Oui, » dit la dame, « possible est assurément, car que vienne à vous, en cette chambre, Magtelt notre fille, je verrai bien mon mari et seigneur être joyeux. »

¹ B: *pas de titre*

² B: *Cependant*

³ B: *bien*

Ce qu'oyant, le Sire hochâ la tête sous riant un petit.

– «Oui, oui,» dit la dame, «car si rit Magtelt,¹ mon vieux Roel rit; si Magtelt chante, muse mon vieux Roel et dodeline de la tête joyeusement, et si elle trotte céans, il la suit des yeux riant à chaque pas de sa mignonne.»

– «De fait, Gonde,» dit le Sire.

– «Oui, oui,» dit la dame, «car quelle est ici la joie et santé? Ce n'est moi qui suis vieille et perds mes dents par morceaux; ni² toi davantage, mon compère en antiquaille, ni³ le Taiseux davantage, ni⁴ Anne-Mie la privée servante, qui nonobstant⁵ qu'elle est bien douce et saine en son corps, est moult trop paisible en ses façons et ne rit que si on la fait rire. Mais celle qui nous fait vieillesse heureuse, celle qui est le rossignol céans, celle qui toujours court et vole, vient et revient, passe et repasse, chante et rechante, joyeuse comme carillon de Noël: c'est notre bonne fille.

– «Ainsi est-il,» dit le Sire.

– «Ha,» dit encore la dame, «ce nous est heur bien grand avoir telle enfant, ayant jà tous deux, les pieds froids sans cesse. Car sans elle pourrions-nous passer le temps en tristesse, et de nos vieux pieds le froid monterait au cœur et ainsi serions-nous portés en terre plus vitement.

– «Oui, femme,» dit le Sire.

– «Ha!» dit la dame, «toute autre damoiselle voudrait avoir servants d'amour, aller en la cour de Monseigneur et là prendre mari. Mais la mignonne pucelle n'y songe du tout, car elle n'aime céans que nous et celle qui la suit sans cesse et est comme sa sœur, Anne-Mie la privée servante, mais c'est pour la tabuster un petit et ainsi l'aider à rire.»

– «De fait,» dit le Sire.

– «Oui, oui,» dit la dame, «et chacun l'aime, admire et respecte; pages, écuyers, varlets, gens d'armes, privés servants, serfs et manants, tant elle est riante et joyeuse;⁶ tant elle a brave et chaste contenance. Il n'est point jusqu'à Schimmel, le beau coursier qui ne la suive ainsi que chien. Ha! la voyant venir il hennit de grand aise; aussi est-elle seule⁷ à lui porter orge et avoine; d'autres il n'en veut brin. Elle le traite comme homme et souventefois lui bailla grande pinte de clauwaert, laquelle il huma très-bien. Elle se fait de lui entendre par parole, mais il ne faut point qu'elle soit aigre,

¹ B: si Magtelt rit,

² B: ne

³ B: ne

⁴ B: ne

⁵ B: non obstant

⁶ B: est brave, joyeuse;

⁷ B: unique

sinon il semble plourer et la regarde tant tristement qu'elle n'y peut résister et lors elle l'appelle disant : « Beau Schimmel, brave Schimmel, » et autres flattants propos ; ce qu'oyant, le gentil pommelé se lève soudain et vient à elle, tout près, pour se mieux faire flatter. Il ne souffre point sus le dos autre qu'elle, et la portant, plus fier est-il¹ que Monseigneur de Flandre, en tête de ses bons barons et chevaliers. Ainsi a-t-elle sus un chacun, commandement, par joie, bonté et douceur. »

– « Oui, » dit le Sire.

– « Ha, » dit la dame, « que le Dieu Très-Bon garde notre mignonne, et que toujours à nos vieilles oreilles nous oyions chanter ce rossignol jeunet.

– « Amen, » dit le Sire.

XIX

Comment Magtelt chanta au Sire Roel le Lied du Lion et la chanson des Quatre Sorcières².

Tandis³ que devisaient le Sire Roel et la dame Gonde,
La neige était en grande abondance tombée,

Et avait amplement couvert Magtelt et Anne-Mie, lesquelles s'en revenaient d'avoir été porter pierre d'aigle à la femme de Josse, pour qu'elle se la liât à la cuisse gauche et ainsi se soulageât en son proche accouchement.

Et les fillettes entrèrent en la grand'chambre auprès de Roel le Preux et de sa bonne femme,

Magtelt, s'approchant de son père, s'agenouilla pour le saluer,

Et le Sire, l'ayant relevée, la baisa au front.

Mais Anne-Mie demoura en un coin humblement ainsi qu'il convenait à privée servante.

Et il faisait bon voir les deux fillettes couvertes de neige entièrement.

– « Jésus-Maria, » dit la dame Gonde, « voyez-ci les deux folles, qu'ont-elles fait pour être ainsi tout de neige habillées. Au feu vite⁴, fillettes ; au feu, et séchez-vous.

¹ B : il est

² B : *pas de titre*

³ B : Cependant

⁴ B : vite^{ment},

– « Silence, femme, » dit le Sire, « vous allanguissez les jeunesses. En mon jeune temps, j'allais par froid, neige, grêle, tonnerre, tempête bravement. Ainsi fais-je encore quand besoin est, et veux-je que Magtelt fasse de même. Merci Dieu ! ce n'est point à feu de bois que se doit réchauffer notre fille, mais à feu de nature lequel flambe ardent ès corps des enfants du vieux Roel. »

Mais Magtelt, le voyant prêt à entrer en colère, s'alla agenouiller à ses pieds :

– « Seigneur père, » dit-elle, « nous n'avons froid du tout, car tant nous avons sauté, dansé et follié nous entredaubant et frappant que nous avons fait de l'hiver printemps, et aussi nous avons chanté chansons jolies lesquelles je vous supplie me bailler permission de vous dire.

– « Je le veux, mignonne, » dit le Sire ; et Magtelt lui chanta le *lied* de Roeland de Heurne *le Lion* qui s'en revient de la terre sainte et en ramène belle épée, et aussi la chanson des Quatre Sorcières où l'on peut ouïr miaulement de chats, bêlement de bouc et le bruit qu'il fait ouvrant sa queue en temps de pluie.

Et le Sire oublia sa grande colère.

Magtelt ayant cessé, il fit servir le souper et allumer la croix, laquelle jeta soudain belle lumière à cause des quatre lampes flambant au bout de chacun bras.

Et il fit seoir sa fille à son côté.

Anne-Mie, se¹ vint de même seoir à la table, à côté de la dame qui disait :
Voisinage de jeunes, réchauffe vieilles gens.

Et il leur fut, à ce soir-là, servi beau pain blanc, bœuf salé et fumé en la cheminée à belle fumée de pommes de pin ; saucisson de Gand, lequel on disait avoir été inventé par Boudwin *le Goulou*, bâtard de Flandre ; langue de baleine et vieille clauwaert.

Le souper parachevé et dite la prière, Magtelt et Anne-Mie s'en furent coucher, en la même chambre, car Magtelt aimait Anne-Mie comme sœur et la voulait sans cesse² d'elle.

¹ B : Anne-Mie, par faveur, se

² B : près

De la seizième vierge pendue¹.

Magtelt tôt riant, chantant et folliant, s'endormit².

Mais Anne-Mie, ayant froid un petit, ne put prendre sommeil.

Et le Méchant se vint mettre sus la dernière limite de sa terre.

Là sa voix sonna claire, douce et mélodieuse.

Et Anne-Mie l'ouït, et sans songer du tout qu'elle fût³ peu vêtue, elle issit hors le château par la poterne.

Quand elle fut hors, la neige lui agaça le visage, la poitrine et les épaules bien aigrement.

Et elle se voulut couvrir contre cet⁴ aigre froid et cette méchante neige, mais elle ne le put, s'étant pour dormir à l'aise dévêtue.

Allant vers la chanson, elle passa⁵ sus ses pieds nus le fossé, duquel l'eau était gelée.

Et cuidant monter sus le bord, lequel était haut et bien glissant, tomba ;

Et elle se fit au genou grande blessure.

S'étant amassée, elle entra en la forêt, navrant aux pierres ses pieds nus et aux branches des arbres son corps transi.

Mais elle cheminait sans plainte.

Quand elle fut près du Méchant, elle chut à genoux devant lui.

Et il lui fit ce qu'il avait fait aux autres.

Et Anne-Mie fut la seizième vierge pendue au Champ de potences.

Comment Magtelt chercha partout
Anne-Mie⁶.

Au lendemain Magtelt étant, ainsi qu'à chaque matin la première éveillée,

¹ B : *pas de titre*

² B : se dormit.

³ B : fust

⁴ B : cettuy

⁵ B : elle transpassa

⁶ B : *pas de titre*

fit sa prière à Monseigneur Jésus et à Madame sainte Magtelt, sa benoîte patronne.

Les ayant implourés bien dévotement pour le Sire Roel, la dame Gonde, le Taiseux et tout le domestique, et d'abord¹ pour Anne-Mie, elle regarda le lit d'icelle dont voyant demi-clos les rideaux elle cuida que sa compagne dormait encore; adoncques, vêtant sa belle robe, elle disait allant par la chambre ou se² regardant dans le verre à mirer :

« Or çà, Anne-Mie, réveille-toi, réveille-toi, Anne-Mie ! A qui dort tard vient tard la pâture. Les passereaux sont éveillés et les poules aussi et jà elles ont pondu. Réveille-toi, Anne-Mie. Schimmel hennit en l'écurie et le clair soleil luit sur la neige ; mon seigneur père gronde les privés servants, et ma dame mère prie pour eux. Sens-tu point la friande odeur des fèves et du beau bœuf cuit aux épices ? moi je la sens, et j'en ai grande faim ; réveille-toi, Anne-Mie. » Mais la fillette ne put tenir sa patience plus longtemps et ouvrit les rideaux tout à fait.

Ne trouvant point Anne-Mie : « Là, » dit-elle, « voyez la malicieuse, elle est sans moi descendue, et sans moi mange bœuf et fèves. »

Et toute courante Magtelt descendit l'escalier et³ entra en la grande chambre où, voyant le Sire son père, elle se mit à genoux et lui demanda de la bénir, et elle fit de même à la dame Gonde.

Mais la dame lui dit : « Où est Anne-Mie ? »

– « Je ne sais, » dit Magtelt, « elle se gausse de nous sans doute, et se cache en quelque coin. »

– « Telle n'est, » dit le Sire Roel, « sa coutume car⁴ si quelqu'un céans se gausse des autres, ce n'est point elle, mais toi, mignonne. »

– « Seigneur père, » dit Magtelt, « vous m'allez faire inquiète parlant ainsi. »

– « Adoncques, » dit le Sire, « va quérir Anne-Mie ; pour ce qui est de nous, commère, mangeons ; nos vieux stomachs ne peuvent aussi bien que ces jeunes attendre longuement le nourrissage. »

– « Ha, » dit la dame, « je ne saurais manger : va, Magtelt et nous ramène Anne-Mie. »

Mais le Sire se servit une grande platelée de belles fèves et de beau bœuf, et mangeant disait que rien n'est comme femme facilement hors⁵ de sens, angoisseux, troublé, et ce pour moins que rien.

¹ B : et aussi

² B : soi

³ B : courante descendit l'escalier, et

⁴ B : « la coutume d'Anne-Mie, car

⁵ B : facilement inquiet, hors

Ce nonobstant¹ il était inquiet un petit, et souventefois regardant la porte disait que la fillette malicieuse s'y montrerait subitement.

Mais Magtelt ayant couru par tout le château revint et dit : « Je n'ai point trouvé Anne-Mie. »

XXII

Comment Magtelt ploura bien amèrement et de la belle robe de la damoiselle².

Et Magtelt eut grosse peine sus le cœur et ploura, et soi lamenta s'écriant : « Anne-Mie, où es-tu ? Je te veux ravoir. » Et tombant sus ses genoux vis à vis du Sire Roel, elle dit : « Monseigneur père, vous plaît-il envoyer soudards en bon nombre, afin qu'ils s'enquièreient d'Anne-Mie ? »

– « Je le veux, » dit-il.

Les soudards s'en furent mais n'osèrent chevaucher sus la terre d'Halewyn par peur du charme.

Et au retour, ils dirent : « Nous ne savons rien d'Anne-Mie. »

Et Magtelt s'alla mettre en lit et pria le Dieu Très-Bon de lui rendre sa douce compagne.

Au second jour, elle s'alla seoir près du vitrail fenestré, et sans cesse ni repos considéra la campagne et la neige tombant, et regarda si Anne-Mie ne venait point.

Mais Anne-Mie ne pouvait venir.

Et au tiers jour la peau lui saigna contre les yeux par force de plourer. Et la neige ne tombant plus, le ciel se fit clair et le soleil y luit et la terre fut gelée.

Et à tous jours à la même place s'allait seoir la dolente Magtelt considérant la campagne, songeant à Anne-Mie et ne disant mot.

Le sire Roel la voyant si marrie, envoya quérir à Bruges drap d'écarlate azur, afin qu'elle s'en fit robe, et bel or de Chypre, pour la bordure et beaux boutons d'or bien ouvrés.

Magtelt besogna bien, faisant ladite³ robe, mais ne s'égaya du tout, considérant son prochain bel accoutrement.

¹ B: non obstant

² B: *pas de titre*

³ B: la dite

Et ainsi passa la semaine, et à tous jours Magtelt besognait et ne disait mot et ne chantait du tout et plourait souventefois.

Au cinquième jour, la robe étant parachevée et bien bordée du bel or de Chypre, et ornée des beaux boutons, la dame Gonde dit à Magtelt de la vêtir et lui montra sa magnifique contenance en un grand verre à mirer ; mais Magtelt se voyant si belle ne rit du tout, car elle songeait à Anne-Mie.

Et la dame, considérant combien elle était fâchée et silencieuse, plourait aussi, disant : « Depuis que ne chante plus notre Magtelt, j'ai plus grand froid d'hiver et de vieillesse. »

Et le sire ne se plaignait point, mais il était maussade et rêveur et buvait clauwaert tout le jour.

Et aucunes fois entrant en grande colère il mandait à Magtelt de chanter et d'être joyeuse.

Et la fillette chantait gais *lieds* au vieil homme, lequel alors entrait en joie et Gonde pareillement.

Et pour lors ils étaient tous deux devant le feu, dodelinant de la tête.

Et ils disaient : « Le rossignol est céans revenu et sa musique fait couler feu de soleil printanier en nos vieux os. »

Et Magtelt, ayant chanté, s'allait en quelque coin cacher pour plourer Anne-Mie.

XXIII

De Toon le Taiseux¹.

Au huitième jour, le Taiseux s'en fut chasser au loup.

Poursuivant l'animal, il courut sus la terre d'Halewyn.

Et à vèpres, la dame Gonde issant hors la grande chambre pour aller en cuisine ordonner le souper, et ouvrant la porte, vit Toon passant devant elle. Il ne semblait vouloir entrer, et portait la tête bassement comme homme honteux.

La dame, allant à lui, dit : « Mon fils, pourquoi n'allez-vous céans, donner le bon soir au Sire votre père ? »

Le Taiseux, sans répondre, entra en la chambre et, marmonnant paroles brèves et colères pour saluer le Sire, s'alla seoir au coin le plus obscur de

¹ B : pas de titre

la chambre.

Et la dame dit au Sire: « Notre fils est fâché, ce crois-je, car il se va seoir loin de nous à l'ombre, contre¹ sa coutume. »

Le Sire dit au Taiseux: « Fils, viens à la lumière, afin que je voie ton visage. »

Il ayant obéi, le Sire, la Dame et la dolente Magtelt le virent saignant de la tête et du col, baissant les yeux et ne les osant considérer.

La Dame s'écria par peur, considérant le sang, et Magtelt vint à lui, et le Sire dit: « Quel a baillé à mon fils la honte en sa contenance, la tristesse en l'âme et les blessures au corps? »

Le Taiseux répondit: « Siewert Halewyn. »

« Pourquoi, » dit le Sire, « mon fils fut-il présomptueux assez que de s'attaquer à l'Invincible? »

Le Taiseux répondit: « Anne-Mie pendue au champ de potences de Siewert Halewyn. »

– « Las, » dit le Sire, « pendue notre pauvre servante! tristesse et honte sur nous! »

– « Seigneur Dieu, » dit la dame, « vous nous frappez bien durement. » Et elle ploura.

Mais Magtelt ne put ne parler ne plourer, par la trop grande force du saisissement de douleur.

Et elle regarda son frère fixement, et son visage se cavant blémit, et saignèrent contre ses yeux les blessures de ses larmes, et tout son corps tressauta à grandes secousses.

Cependant le Taiseux s'était sis plourant sourdement comme lion navré.

– « Ha, » disait le Sire soi cachant le visage, « voyez-ci le premier mâle plourant en la maison des de Heurne. Honte sur nous, sans revanche, car il a charme. »

Et le Taiseux boutait ses doigts en la blessure de son col épandant ainsi le sang; mais il n'en sentait du tout la douleur.

– « Toon, » dit la dame, « ne souillez point ainsi votre blessure de vos doigts, car vous l'allez empoisonner, mon fils. »

Mais le Taiseux ne semblait l'entendre.

– « Toon, » dit la dame, « ne le faites, je, votre mère, l'ordonne. Laissez-moi laver tout ce sang et vêtir de baume ces laides plaies. »

Cependant qu'elle s'empêchait à préparer le baume et à tiédir l'eau en un bassin à laver mains, Toon ne cessait de gémir et de sangloter. Et il s'arrachait

¹ B: rencontre

les cheveux et la barbe furieusement¹.

Et le Sire Roel, le regardant, disait : « Quand mâle ploure, c'est sang et honte, honte sans revanche. Halewyn² a charme. Ah ! présomptueux, t'étais-il donc bien besoin d'aller en son château braver³ l'Invincible ? »

– « Las, Messire, » dit la dame, « ne soyez tant aigre au Taiseux, car il montra beau courage, voulant sus le Méchant revancher Anne-Mie. »

– « Oui, » dit le Sire, « beau courage qui nous mène honte céans. »

– « Narre, » dit la dame, « narre, Toon, le fait à ton père, pour lui bien montrer que tu es son digne fils demouré. »

– « Je le veux, » dit le Sire.

– « Seigneur père, » dit le Taiseux gémissant et parlant par sauts : « Anne-Mie pendue, Siewert Halewyn près des potences. Il riait. Je lui courus⁴ sus, de mon épieu besognant en croix sus son ventre, pour vaincre le charme ; invincible. Il riait, disant : « Je prendrai Magtelt. » Je le frappai du couteau, la lame n'entra. Il riait. Il dit : « Je n'aime point chatouillement, ôte-toi. » Je ne m'ôtai. Je frappai de l'épieu et couteau ensemble, vainement. Il riait. Il dit de rechef :⁵ « Ote-toi. » Je ne pouvais. Lors, il me frappa du fer⁶ de son épieu au col et à la poitrine, et du manche sus le dos, comme manant. Il riait. Je perdis⁷ sens par forcée de coups. Battu comme manant, seigneur père, je ne pouvais contre lui. »⁸

Le Sire, ayant ouï Toon parler, fut moins courroucé, entendant comme il n'avait été présomptueux, considérant aussi sa grande douleur et ses amers gémissements et sa grande honte.

Prêt le baume et tiédie l'eau, la dame Gonde s'appliqua à vêtir les blessures du Taiseux et notamment celle de son col qui était grande.

Mais Magtelt ne ploura goutte et tôt elle s'en fut pour dormir, non sans avoir été bénie du sire son père et de la dame sa mère.

A trois restèrent longtemps ensemble devant le feu, le père, la mère et le fils ne sonnait mot, car le Taiseux, gémissant, ne pouvait porter sa défaite, et la dame plourait et priait ; et le Sire honteux et triste, soi cachait le visage.

¹ B : gémir, sanglotter et s'arracher les cheveux.

² B : Il

³ B : quérir

⁴ B : saillis

⁵ B : derechef :

⁶ B : frappa de la lance

⁷ B : perds

⁸ B : pouvais autrement. »

Comment la damoiselle Magtelt prit bonne résolution¹.

Magtelt, davant que de se mettre en lit, pria mais non hautement.
 Et son visage était âpre et colère.
 Et s'étant dévêtue elle se mit en lit, fouillant aucunes fois sa poitrine et
 ses ongles, comme gênée d'étouffement.
 Et son souffle était pareil à² expiration d'agonisant.
 Car elle était triste et marrie amèrement.
 Mais elle ne plourait point.
 Et elle ouït le grand vent, précurseur de neige s'enlevant par-dessus la forêt
 et grondant comme³ eau qui monte au temps des grandes pluies.
 Et il jetait contre les vitraux fenestrés, feuilles et ramules sèches, lesquelles
 y frappaient comme ongles de doigts de trépassés.
 Et il huait et sifflait en la cheminée bien tristement.
 Et la vierge dolente vit, en son esprit, Anne-Mie pendue au champ de
 potences et son pauvre corps becqueté des corbeaux, et elle pensa à l'honneur
 taché de son vaillant frère, et aussi aux quinze pauvres vierges navrées par
 le Méchant ;
 Mais elle ne ploura point.
 Car en sa poitrine étaient⁴ douleur asséchante, poignante angoisse et
 amère soif de revanche.
 Et elle s'enquit bien humblement à Notre Dame⁵ s'il lui convenait laisser
 longtemps le Méchant tuer les vierges au pays de Flandres.
 Et au coq chantant, elle descendit du lit, et clairs étaient ses yeux, fière
 sa contenance, droite sa tête, et elle dit : « J'irai à Halewyn. »
 Et soi jetant à genoux, elle pria le Dieu Très-Fort de lui bailler courage
 et force pour la revanche d'Anne-Mie, du Taiseux et des quinze vierges.

¹ B : *pas de titre*

² B : neige, grondant et s'enlevant par-dessus la forêt comme

³ B : sonnait comme

⁴ B : était

⁵ B : Dame la Vierge

De l'épée du Lion¹.

Au jour levé, elle s'en fut au sire Roel, lequel était encore en lit, à cause du froid.

La voyant entrer et choir² à genoux devant lui, il dit :

« Que me veux-tu, mignonne ? »

– « Seigneur père, » dit-elle, « puis-je aller à Halewyn ? »

Ce qu'oyant, il fut bien effrayé et vit que Magtelt, ne pouvant ôter son cœur d'Anne-Mie, la prétendait revancher. Et il lui dit avec amour et colère :

« Non, ma fille, non, toi pas ; qui s'en va là ne revient pas ! »

Ce nonobstant³ l'oyant issir hors la chambre, il ne cuida du tout qu'elle lui pût manquer d'obéissance.

Et Magtelt s'en fut vers la dame Gonde, laquelle priait en la chapelle pour le repos de l'âme d'Anne-Mie ; et elle tira à sa mère la robe, pour se montrer présente.

La dame ayant tourné la tête, Magtelt chut à genoux devant elle :

« Mère, » dit-elle, « puis-je aller à Halewyn ? »

Mais la dame : « Oh ! non, ma fille, non, toi pas ; qui s'en va là ne revient pas. »

Et ce disant, elle ouvrit les bras, et laissa⁴ choir sa pomme d'or à chauffer mains, si bien que toute la braise ardente s'épandit sur le solier. Puis, se prenant à gémir, plourer, trembler et claqueter des dents, elle embrassait la fillette bien étroitement et ne la voulait point laisser aller.

Mais elle ne cuida du tout qu'elle lui pût manquer d'obéissance.

Et Magtelt s'en fut à Toon, lequel malgré ses blessures était déjà issu du lit et, sis sur son coffre, se chauffait au premier feu.

« Frère, » dit-elle, « puis-je aller à Halewyn ? »

Ce disant, elle se tenait bien assurée devant lui.

Le Taiseux leva la tête et bien sévèrement la regarda, attendant qu'elle parlât davantage.

« Frère, » dit-elle, « Siewert Halewyn nous a tué cette douce servante que j'aimais ; et de même il a fait à quinze autres pitoyables vierges, lesquelles pendent au champ de potences bien honteusement ; il est pour le pays plus

¹ B : *pas de titre*

² B : *cheoir*

³ B : *non obstant*

⁴ B : *Elle, ce disant, ouvrant les bras, laissa*

cruel vastateur que peste, mort et guerre ; et ès toutes chaumines, de son fait sont pleurs et grand deuil ; frère, je le veux tuer.»

Mais le Taiseux considérait Magtelt et ne répondait mot.

«Frère,» dit-elle, «il ne me faut refuser, car mon cœur tire à lui. Ne vois-tu assez comme je suis céans triste et marrie, et comme je mourrai à douleur ne faisant point ce que je dois. Mais y étant allée, je reviendrai joyeuse et chantant comme davant.»

Mais le Taiseux ne sonnait mot.

«Ha,» dit-elle, «as-tu crainte pour moi, considérant combien de bons chevaliers l'assaillirent et furent par lui vaincus terriblement, voire même toi, mon vaillant frère qui encore portes de ses marques ? Je n'ignore point qu'il est écrit sur sa targe : «Nul ne peut contre moi.» Ains ce que tous n'ont pu, une le pourra. Il marche confiant en sa force, plus magnifique qu'olifant et plus fier que lion, se cuidant invincible, mais quand la bête va d'assurance, plus à l'aise besogne le chasseur. Frère, puis-je aller à Halewyn ?»

Cependant que Magtelt en était là de son propos, chut soudain du mur où elle était accrochée, belle épée bien aiguë et affilée, et¹ de large lame près la garde. La poignée en était de beau cèdre du Liban bien ornée de croisettes d'or, et on tenait, au château, ladite² épée pour merveilleusement sainte et bonne à cause qu'elle avait été ramenée de la croisade par Roeland de Heurne, *le Lion*. Et nul ne s'en osait servir.

Tombant l'épée, elle s'alla coucher lez les pieds de Magtelt.

– «Frère,» dit Magtelt se signant, «la bonne épée du Lion est chue à mes pieds ; c'est le Dieu Très-Fort qui montre en ce sa volonté : il lui faut obéir, frère, me laissant aller à Halewyn.»

Et le Taiseux, se signant pareillement à Magtelt, répondit :

«Ce m'est tout un où tu vas, si tu gardes ton honneur et portes droite ta couronne.»

– «Frère ! dit-elle, merci³ à toi.» Et la noble vierge tressauta de tout son corps bien fortement, et elle qui n'avait plouré goutte connaissant morte Anne-Mie, et l'honneur du Taiseux taché, ploura larmes bien abondantes, lesquelles fondirent son aigre colère, et s'éclatant en sanglots par joie excessive, elle dit encore : «Frère, frère, c'est l'heure de Dieu ! Je vais à la revanche !»

Et elle prit la bonne épée.

Le Taiseux, la voyant si brave, se leva droit, et lui mettant la main sus

¹ B : épée bien affilée, aiguë et

² B : la dite

³ B : – «Ha !» dit Magtelt, «frère ! merci

l'épaulé : « Va, » dit-il.
Et elle s'en fut.

XXVI

Du noble accoutrement de la damoiselle Magtelt¹.

Etant en sa chambre, elle se vêtit de ses plus beaux atours bien vitement.
Que mit la belle vierge sus son beau corps ? Chemise plus fine que soie.
Et couvrant la fine chemise ?

Robe de bel écarlate pers des Flandres, sur laquelle étaient ouvrées les
armes des de Heurne merveilleusement, et les bords près du col et des pieds
étaient bien brodés d'or de Chypre.

De quoi la belle vierge ceignit-elle sa taille menue ?

De ceinture de cuir de lion, harnachée d'or.

Que mit la belle vierge sus ses belles épaules ?

Son grand *keirle*, lequel était d'écarlate cramoisi ourlé d'or de Chypre, et
il la couvrait toute entière, car c'était ample manteau.

Que mit la belle vierge sus sa tête fière ?

Belle couronne de plattes d'or, d'où s'épandaient tresses de blonds che-
veux aussi longs qu'elle-même.

Que tint la belle vierge en sa main mignonne ?

L'épée sainte et bonne venue de la croisade.

Ainsi vêtue, elle s'en fut en l'écurie, et para Schimmel, le bon coursier,
de sa selle des bonnes fêtes, c'est dire la belle sambue de cuir peint de diverses
couleurs et ouvré d'or bien finement.

Et ils s'en furent à deux, à travers la neige qui tombait épaisse².

¹ B : *pas de titre*

² B : bien épaisse.

Comment le Sire Roel et la dame Gonde
interrogèrent le Taiseux et de ce qu'il
répondit¹.

Ainsi que s'en allait Magtelt vers Halewyn, et étant jà passée la première heure, la dame Gonde interrogea le sire Roel: « Monsieur, » dit-elle, « ne savez-vous où est notre fille? »

Le Sire dit qu'il ne le savait; et parlant au Taiseux: « Fils, » dit-il, « ne sais-tu où est ta sœur? »

Le Taiseux répondit coïment: « Magtelt est brave fillette: bien mène Dieu ceux qu'il mène.

– Monsieur, » dit la dame, « ne vous mettez en peine l'interrogeant, car il a, tantôt parlant, usé sa langue. »

Mais le sire dit à Toon: « Fils, ne sais-tu où est notre fille? »

« Magtelt, » répondit-il, « est belle vierge, et droite elle porte sa couronne. »

« Ha! » s'exclama la dame, « je suis bien angoisseuse; où doncques est-elle? »

Et la dame s'en fut fouiller le château tout à fait.

Mais revenant elle dit au Sire: « Elle² n'est point céans, elle a méprisé notre commandement et s'en est allée à Halewyn ».

– « Femme » dit Roel, « cela ne se peut, les enfants en ce pays, eurent tous jours à leurs parents obéissance.

– Toon, » dit la dame, « où est-elle? Toon, ne le savez-vous? »

– « Le Méchant, » répondit-il, « craint la belle vierge: bien mène Dieu ceux qu'il mène.

– Roel, » s'exclama la dame, « il sait où est notre Magtelt! »

– « Fils, répondez, » dit le Sire.

Le Taiseux répondit:

« L'épée de la croisade est tombée du mur, ès pieds de la vierge. Tout succède à celui que Dieu guide.

– Toon, » cria la dame, « où est Magtelt? »

« La vierge, » dit-il, « chevauche sans peur, elle va au devant de l'homme armé: bien mène Dieu ceux qu'il mène. »

La dame gémissant:

¹ B: *pas de titre*

² B: « Las, elle

« Ha, » dit-elle, « elle va mourir notre Magtelt, elle est à¹ présent froide, doux Jésus ! L'épée de la croisade ne pourra point contre Siewert Halewyn. »

Le Taiseux répondit :

« Il marche dans sa force se cuidant invincible, mais quand la bête va d'assurance, plus à l'aise besogne le chasseur. »

« Méchant, » dit la dame plourant, « as-tu su laisser aller l'oiselet vers l'autour, la vierge vers l'ennemi des vierges ! »

Le Taiseux répondit :

« Celle que l'on attendait point viendra : bien mène Dieu ceux qu'il mène. »

« Monsieur, » dit la dame au Sire, « vous l'entendez assez, elle s'en est allée à Halewyn, et c'est ce² méchant qui lui en a baillé permission. »

Le sire Roel allant à Toon :

« Fils, » dit-il, « nous n'avions céans qu'une joie, c'était notre Magtelt, tu as abusé de puissance lui baillant permission de s'en aller là bas. Si elle n'est point ce soir revenue, je te maudis et bannis. Que Dieu pour lors m'entende, t'enlevant en ce monde, le pain et le sel, et en l'autre ta part de paradis. »

« Dieu, dit le Taiseux, mènera l'épée. Qu'à celui qui a mal fait vienne le châtement. »

Gonde commençant à s'écrier, plourer et lamenter, Roel lui manda de se taire et envoya bonne troupe d'hommes d'armes vers Halewyn.

Mais ils revinrent n'ayant point vu Magtelt, car ils n'avaient osé aller sus la terre d'Halewyn par peur du charme.

XXVIII

Du chevauchement de la damoiselle Magtelt³.

Chantant et sonnant du cor, chevauche la noble damoiselle.

Et elle est belle de beauté céleste ; et rose et frisque est son visage.

Et droite elle porte sa couronne.

Et sa main mignonne tient bien sous son *keirle* la bonne épée de Roel le Lion.

Et largement ouverts sont ses yeux assurés cherchant par la forêt le sire Halewyn.

¹ B : de

² B : cettuy

³ B : pas de titre

Et elle écoute si elle n'ouïra point le bruit de son coursier.

Mais elle n'ouït rien, sinon emmi l'épais silence, le calme son des neigeux flocons tombant coïment comme plumes.

Et elle ne voit rien, sinon l'air blanc de neige tout à fait, et blanche aussi la très-longue route et blancs aussi les arbres désenfeuillés.

Qui ainsi fait flamber ses yeux brun clair? C'est son beau courage.

Pourquoi ainsi porte-t-elle si¹ droites sa tête et sa couronne? A cause de la grande force de son cœur.

Qui ainsi soulève sa poitrine? La dure pensée d'Anne-Mie et du Taiseux battu, et les grands crimes du sire Halewyn.

Et sans cesse elle regarde si elle ne le verra point venir, et si elle n'ouïra point le bruit de son coursier.

Mais elle ne voit rien, sinon l'air blanc de neige tout à fait, et blanche aussi la route très-longue et blancs aussi les arbres désenfeuillés.

Et elle n'ouït rien, sinon emmi l'épais silence le calme son des neigeux flocons tombant coïment comme plumes.

Et elle chante.

Puis, parlant à Schimmel, elle dit: « A deux, bon Schimmel, nous allons à un lion. Ne le vois-tu dans sa caverne attendant les passants et dévorant les pauvres vierges?

Et Schimmel, l'oyant, hannit joyeusement.

« Schimmel, » dit Magtelt, « tu es, ce vois-je, bien aise, allant à la revanche d'Anne-Mie avec la bonne épée. »

Et Schimmel hannit de rechef².

Et Magtelt chercha le sire Halewyn par la forêt. Et elle écoute si elle n'ouïrait point le bruit de son coursier; elle³ regarda si elle ne le verrait point venir.

Et elle ne vit rien, sinon l'air blanc de neige tout à fait, et là très-longue route toute blanche, et blancs aussi les arbres désenfeuillés.

Et elle n'ouït rien, sinon, emmi l'épais silence, les neigeux flocons tombant coïment comme plumes.

Et elle sonna du cor.

¹ B : ainsi lève-t-elle tant

² B : derechef

³ B : coursier; et elle

Du corbeau et du moineau, du chien, du
cheval et des sept échos¹.

Quand elle fut au milieu de la forêt, elle vit emmi l'air épais de neige venir à elle le sire Halewyn.

Le Méchant avait à ce jour belle robe d'écarlate pers sur laquelle était brodé par composants son laid écu. A sa taille il portait belle ceinture clouée de plattes d'or ; et à la ceinture la faucille d'or, et par dessus sa robe, bel *opperst-kleed* d'écarlate couleur de blé.

Monté sus cheval roux, il venait à Magtelt, et elle vit qu'il était beau.

Devant le cheval trottait abayant et menant grand tapage, chien tout pareil à loup, lequel voyant Schimmel lui courut sus et le mordit. Mais Schimmel d'un vaillant coup de pied qu'il lui bailla, lui fit danser triste danse et chanter piteuse chanson sus sa patte cassée.

« Ha, » pensa la noble vierge, « que Dieu me doint, brave Schimmel, de faire mieux au maître que tu ne fis au chien. »

Et le Méchant vint à elle :

« Sois saluée, » dit-il, « belle vierge aux yeux brun clair.

– Sois salué, » dit-elle, « Siewert Halewyn l'Invincible. »

Mais le Méchant : « Qui te mène, » dit-il, « en ma terre ? »

« Mon cœur, » dit Magtelt, « tirant à toi, je te voulais voir et suis aise pouvant, à vu de face, te considérer. »

« Ainsi, » répondit-il, « ont fait et feront toutes vierges, même les plus belles dont tu es. »

Cependant² qu'ils devisaient, le chien blessé courait le grand trotton lez le cheval et se pendait à l'*opperst-kleed* du méchant, comme s'il l'eût voulu tirer à terre.

Ce qu'ayant fait, il s'allait³ seoir en la neige, le long du chemin, et là levant la tête ullait bien lamentablement.

« Vois-ci, » dit-il, « mon chien qui abaie à la mort, n'en as-tu point de peur, fillette ? »

– Je vais, » dit-elle, « à la garde de Dieu. »

Ayant quelque peu chevauché et devisé, ils virent en l'air, se balançant au-dessus d'eux, corbeau de haute taille sus le col duquel s'était bouté furieux

¹ B : *pas de titre*

² B : Ce pendant

³ B : fait, s'allait

petit moineau le becquetant, poignant, déplumant et pépianant de male rage. Blessé, navré, volant de ci, de là, à droite, à gauche, en haut, en bas, butant contre les arbres aveuglément et croassant l'angoisse, ledit¹ corbeau s'en vint choir² mort et les yeux crevés sus la selle du Méchant³. Il, l'ayant considéré, le jeta sus le chemin; cependant⁴ que le moineau s'était allé jucher sus un arbre et là se secouant le pennage allègrement pépiait à plein bec en signe de victoire.

«Ha,» dit Magtelt riant au moineau, «tu es de noble lignée, gentil oiselet; viens-ci, je te donnerai belle cage et⁵ t'engraisserai du plus fin froment, millet, chanvre et chènevis.»

Mais Halewyn⁶ entra en grande colère: «Petit manant orgueilleux!» dit-il, «que ne t'ai-je ès lacs! tu ne chifflerais longtemps⁷ ta victoire sus ce noble corbeau.»

Entretandis, le moineau pépiait sans trêve et ainsi semblait se gausser d'Halewyn,⁸ lequel dit à Magtelt:

– «Oses-tu t'égouir et plaudir à ce vilain, sachant que mon écu est du corbeau de mon glorieux ancêtre Dirk! Connais-tu point que tu n'as plus comme lui à chiffler longuement?»

– «Je,» dit-elle, «chifflerai tant qu'à Dieu, mon maître, il plaira.»

– «Il n'est,» dit-il, «pour toi, nul maître que moi, car je suis ici l'unique.» Soudain il prit grand froid, car le cœur d'Anne-Mie, nonobstant⁹ qu'il battît encore, était comme glace sus sa poitrine. Lors cuidant que ce cœur s'allait sécher tantôt, il dit à Magtelt: «Tu viens en ton temps, belle vierge.»

– «Ceux-là,» dit-elle, «viennent toujours en temps, que Dieu mène.»

– «Mais,» dit-il, «quelle es-tu qui, chevauchant par ma terre, chantant et sonnand du cor, y mènes si insolent tapage?»

– «Je suis,» dit-elle, «la damoiselle Magtelt, fille de Roel le Preux, Sire de Heurne.»

– «Et,» dit-il, «tu n'es point froidie, allant ainsi par cette grande neige?»

– «On ne fut,» dit-elle, «oncques froidi en la race des de Heurne.»

– «Et,» dit-il, «tu n'as point de peur, étant près de moi et sus ma terre où nul n'ose bouter le pied?»

¹ B: le dit

² B: cheoir

³ B: Méchant finablement.

⁴ B: ce pendant

⁵ B: cage voulentiers et

⁶ B: il

⁷ B: long temps

⁸ B: de Siewert Halewyn,

⁹ B: non obstant

– « On n'eut, » dit-elle, « oncques peur en la race des de Heurne. »

– « Tu es, » dit-il, « brave damoiselle. »

– « Je suis, » dit-elle, « fille de Roel *le Preux*, Sire de Heurne. »

Il ne répondit mot et ils marchèrent aucun temps sans parler.

Soudain il, levant la tête orgueilleusement, dit : « Suis-je point bien l'Invincible, le Beau, le Fort ? Ne le serai-je point toujours ? Oui, car tout vient en aide à mon heur victorieux. Au temps jadis, il m'était besoin, par froid, neige et vent emmi les ténèbres, de chanter pour appeler les vierges, et présentement, la plus gente, noble et belle, est au clair jour venue sans par chanson être appelée : fier signe de croissante puissance. Quel est mon pareil ? Nul fors Dieu. Il a ciel, j'ai terre, et sus tout ce qui vit, force et triomphe. Que me viennent armées, foudres, tonnerres, tempêtes, qui¹ pourra contre moi ? »

« Moi ! » répondirent à son laid blasphème sept voix parlant ensemblement.

Ces voix étaient l'écho des *Sept géants*, lequel rendait sept fois tout bruit avec grande force de sonorité.

Mais le Méchant : « Oyez, » dit-il, « Messire Écho qui s'ose gausser de l'Invincible. »

Et il s'éclata de rire.

Mais l'écho s'éclata de rire pareillement à lui bien longuement, fortement et terriblement.

Et Halewyn semblait aise de ce tapage² et poursuivait à rire, et après lui les sept échos.

Et Magtelt cuida qu'il y eût emmi la forêt bien mille hommes cachés.

Cependant, le chien avait pris peur³ et ullait si lamentablement que Magtelt cuida qu'il y eût emmi la forêt bien mille chiens criant à la mort.

Le cheval du Méchant avait pris peur aussi, et, s'effrayant des rires du maître, des ullements lamentables du chien et de son propre hennissement sonnante ensemble, se cabrait, ruait, s'enlevant debout comme homme, couchant l'oreille par peur, et eût, sans doute, jeté bas Halewyn, si,⁴ le poussant de l'éperon, il ne lui eût fait passer de force l'endroit des sept échos.

Mais Schimmel n'avait bougé du tout par grande merveille, car il était jeune cheval prompt au saisissement.

Le bruit ayant cessé, ils poursuivirent leur chevauchement, laissant encore sus le chemin choir maintes paroles.

Et ils vinrent ensemble au Champ de potences.

¹ B : quel

² B : Et il semblait bien aise du grand tapage

³ B : grande peur

⁴ B : Siewert Halewyn si,

Comment Magtelt vint au Champ de potences¹.

Là, Magtelt vit les seize vierges pendues, et emmi elles, Anne-Mie, et toutes étaient couvertes de neige.

Le² cheval du Méchant de rechef³ se cabra, rua et coucha les oreilles en signe de peur ; mais Schimmel hannit et frappa du pied la neige fièrement.

Et Halewyn dit⁴ à Magtelt : « Tu as là bien peu fidèle ami qui hannit d'aise à l'heure qu'il te faut trépasser. »

Mais Magtelt ne répondit⁵ mot, et, regardant les pauvres vierges, pria⁶ le Dieu Très-Fort de l'aider en leur revanche.

Cependant, le Méchant descendit⁷ de son cheval et, prenant la faucille d'or, vint⁸ contre Magtelt.

– « Il est, » dit-il, « ton heure de trépasser. Adoncques descends, pareillement à moi. »

Et d'impatience il la voulait ôter de Schimmel.

Mais Magtelt :

– « Laisse-moi, » dit-elle, « seule descendre, et s'il me faut mourir sera ce sans plourer. »

– « Tu es belle fille, » dit-il.

Et elle, étant descendue de cheval, dit : « Messire, davant que tu ne frappes, ôte ton *opperst-kleed* couleur de blé, car le sang des vierges jaillit si fort et si le mien te tachait cela me ferait peine. »

Mais davant que son *opperst-kleed* fût ôté, sa tête gisait à ses pieds.

Et Magtelt, considérant le corps dit : « Il marchait confiant, se cuidant invincible ; mais quand la bête va d'assurance plus à l'aise besogne le chasseur. »

Et elle se signa.

¹ B : *pas de titre*

² B : Là le

³ B : derechef

⁴ B : Et le Méchant avait dit

⁵ B : n'avait répondu

⁶ B : priaît

⁷ B : était descendu

⁸ B : était venu

Des seize morts et du Prince des pierres¹.

Soudain la tête parla, disant : « Va là-bas, au bout du chemin, et sonne de mon cor clairement, afin que mes amis t'entendent. »

Mais Magtelt :

– « Au bout du chemin je ne vais pas ; dans ton cor je ne souffle pas ; conseil d'assassin je ne suis pas. »

– « Ha, » dit la tête, « si tu n'es la Vierge sans pitié, joins-moi à mon corps, et du cœur qui est sur ma poitrine oins ma rouge blessure. »

Mais Magtelt :

– « Je suis la Vierge sans pitié ; à ton corps je ne te joindrai pas, et du cœur qui est sus ta poitrine ta rouge blessure je n'oindrai pas. »

– « Vierge, » dit la tête plourant et parlant avec grand effroi, « vierge, vite, vite, fais sus mon corps le signe de la croix, et mène-moi en mon château car² il va venir. »

Comme parlait la tête, soudain sortit du³ bois le Prince des Pierres, et il se vint seoir sus le corps du Méchant, et prenant ès mains la tête : « Salut, » dit-il, « au Mal bâti,⁴ n'es-tu pas présentement bien aise ? Comment est ton triomphant portement, Messire de l'Invincible ? Celle que tu n'appelais point est sans chanson venue ; la vierge sans peur, ès mains de laquelle est mort ; mais il faut derechef chanter ta chanson jolie, la chanson pour appeler les vierges. »

– « Ha, » dit la tête, « ne me fais chanter, seigneur Prince des Pierres⁵, car je sais bien qu'au bout il est pour moi dur supplice. »

– « Chante, » dit le Prince des Pierres, « chante, couard qui n'as point plouré le mal à faire et présentement ploures à la face du châtement : chante, Mal bâti⁶. »

– « Ha, » dit la tête, « ayez pitié, Seigneur. »

– « Chante, » dit le Prince des Pierres, « chante, c'est l'heure de Dieu. »

– « Seigneur Prince, » dit la tête, « ne soyez tant dur à mon malheur. »

¹ B : *pas de titre*

² B : vite, vite, vite, mène-moi en mon château ; vite, vite, vite, fais sus mon corps le signe de la croix, car

³ B : soudain issit hors le

⁴ B : Malbâti ;

⁵ B : pierres,

⁶ B : Malbâti. »

– « Chante, Mal bâti, »¹ dit le Prince des Pierres, « chante, c'est l'heure de la revanche. »

– « Ha, » dit la tête plourant, « je chanterai, puisque vous êtes mon maître. »
Et la tête chanta la chanson fée.

Et soudain il s'épandit en l'air, parfum de cinnamome, encens et marjolaine.

Et les seize vierges, oyant² la chanson, descendirent des potences et vinrent vers le corps d'Halewyn.³

Et Magtelt, se signant, les regarda passer, mais elle n'eut point de peur.

Et la première vierge, laquelle fut fille du pauvre fol, Claes, *le Batteux des*⁴ *chiens*, prit la faucille d'or et coupant dans la poitrine du Méchant, sous le sein gauche, en tira beau rubis, et l'ayant sus sa blessure posé, le rubis se fondit en beau sang rouge dans sa poitrine.

Et la tête jeta un grand cri bien dolent et pitoyable.

– « Ainsi, » dit le Prince des Pierres, « se sont écriées les pauvres vierges quand tu les faisais passer de vie à trépas vilainement ; seize fois tu as fait mourir, tu mourras seize fois au delà de ta mort jà pâtre. Ton cri est la douleur du corps que laisse l'âme ; seize fois tu l'as fait jeter, seize fois tu le jetteras ; chante, Mal bâti,⁵ pour appeler les vierges et la revanche. »

Et la tête chanta de rechef⁶ la chanson fée, cependant que la première vierge s'en allait coïment vers le bois comme personne vivante.

Et la seconde vierge vint au corps du Méchant et lui fit ce qu'avait fait la première.

Et la tête cria la mort de rechef⁷.

Et à elle aussi le rubis fut changé en beau sang.

Et elle s'en fut aussi vers le bois, marchant comme personne vivante.

Ainsi firent les seize vierges, et à toutes le rubis fut changé en beau sang.

Et seize fois avait la tête chanté la chanson fée, et seize fois crié la mort.

Et tour à tour chacune vierge entraît dans le profond du bois.

Et la dernière, laquelle était Anne-Mie, s'en vint à Magtelt et, lui baisant la main droite qui avait tenu l'épée : « Bénie tu es, » dit-elle, « toi qui vins sans peur et nous délivrant du charme nous mènes en paradis. »

– « Ha, » dit Magtelt, « te faut-il si loin aller, Anne-Mie ? »

¹ B : Malbâti, »

² B : ouyant

³ B : du Méchant.

⁴ B : Claas, le Batteux de

⁵ B : Malbâti,

⁶ B : derechef

⁷ B : derechef.

Mais Anne-Mie, sans l'entendre entra pareillement aux autres Vierges dans le parfond de la forêt, et marcha dans la neige coïment comme personne vivante.

Cependant que la tête plourait et se plaignait, issit hors la forêt la fillette de neuf ans, laquelle avait été première tuée par le Méchant : portant encore son linceul, elle vint choir à genoux devant le bonhomme Prince des Pierres.

– « Ha, » dit-elle, baisant la tête bien tendrement, la flattant, caressant et essuyant les larmes, « pauvre Méchant, je veux prier pour toi le Dieu Très-Bon qui entend les enfants volentiers. »

Et la fillette pria ainsi :

– « Seigneur, voyez comme il est navré durement ! Est-ce point assez à votre revanche qu'il soit mort seize fois ? Ha, Seigneur, doux Seigneur, et vous, Madame la Vierge, qui êtes toute bonne, daignez m'ouïr et baillez lui pardon. »

Mais le bonhomme, se dressant soudain debout, repoussa la fillette et lui dit bien aigrement : « Cette tête est mienne, il ne lui chault de tes prières ; adonques, petite vilaine, trousse tes guenilles en t'en reva d'où tu viens. »

Et la fillette s'en fut, ainsi que les autres vierges, vers le parfond du bois.

Lors il bouta la main en la poitrine du Méchant et en tira un cœur de pierre ; puis de son aigre voix qui sifflait comme vipères et sonnait comme milliasses de cailloux sous le pas ferré d'un soudard, il dit : « Cœur d'ambitieux, cœur de pierre, tu fus de ton vivant couard, et pour ce cruel ; tu ne te pus contenter des suffisants biens que Dieu t'avait en sa divine bonté baillés, tu n'eus oncques ambition de bonté, courage ne justice, mais d'or, puissance et honneurs vains ; tu n'aimas rien, ne père, ne mère, ne frère, ne sœur, et ainsi eusses tu pour, à plus grande force parvenir et plus haut commandement, occis tous ceux du pays de Flandres, sans vergogne : adonques t'appliquas tu à meurtrir les faibles, suçant ta vie hors leur vie et ton sang hors leur sang. Ainsi fait et fera toujours cette orde vermine de laids ambitieux. Béni soit Dieu qui, par les mains de cette vierge faible et mignonne, t'a détranché le col du corps et ôté du monde. »

Ainsi qu'il parlait il avait jeté le cœur en la neige et, lui marchant sus avec grand mépris, le poussant du pied comme chose vile et sous riant âprement, il disait de sa voix claquetante :

« Pierre tu es, pierre tu seras pendant mille ans, mais vive pierre, pierre pâtissante. Et quand hommes te viendront scier, tenailler, mettre en poudre, tu endureras tout sans te pouvoir plaindre. Cœur d'ambitieux, cœur de pierre, souffre et pâtis, mon cousin.

« Tu as affamé le pauvre populaire, ainsi auras tu faim pendant mille ans ; tu as donné froid, ainsi auras tu froid pareillement. Cœur d'ambitieux, cœur

de pierre, souffre et pâtis, mon cousin.

« Tu seras pierre d'âtre et brûleras ; pierre du chemin et on te marchera sus ; pierre d'église, et tu porteras tout le pesant du bâtiment ; et tu souffriras¹ tout mal, gêne, angoisse. Cœur d'ambitieux, cœur de pierre, endure et pâtis, mon cousin. »

Ce qu'ayant dit, le Prince des Pierres poussant du pied devant lui le cœur du Méchant, s'enfonça en la forêt.

Lors Magtelt regarda la tête et elle vit qu'elle avait les yeux grands ouverts ; l'ayant prise, elle la lava de neige et l'emportant s'en fut sus Schimmel, laissant près du corps le cheval et le chien du Méchant, l'un ullant basement, l'autre le considérant avec grand ébahissement de douleur.

Comme elle prenait la tête, le chien avait grondé mais non osé mordre.

Et cependant qu'elle s'en allait, chien et cheval demourèrent près du corps, bien tristes, marris et couverts de la neige qui ne cessait de choir ;

Et ils semblaient garder le maître.

XXXII

Comment le père, la mère et le frère, cherchant leur fils et frère, ne le trouvaient point².

Chantant et sonnante, chevauche la noble damoiselle.

Et son cœur est joyeux, songeant à Anne-Mie, aux quinze vierges et au Taiseux revanchés.

Et sa main tient bien sous son *keirle*, la bonne épée et la tête du Méchant.

Et Schimmel court le grand pas, par hâte de rentrer en l'écurie.

Magtelt étant à mi-chemin vit emmi³ l'épaisse neige tombant, venir à elle vieil homme monté sus cheval noir.

Et le vieil homme dit :

« Belle vierge qui si vite chevauches, n'as-tu point vu mon fils Halewyn ? »

Mais Magtelt :

« J'ai laissé ton fils Halewyn en bon état s'ébattant sus la neige en compagnie de seize vierges. »

¹ B : pâtiras

² B : *pas de titre*

³ B : vit soudain, emmi

Et le vieil homme s'en fut.

Quand elle eut encore chevauché, elle vit, emmi l'épaisse neige tombant, venir à elle, montée sus blanche haquenée, jeune et frisque damoiselle.

Et la damoiselle dit :

« Belle vierge qui si vite chevauches, n'as-tu point vu mon frère Halewyn ? »

Mais Magtelt :

« Va plus loin, au champ de potences, là tu verras ton frère accoutré pareillement aux seize vierges. »

Et la damoiselle s'en fut.

Plus loin encore sus le chemin, Magtelt vit, emmi l'épaisse neige tombant, venir à elle, monté sus coursier roux, jeune homme de hautaine et dure physionomie.

Et le jeune homme dit :

« Belle vierge qui si vite chevauches, n'as-tu point vu mon frère Halewyn ? »

Mais Magtelt :

« Ton frère est beau seigneur, si beau, qu'autour de lui seize vierges faisant sentinelle, ne le veulent laisser aller. »

Et le jeune homme s'en fut.

Etant plus loin encore sus le chemin, Magtelt vit, emmi l'épaisse neige tombant, venir à elle, vieille dame, haute en couleur et semblant robuste, nonobstant¹ son grand âge.

Et la vieille dame dit :

« Belle vierge qui si vite chevauches, n'as-tu point vu mon fils Halewyn ? »

Mais Magtelt :

« Ton fils Siewert Halewyn est mort ; vois-ci sa tête sous mon *keirle* et son sang coulant trouble sus ma robe. »

Et la vieille dame s'écria :

« Si tu avais tantôt dit cette parole, tu ne serais pas si loin venue. »

Mais Magtelt :

« Tu es heureuse, laide femme, que je te veuille bien laisser ton corps et que je ne te raidisse point ainsi que j'ai fait de ton fils. »

Et la vieille dame prit peur et s'en fut.

Et le soir vint.

¹ B : non obstant

De la fête au château des de Heurne et de
la tête posée sur la table¹.

Schimmel ayant vitement couru, Magtelt vint à la porte du château de son père, et là sonna du cor.

Josse van Ryhove, qui était gardien à cettuy soir, s'ébahit la voyant. Adonques il s'écria : « Merci Dieu, notre damoiselle est céans revenue. »

Et tout le domestique d'accourir et de s'écrier pareillement avec grands bruits et éclats de voix : « Notre damoiselle est céans revenue. »

Magtelt, entrant en la grand'chambre, alla au Sire Roel, et cheyant à genoux :

« Seigneur père, » dit-elle, « voyez-ci la tête de Siewert Halewyn. »

Le Sire, prenant la tête ès mains et la considérant, fut tant joyeux qu'il ploura pour la fois première depuis qu'il avait des yeux.

Et le Taiseux soi levant alle à Magtelt, lui baisa la main droite qui avait tenu l'épée et ploura pareillement, disant : « Grâce à toi qui m'apportes la revanche. »

La dame Gonde était comme femme soûle et ne se pouvait ravoir de son grand saisissement de joie. Enfin, s'éclatant en sanglots, fondant en larmes et embrassant Magtelt bien étroitement :

« Ha ! ha ! » s'exclama-t-elle, « baise-moi, baise-moi, mignonne ! Elle a tué le Méchant la douce fillette, et le rossignol a vaincu le lanier ! Ma fille est céans revenue, céans ma fille, Noël ! Merci à Dieu qui aime les vieilles mères et ne les veut point vides de leurs enfants, Noël ! Voyez-ci Magtelt la belle, Magtelt la chantante, Magtelt la joyeuse, Magtelt la folliante, Magtelt la glorieuse, Magtelt la victorieuse, Magtelt ma fille, mon enfant, mon tout, Noël ! »

Et Magtelt lui souriait, la caressant et flattant des mains bien doucement.

Et la dame Gonde plourant de grand aise se laissait faire sans plus sonner mot.

« Ha ! » dit le Sire Roel, « je ne vis oncques ma femme à semblable fête, puis soudain s'écria :

« Fête, » dit-il, « ce doit être au jour d'hui fête céans, la grande fête des de Heurne ! »

Et il ouvrit la porte afin² d'appeler ses pages, écuyers, hommes d'armes

¹ B : *pas de titre*

² B : à fin

et tout le¹ domestique.

Mais ils se tenaient tous contre, n'osant entrer.

« Or çà, » dit le Sire, de sa voix la plus forte et joyeuse, « où sont coquassiers et coquassières ? où sont chaudrons, poêles et coquasses ? où sont pipes, tonnelets, flacons et bouteilles, pintes, chopines et gobelets ? où est clauwaert simple et double, où est vin vieux et vin jeune, où sont jambons et saucissons, langues de baleine et cuisses de bœuf, viande de l'air, viande de l'eau, viande des prés ? J'entends qu'au jour d'hui tout vienne sus la table, car ce doit être fête céans, fête inouïe, fête d'empereur, de roi et prince ; car, » et ce disant, il prit par les cheveux la tête du Méchant « notre aimée fille a détranché de sa main mignonne le Sire Siewert Halewyn. »

Ce qu'oyant, tous s'écrièrent comme un tonnerre :

« Loué soit Dieu ! Noël à notre damoiselle ! »

« Adonques allez, » dit le Sire, « et faites ainsi que j'ai dit. »

Etant le beau repas servi, la tête fut posée sus la table.

Au lendemain l'on cria la guerre en la seigneurie des de Heurne. Et le Sire Roel alla en bonne force assaillir le château du Méchant dont furent tous les parents, amis et compagnons pendus ou détranchés.

Et Monseigneur le Comte octroya à la famille des de Heurne les biens et titres de celle d'Halewyn, fors le laid écu, et encore les ont-ils présentement.

¹ B : son

This is a list of names and titles, possibly a table of contents or an index, arranged in columns. The text is very faint and difficult to read, but appears to be organized into several sections.

The first section contains several lines of text, possibly names of individuals or titles.

The second section contains a list of names, possibly a roster or a list of contributors.

The third section contains a list of names, possibly a list of authors or subjects.

The fourth section contains a list of names, possibly a list of subjects or topics.

The fifth section contains a list of names, possibly a list of subjects or topics.

The sixth section contains a list of names, possibly a list of subjects or topics.

The seventh section contains a list of names, possibly a list of subjects or topics.

The eighth section contains a list of names, possibly a list of subjects or topics.

The ninth section contains a list of names, possibly a list of subjects or topics.

The tenth section contains a list of names, possibly a list of subjects or topics.

SMETSE SMEE

SMEETSE SMEE

De Smetse, de sa bedaine et de sa forge¹.

Smetse Smee demourait en la bonne ville de Gand, sur le quai aux Oignons, vis-à-vis la Lys, la belle rivière.

Il était bien expert en son métier, riche en graisse, et de trogne tant joyeuse que les plus mélancholiques s'ébaudissaient rien qu'à le voir en sa forge, trotter menu sus ses courtes jambes, le nez au vent, la panse en l'air, veillant à tout.

Quand l'ouvrage tombait dru en l'ouvroir, Smetse, écoutant le beau bruit de sa forge, disait en se joignant les mains sus la bedaine coïment et allègrement: «Par Artevelde! quels tambours, tambourins, fifres, violes et cornemuses valent, quant à la céleste musique, mes marteaux battant, mes enclumes gémissant, mes soufflets soufflant, mes bons manouvriers chantant et forgeronnant?»

Puis parlant à tous: «Courage,» disait-il, «enfants! qui dès l'aube bien besogne, à vêpres n'en boit que mieux. Quel est ce bras mol qui, là-bas, frappe de son marteau tant coïment? Cuide-t-il battre œufs, cettuy éréne? Aux barres, Dolf, elles fondent en eau. A la cuirasse, Pier, bats-la nous bien platement: fer bien battu est remède à balles. Au soc de charrue, Flipke, et fine besogne: de charrue sort le pain du monde. A la porte, Toon, vois-ci venir l'efflanqué bidet de don Sancio d'Avila, le sire à l'aigre trogne, mené par son efflanqué écuyer, qui le vient faire ferrer sans doute: qu'il paie double cettui-là, pour sa hauteur espagnole et son âpreté aux communes gens!»

Ainsi allait Smetse en sa forge, chantant souventefois et chifflant lorsqu'il ne chantait point. Au demourant gagnant beaux royaux, proufitant en santé et buvant en l'auberge de Pensaert bruinbier, à vêpres, volentiers.

¹ B: *pas de titre*

Comment Slimbroek le Roux, éteignit la forge de Smetse¹.

Cependant vint sus le quai aux Oignons un certain Adriaen Slimbroek ouvrir, avec octroi du métier, nouvelle officine de forgeron. Ce Slimbroek était un laid, petit, chétif et maigre personnage, pâle de face, fendu de gueule comme renard, et susnommé *le Roux* à cause de la couleur de son poil.

Docteur ès cabales, expert ès menées, maître ès arts de cafardise, et, soi-disant, des forgerons le plus fin, il avait intéressé à son affaire tous nobles et riches hommes de la ville, lesquels par crainte ou autrement étaient grandement amis des Espagnols et malvoulus des réformés. Ils étaient, en nombre grand, chalands de Smetse, et Slimbroek les avait fâchés contre le forgeron, disant : « Ce Smetse est *gueux* au fond de l'âme, il fut *picoureur* en son jeune temps, battant la mer avec ceux de Zélande contre l'Espagne,² au bénéfice de la religion se disant réformée ; il a encore en Walcheren et notamment ès villes de Middelburg, Arnemuiden, Camp-Veere et Vlissingen, maints parents et amis, tous enragés réformés et parlant du pape de Rome et des seigneurs archiducs sans vénération.

« Au demourant, » ajoutait-il, « cettuy Smetse est athée tout à fait, lisant la bible d'Anvers nonobstant³ les défenses, et ne hantant les églises que par crainte et du tout par amour. »

Par tels et autres médisants propos Slimbroek robba à Smetse tous ses chalands.

Et tôt fut le feu éteint en la forge du bon forgeron, et tôt aussi l'épargne mangée, et dame misère entra au logis.

¹ B : *pas de titre*

² B : l'Espagne,

³ B : non obstant

III

Où se voit Slimbroek bien coiffé dans la rivière¹.

En cet² état Smetse ne se laissa point aller à désespérance ; il était toutefois bien marri et fâché quand, seul en sa forge éteinte et y considérant tous ses vaillants outils couchés à terre, il oyait le beau bruit d'enclumes et de marteaux, mené en celle de Slimbroek.

Mais ce qui le fâchait davantage, c'est qu'à toutes fois qu'il passait devant la maison dudit Slimbroek, le traître roux se venait bouter soudain sus le seuil de sa porte, et le saluant bien gracieusement lui disait force compliments, lui adressait cent flattants propos sans épargne de salutations hypocritiques, le tout pour se gausser de lui et ricasser à sa misère vilainement.

Longtemps durèrent ces laids manèges et grimaces, et Smetse vit le bout de sa patience : « Ha, » disait-il, « il me fâche être misérable, toutefois il me faut soumettre, car telle est de Dieu la sacre volonté ; mais il me cuit trop amèrement voir ce³ méchant fourbe, qui par ses menées m'enleva mes chalands, s'ébaudir de ma misère. »

Cependant Slimbroek ne cessait du tout, et à tous jours il devenait plus aigre en ses paroles, car il portait tant plus grande haine au bon forgeron qu'il lui avait fait plus grand tort.

Et Smetse promit de se revancher de lui, afin de lui ôter d'ores en avant son goût au ricassement.

Adoncques à un dimanche qu'il se tenait sus le quai des Bateliers, regardant la rivière ensemble avec grande foule de bateliers, bourgeois, garçonnetts et écoliers oisifs à cause de la fête, soudain issit hors un musico en lequel il avait humé force pintes, Slimbroek plus hardi qu'il n'avait accoutumé, à cause de la boisson. Voyant Smetse, il se vint bouter tout contre lui, et avec force gesticulations, stridents éclats de voix et de rire, il lui dit bien insolemment : « Mais, bon jour, Smetse, bon jour, mon ami cher. Comment est ton portement, Smetse ? Tu me sembles perdre ta graisse qui était bonne, Smetse. C'est grand pitié. D'où vient ce ? Serait-tu fâché d'avoir perdu tes chalands, Smetse ? Il faut boire, pour faire rentrer la joie en ton stomach, Smetse. On ne te voit plus à vêpres en l'auberge de Pensaert ; pourquoi Smetse ? Te faut-il aucuns royaux pour boire ? J'en ai pour toi, si tu le veux, Smetse. » Et il faisait

¹ B : *pas de titre*

² B : *cettuy*

³ B : *cettuy*

sonner son escarcelle.

– « Grand merci, » dit Smetse, « tu es trop gracieux, maître Slimbroek, c'est à moi de te payer à boire présentement. »

– « Ha, » s'exclama Slimbroek, feignant pitié et compassion, « pourquoi me vouloir payer à boire ? le monde sait assez que tu n'es point riche, Smetse. »

– « Riche assez, » répondit le forgeron, « pour te faire boire le plus beau coup que tu bus oncques. »

– « Voyons le jeu, » dit Slimbroek parlant à la foule des bateliers et bourgeois, « voyons le jeu, Smetse paie à boire. Le monde va finir. C'est l'année des guenilles dorées. Smetse paie à boire. Ha ! je humerai volontiers la bruinbier payée par Smetse. J'en ai soif de sable africain, soif des dimanches, soif de diable parbouillant ès chauderons de Lucifer. »

– « Bois donc, Slimbroek, » dit Smetse, et il le jeta dans la rivière.

Ce que voyant plaudit le monde qui était sur le quai, et un chacun se vint mettre sur le bord afin de bien considérer la contenance de Slimbroek, lequel, tombant à l'eau la tête la première, avait troué le ventre à un chien mort depuis longtemps jà, et suivant le courant comme ont carognes accoutumé. Et il s'était coiffé dudit chien bien merveilleusement et ne s'en pouvait défaire, étant de ses bras empêché à nager, et il avait de matière fétide, la face toute embousée.

Nonobstant¹ qu'il en fut comme aveuglé, il n'osait pour sortir hors l'eau, monter sur le quai où se tenait Smetse, et nageait vers l'autre, coiffé de sa carogne et soufflant comme cent diables.

« Or çà, » disait Smetse, « comment trouves-tu la bruinbier, n'est-elle de tout le pays de Flandre la meilleure ? Mais, Monsieur, ôtez pour boire votre couvre-chef ; on ne vit oncques se pourmener par la rivière gens ainsi coiffés. »

Slimbroek étant au milieu de l'eau, contre le pont, Smetse vint sus ledit pont avec tout le monde, et Slimbroek, ne cessant de souffler, cria à Smetse : « Je te ferai pendre, méchant réformé. »

« Ha, » disait le bon forgeron, « vous faites erreur, mon ami, ce n'est point moi qui veux réforme, mais vous qui l'indusez ès couvre-chefs. Où prîtes-vous cettuy-ci² ? Je n'en vis oncques pareil, ni si beau, ni si bien orné de floquarts et pendilloches. La mode en viendra-t-elle à Gand bientôt³ ? »

Slimbroek ne répondait mot et s'efforçait de se décoiffer du chien mort, mais vainement, et ainsi cessant de nager allait au fond de l'eau, et remontait

¹ B : Non obstant

² B : cettui-ci ?

³ B : tantôt

plus furieux, soufflant davantage et toujours tâchant d'ôter le chien.

« Couvrez-vous, monsieur, » disait Smetse, « ne faites tant d'efforts à me saluer, je n'en vaux du tout la peine. Couvrez-vous. »

Finablement Slimbroek sortit de¹ l'eau. Etant sus le quai, il se dépêtra du chien hâtivement et s'en sauva le grand pas vers son logis. Mais il fut courant suivi par la foule des jeunes bateliers et garçonnets lesquels le huèrent, sifflèrent, couvrirent de boue et d'autres² ordures. Et ils en firent de même à sa maison quand il y fut rentré.

IV

Des deux branches³.

Ainsi fut Smetse revanché de Slimbroek, lequel ne l'osa plus regarder et se cacha le voyant.

Mais il n'en avait point plus grande joie le bon forgeron, car il était à chaque jour plus besoigneux, ayant jà, ensemble avec sa femme, dépensé le secours du métier et aussi une petite somme d'argent venue de Middelburg en Walcheren.

Bien marri de devoir pour exister gueuser et mendier et ne sachant point porter cette honte, il résolut de se défaire.

Adoncques de nuit il quitta son logis, s'en fut aux fossés de la ville, lesquels sont bordés de beaux arbres branchus jusques à terre; là, il s'attacha une pierre au col, recommanda son âme à Dieu, et, démarchant de trois pas en arrière afin de mieux sauter, se lança.

Mais il fut courant, soudain arrêté par deux branches, lesquelles, tombant sus ses épaules, s'y appliquèrent comme mains d'homme et le clouèrent sus place. Ces branches n'étaient ni froides ni dures,⁴ comme est de nature bois, mais souples et chaudes. Et il ouït au même instant une voix étrange assez ricassante disant: « Où t'en allais-tu, Smetse? »

Mais il ne put répondre à cause de son grand ahurissement.

Et nonobstant⁵ qu'il ne fit point de vent, le tronc et la ramure de l'arbre

¹ B: issit hors

² B: et autres

³ B: *pas de titre*

⁴ B: ne froides ne dures,

⁵ B: non obstant

mouvaiet et oscillaiet comme serpents se dressant, cependant que partout semées crépitaient plus de dix cent mille étincelles.

Et Smetse eut peur davantage et une haleine chaude passa sus son visage, et la voix parlant, mais plus proche, selon qu'il lui semblait, dit de rechef¹ : « Où t'en allais-tu, Smetse ? »

Mais il ne put parler² à cause de sa frayeur³, de son gosier sec d'angoisse et de ses dents claquetantes.

« Pourquoi, » dit la voix, « n'oses-tu répondre à qui te veut du bien ? Où t'en allais-tu, Smetse ? »

Oyant à soi parler ainsi joyeusement et amicalement, le bon forgeron rentra en son courage et répondit avec grande humilité : « Seigneur, que je ne vois point, je m'en allais faire mourir, la vie n'étant plus pour moi viable. »

– « Smetse est fol, » dit la voix.

– « Je le suis, si le voulez, Seigneur, » répondit le forgeron ; « ce nonobstant⁴, ayant perdu ma forge par le fait d'un méchant voisin, et devant pour vivre gueuser et mendier, plus grande folie serait à moi vivre que trépasser. »

– « Smetse, » dit la voix, « est fol de vouloir trépasser, car il raura, s'il le veut, sa belle forge, son beau feu clair, ses bons manouvriers et autant de royaux d'or en ses coffres qu'il voit sus cet arbre⁵ d'étincelles crépitantes. »

– « Je,⁶ » s'exclama le forgeron ravi en extase, « je n'aurai oncques toutes ces belles choses, trop brillantes pour moi chétif. »

– « Smetse, » dit la voix, « tout se peut à mon maître. »

– « Ha, » dit le forgeron, « vous êtes⁷ du diable, seigneur ? »

– « Oui, » répondit la voix, « et je te viens, de par lui, proposer un marché : sept ans durant, tu seras riche, tu auras la forge la plus belle de Gand ; tu gagneras de l'or assez pour en paver le quai aux Oignons ; tu tiendras en ta cave assez de bières et vins pour en humecter tous les gosiers secs de Flandres ; tu mangeras les plus fines viandes, les plus friandes volailles ; tu auras jambons à tas, saucissons à foison, andouilles en quantité ; un chacun te louera, admirera, chantera ; Slimbroek, voyant ce, de rage en fera sa crevaille ; et, pour tous ces grands biens, tu nous devras seulement bailler ton âme à la fin des sept ans. »

– « Mon âme, » dit Smetse, « c'est l'unique bien que j'aie, ne me pourriez-

¹ B : derechef

² B : répondre

³ B : grande frayeur,

⁴ B : non obstant

⁵ B : qu'il est sus cettuy arbre

⁶ B : – « Ha, »

⁷ B : venez

vous, seigneur diable, faire riche à moindre prix ? »

– « Veux-tu ou ne veux-tu point, forgeron ? » dit la voix.

– « Ha ! » répondit Smetse, « vous m'offrez choses bien désirables, voire même, seigneur diable, à le dire sans vous offenser, plus que je n'en veux ; car si j'avais seulement ma forge et des chalands assez pour en nourrir le feu, je serais plus heureux que monseigneur Albert et madame Isabelle. »

– « Prends ou jette, forgeron, » dit la voix.

– « Seigneur diable, » répondit Smetse, « je vous supplie de n'entrer point en colère contre moi, mais de daigner considérer que si vous me donnez seulement ma forge, et non tous ces or, vins et viandes, vous vous pourriez peut-être contenter de faire brûler mon âme pendant mille ans, lequel temps n'est comparable à la toute longue éternité, mais paraît long assez toutefois à qui le doit passer emmi le feu. »

– « Ta forge à toi, ton âme à nous ; prends ou jette, forgeron, » dit la voix.

– « Ha, » lamenta Smetse, « c'est cher payé, soit dit sans vous fâcher, seigneur diable. »

– « Adoncques, forgeron, » dit la voix, « à richesse tu préfères gueuserie ? Fais à ton gré. Ha ! tu auras grande joie quand, pourmenant en Gand ta face mélancolique,¹ tu seras fûi de tous, et que les chiens te courront aux jambes ; quand ta femme mourra de male faim, tu chanteras tes *meâ culpâ* vainement ; puis, seul en cettuy monde, tu battras sus ta panse creuse le tambour ès kermesses, et les fillettes ayant dansé à cette musique te bailleront quelques nazardes pour payer leur plaisir ; puis, finalement, tu te cacheras en ta maison pour n'oser plus montrer tes guenilles en la ville, et là, galeux, claquedent, viande à vermine, tu trépasseras seul sus ton fumier comme lépreux et on te portera en terre, et Slimbroek viendra se rigouler sus ta dépouille. »

– « Ha, » dit Smetse, « il le ferait le pendard. »

– « N'attends point cette vile fin, » dit la voix, « trépasser est moins dur : saute à l'eau, Smetse, saute, Smee. »

– « Las ! » lamenta-t-il, « si je me donne à vous je brûlerai éternellement. »

– « Tu ne brûleras point, » dit la voix, « mais nous seras nourriture, forgeron. »

– « Moi, » s'exclama Smetse bien effrayé à ce propos, « me cuidez-vous manger là-bas ? Je n'y suis bon du tout, je le vous dois dire. Il n'est viande, plus que la mienne, âpre, dure, commune, populaire. Elle fut d'ailleurs de peste, gale et autres viles maladies jadis infectée. Ha, vous ferez de moi piètre festin, vous autres, seigneurs diables, pour qui ès enfers sont tant d'âmes

¹ B : mélancolique,

illustres, succulentes, friandes et bien nourries. Mais la mienne n'est point bonne, je le dis.»

– «Tu t'abuses, forgeron,» dit la voix, «âmes de méchants empereurs, rois, princes, papes, célèbres capitaines, conquérants, tueurs d'hommes et autres brigands, sont aucunes fois dures comme bec d'aigle; ainsi les fit leur omnipotence; nous y laissons nos dents par morceaux. Autres ayant été d'ambition et cruauté, qui sont vers bien goulus, mangées à l'avance, à peine y trouvons-nous miette à grappiller. Ames de filles qui, sans besoin ni faim, vendirent de leur vivant ce que nature leur commandait donner pour rien, sont tant puantes, fétides, punaises, que les plus affamés diables n'y veulent mordre. Ames de vaniteux sont vessies et au dedans, il n'est que vent: c'est chétive nourriture. Ames d'hypocrites, cafards, menteurs, sont au dehors pareilles à belles pommes, mais, sous l'écorce, pleines de bile, fiel, vin aigre et affreux poison; nul n'en veut chez nous tâter. Ames d'envieux sont crapauds qui, par rage d'être tant laids, suintent, par les bouche, pattes et tout le corps, jaune salive sur tout ce qui est reluisant. Ames de gourmands sont bouse. Ames de bons buveurs sont friandes aucunes fois, et ce, quand elles ont conservé la céleste odeur du bon vin et bonne *bruinbier*. Mais il n'est âme friande, délectable, succulente, de haut goût, comme celle de brave femme, de bon manouvrier et de bon forgeron comme tu es. Car, besognant sans cesse, ils ne laissèrent oncques temps au péché de les tacher, sinon une pauvre fois, et pour ce les emportons-nous quand nous pouvons; mais c'est viande rare, réservée à la royale table de monseigneur Lucifer.»

– «Ha,» dit Smetse, «vous me voulez manger à toute force, je le vois assez; toutefois cela ne vous coûterait point gros de me rendre pour rien ma forge.»

– «Ce n'est,» dit la voix, «gêne bien grande être ainsi mangé, car monseigneur¹ et roi a bouche plus grande que n'avait le poisson duquel Jonas le Juif fut jadis avalé; tu entreras comme huître en son stomach, sans avoir été blessé par les dents du tout; là s'il te déplâit séjourner, tu joueras des pieds et mains tant que pourras, et monseigneur te crachera viteement, à cause qu'il lui serait insupportable être ainsi chatouillé. Tombant à ses pieds, tu lui montreras face joyeuse, regard assuré, bonne contenance, et de même à madame Astarté, laquelle, sans doute, te prendra pour son mignon, ainsi qu'elle le fit à plusieurs; pour lors, auras-tu bon temps, servant madame joyeusement et brossant le poil à mon seigneur²; quant à ce qui est de nous, nous nous éjouirons tous de te voir présent en nos demeures, car, emmi les accoutumées laides et viles faces de conquérants, fourbes, pillards, voleurs

¹ B : mon seigneur

² B : monseigneur;

et assassinateurs, ce nous sera baume de considérer la trogne honnête d'un joyeux forgeron comme tu es.»

— « Seigneur diable, » dit Smetse, « je ne mérite tant¹ d'honneurs. Je crois bien, d'après vos nobles propos, qu'il fait bon chez vous, mais j'y serais mal à ma place, je vous l'affie, étant, ès compagnie de gens étranges, farouche naturellement; puis, je n'apporterais chez vous nulle joie² et ne chanterais point; adoncques³ auriez-vous de moi chétif ébaudissement, je le connais d'avance. Ha, rendez-moi plutôt ma belle forge et mes chalands anciens, et tenez-moi quitte; ce serait acte de diable royal et qui vous siérait bien.»

Soudain la voix parla avec colère: « Forgeron, » dit-elle, « nous veux-tu payer en monnaie de singe? La vie ne t'est viable, la mort t'est odieuse, et tu veux de *gratis* sept pleines, riches et joyeuses années que je t'offre présentement. Accepte ou refuse, ta forge à toi, ton âme à nous, aux conditions que j'ai dites.»

— « Las! » dit Smetse, « je le veux, puisqu'il le faut, seigneur diable.»

— « Adoncques, » dit la voix, « boute à ceci de ton sang ta marque.»

Et un noir parchemin et une plume de corbeau churent de l'arbre aux pieds du forgeron. Il lut sus le parchemin, ès lettres flambantes, le pacte des sept ans, s'ouvrit le bras de son couteau et signa de la plume de corbeau. Et comme il tenait le parchemin et la plume, il se les sentit soudain arracher des mains violemment, mais ne vit rien, et il entendit comme le bruit de pas d'un homme courant sus pantoufles, et la voix qui disait s'éloignant: « Tu as sept ans, Smetse⁴. » Et l'arbre cessa d'osciller et les étincelles y furent éteintes.

V⁵

Du globe flambant, de la forge rallumée et de l'horifique soufflet que l'homme à la lanterne bailla à la femme de Smetse⁶.

Smetse, bien ahuri, se frottait les yeux cuidant rêver. Soudain se secouant: « Cettuy diable, » dit-il, « ne s'est-il point gaussé de moi? Ai-je de vrai ma

¹ B: point tant

² B: joye

³ B: point, c'est vérité, adoncques

⁴ B: Smetse Smee.»

⁵ B: IV: *erreur de numérotation*

⁶ B: *pas de titre*

belle forge? J'y vais voir.»

Ce qu'ayant dit, il courut le grand pas, et de loin il vit éclatante lumière rougissant l'air au-dessus des maisons, et il lui sembla que le feu donnant cette lumière était au quai aux Oignons; et il se dit: «Serait-ce point ma forge?» et il courut plus vite.

Venu sus le quai, il le vit éclairé comme par un soleil, depuis le pavement jusques à la ramure des arbres le bordant, et il se dit: «C'est ma forge.»

Lors il fut de joie saisi, les jambes lui faillirent et le souffle lui manqua¹; toutefois, il courut comme il put, arriva devant sa maison, vit sa forge ouverte comme en plein jour, et au fond un beau, grand et clair feu.

Ne se pouvant tenir à ce spectacle, il commença danser, sauter et s'éclaffer de rire, s'écriant: «J'ai ma forge, ma vraie forge! Gand est à moi!» Puis il entra. Inspectant, considérant, touchant tout, il vit sus le solier, classé en bel ordre, fer de toutes sortes: fer à cuirasses, fer à barres, fer à charrues. «Par Artevelde!» dit-il, «le diable n'a point menti!» Et il prit une barre et l'ayant rougie au feu, ce qui fut fait promptement, il la battit, faisant sonner comme cent tonnerres le marteau sus l'enclume et disant: «Ha, je tiens donc de rechef mes bons outils et j'entends cette joyeuse musique que je n'avais depuis un temps si long ouïe!» Et cependant qu'il s'essuyait une larme joyeuse, laquelle baignait son œil d'une eau inaccoutumée, il vit sus un coffre une belle pinte d'étain et à côté de la pinte un beau gobelet, et il se versa de la pinte plein le gobelet, qu'il vida, l'ayant au demourant rempli plusieurs fois: «Ha,» dit-il, «la bonne *bruinbier*, la bière qui fait les mâles! J'en avais perdu le goût! Qu'elle est bonne!» Puis il se remit à battre la barre.

Ainsi qu'il menait ce grand tapage, il s'entendit appeler par son nom, et, regardant d'où venait la voix, il vit à la porte entre-bâillée de la cuisine sa femme passant sa tête et le regardant tout ahurie.

– «Smetse,» dit-elle, «est-ce toi, mon homme?»

– «Oui, femme,» dit-il.

– «Smetse,» dit-elle, «viens près de moi, je ne m'ose² risquer en cette forge.»

– «Et pourquoi ne l'oses-tu, femme?» dit-il.

– «Las!» dit-elle, se tenant à lui et regardant sans cesse en la forge, «étais-tu seul là, mon homme?»

– «Oui,» dit-il.

– «Ha!» dit-elle, «Smetse, il est céans advenu, toi absent, de bien terribles affaires!»

¹ B: souffle manqua;

² B: moi, mon homme, je n'ose me

– « Et quelles affaires, femme ? »

– « Comme j'étais en lit, » dit-elle, « soudain trembla notre logis, un globe flambant traversa notre chambre, passa par la porte, sans rien gêner, descendit l'escalier, entra en la forge où, éclatant, sans doute, il fit un bruit pareil à cent tonnerres. Soudain furent de la forge, fenêtres et toutes issues ouvertes avec grand fracas. Me levant, je vis le quai illuminé, comme il est présentement. Lors, cuidant que brûlait notre maison, je descendis en grande hâte, entrai en la forge, y vis le feu allumé et les soufflets l'attisant à grand bruit. En chacun coin, s'ordonnaient d'eux-mêmes en bel ordre fers de toutes sortes, destinés aux divers ouvrages ; mais je ne voyais point les mains qui les plaçaient, quoiqu'il y en dût avoir, je l'affie. Je commençais à m'écrier par peur, quand soudain je sentis comme un gant de cuir chaud et velu s'appuyer sus ma bouche et la fermer, cependant qu'une voix me disait : « N'appelle point, ne fais nul bruit, si tu ne veux que ton mari soit vif brûlé, pour crime de sorcellerie. » Toutefois celui qui me commandait ainsi le silence menait plus grand bruit que je ne l'eusse oncques osé, quoique, par grand miracle, nul voisin ne l'ait ouï. Quant à ce qui est de moi, mon homme, je n'eus nulle envie de m'écrier davantage, et je m'enfuis en cette cuisine où j'étais priant Dieu quand j'ai ouï ta voix et que j'ai osé entre-bâiller la porte. Ha ! mon homme, puisque te voilà, explique, si tu le peux, tout ce tapage. »

– « Femme, » répondit Smetse, « il faut laisser ceci à plus experts que nous. Songe uniquement à observer le commandement de la voix : tiens la bouche close, ne parle à nulluy de ce que tu as vu cette nuit, et t'en reva au lit, car il est encore nuit noire. »

– « J'y vais, » dit-elle, « mais n'y viens-tu point pareillement, mon homme ? »

– « Je ne saurais, » dit-il, « laisser ma forge. »

Ainsi qu'il parlait, vinrent à lui, l'un suivant l'autre, boulanger portant pains chauds, épicier portant fromages, boucher portant jambons.

Smetse connut bien qu'ils étaient diables, à leurs masques blêmes, yeux creux, cheveux roussis, doigts crochus, et aussi à ce que marchant ils menaient si petit bruit.

La femme, ahurie de les voir entrer en la maison portant ces nourritures, les voulut arrêter ; mais ils glissèrent entre ses mains comme anguilles, et s'en furent en la cuisine, marchant coïment et droitement.

Là, sans parler du tout, le boulanger ordonna ses pains en la huche, cependant que les boucher et épicier rangeaient au frais, en la cave, leurs jambons et fromages. Et ils le faisaient, n'ayant nul souci de la femme du forgeron leur criant : « Ce n'est céans qu'il vous fallait porter ceci ; vous vous abusez, je l'affie, bonnes gens. Allez ailleurs. »

Mais eux, nonobstant¹ ses cris, rangeaient les pains, viandes et fromages paisiblement.

Ce dont fut la femme bien plus hors de sens, et se fâchant : « Je vous le dis, » s'exclama-t-elle, « vous vous abusez ; ne m'entendez-vous point ? vous faites erreur, ce n'est point céans qu'il vous faut être ; je dis céans, ici, en ce lieu, en la maison de Smetse le gueux, qui n'a pas un patar vaillant, qui ne vous paiera² point. Las ! ils ne veulent m'entendre. »

Et s'écriant de toute sa force : « Messieurs les marchands, vous êtes chez Smetse, le savez-vous ? Smetse le gueux ! Ne le dis-je assez hautement ? Jésus, Dieu, Seigneur ! chez Smetse le besoigneux ! Smetse le loqueteux ! Smetse le claquent ! Smetse qui n'est riche, sinon en pouillerie ! qui ne vous paiera point, m'entendez-vous ? qui ne vous paiera point, point, point ! »

– « Femme, » disait le forgeron, « tu perds le sens, ma mie, c'est³ moi qui ai céans mandé ces bons hommes. »

– « Toi ! » dit la femme, « toi ! mais tu es fol, mon homme ; oui, il est fol, messieurs, fol tout à fait. Ah ! tu les as céans mandés ! Ha, tu fais céans emmener pains, jambons et fromages à tas, comme un riche, et tu sais ne pouvoir les payer, montrant ainsi ta mauvaise foi !

– « Femme, » répondit Smetse bien coïment, « nous sommes riches et paierons⁴ tout. »

– « Nous riches ? » dit-elle, « ha ! pauvre gueux. Ne sais-je point bien ce qui est en notre coffre ? Y mis-tu oncques le nez, non plus qu'en la huche ? Vas-tu porter jupes à présent ? Las ! mon homme est fol, que Dieu nous sauve ! »

Cependant les trois hommes remontèrent en la forge.

Les revoyant,⁵ la femme courut à eux : « Messieurs les marchands, » dit-elle, « vous m'avez ouïe, car vous n'êtes sourds, ce crois-je : nous n'avons rien, nous ne vous paierons point ; remportez vos nourritures. »

Mais sans la regarder, ni⁶ paraître l'entendre, les trois s'en furent, marchant coïment et raidement.

Comme ils sortaient, s'arrêtèrent à la porte brasseurs de bière avec leur chariot, et ils entrèrent en la forge portant à deux un grand et plein tonneau de *bruinbier*.

« Smetse, » dit la femme, « ceci est trop ! Messieurs les brasseurs, nous n'y

¹ B : non obstant

² B : payera

³ B : m'amie, ceci me concerne ; c'est

⁴ B : payerons

⁵ B : voyant,

⁶ B : ne

sommes point ; nous n'aimons du tout bière, nous buvons eau. Emmenez chez le voisin ce tonneau, il ne nous concerne point, je vous l'affie. »

Ce nonobstant,¹ les brasseurs descendirent en la cave le tonneau de *bruinbier*, remontèrent, en allèrent quérir autres et en placèrent ainsi jusques à vingt. La femme, les voulant arrêter, fut renversée, cependant que Smetse à force de rire ne pouvait parler et se devait contenter de la tirer à lui, l'engardant ainsi de se blesser aux tonneaux portés par les brasseurs de bière de la rue à la cave, avec hâte et vitesse merveilleuses.

– « Ha, » lamentait-elle, « laisse-moi ! ceci est trop Smetse ! Las ! nous voici plus que gueux, nous sommes detteurs. Smetse, je me vais tantôt jeter à l'eau, mon homme. Faire dettes pour emplir ventre affamé, c'est honte jà bien grande ; mais le faire par goulue gourmandise, c'est vilénie insupportable. Ne te peux-tu contenter d'eau et de pain que tu eusses pu gagner de tes dix doigts glorieusement ? Es-tu doncques si goinfre devenu qu'il te soit de gâteaux, fins fromages et pleins tonneaux besoin présentement ? Smetse, Smetse, ce n'est là fait de bon Gantois mais de brigand espagnol. Ha ! je m'irai jeter à l'eau, mon homme. »

– « Femme, » disait Smetse marri de la voir si dolente, « ne ploure point, tout est à nous, ma mie,² dûment et en bonne propriété. »

– « Ha, » disait-elle gémissant, « c'est mal à vous perdre ainsi, en vos vieux ans, cette honnêteté qui fut votre seule couronne. »

Cependant que le forgeron s'embesognait, mais en vain, à la consoler, entra un marchand de vins suivi de bien trente et trois valets, portant chacun plein panier de bouteilles enfermant vins précieux, ainsi que le témoignait la façon desdites bouteilles.

Quand la femme les vit, elle fut de désespérance abattue et le courage lui faillit : « Entrez, » dit-elle bien lamentablement, « entrez céans, messieurs les marchands de vins ; la cave est en bas. Vous avez là bon nombre de bouteilles, six vingt assurément. Ce n'est trop pour nous qui sommes riches, riches de misère, vermine et pouillerie ; entrez céans, messieurs, là est la porte de la cave. Mettez-y tout et davantage, si le voulez. »

Et poussant Smetse : « Tu es joyeux, sans doute, » dit-elle, « car c'est beau spectacle à un ivrogne, comme tu es, voir tout ce bon vin entrer de *gratis* en la maison. Ha, il rit ! »

– « Oui, femme, » dit Smetse, « je ris d'aise, car les vins sont à nous, à nous les viandes, à nous les pains et fromages. Ejouissons-nous à deux ensemblement. » Et il la voulait embrasser ; mais elle, se dégageant : « Ha, » dit-elle,

¹ B : non obstant,

² B : m'amie,

« il fait dettes, il ment, il rit à sa honte : il a tous les vices, nul n'y manque. »

– « Femme, » dit Smetse, « tout est à nous, je te l'affie. Ainsi suis-je à l'avance payé de gros ouvrages lesquels on m'a daigné commander. »

– « Ne mens-tu point ? » dit-elle, se calmant un petit.

– « Non, » dit-il.

– « Tout ceci est à nous ? »

– « Oui, » dit-il, « foi de Gantois. »

– « Ha ! mon homme, pour lors nous sommes hors de peine. »

– « Oui, femme, » dit-il.

– « C'est miracle de Dieu. »

– « Las ! » fit-il.

– « Mais ces gens viennent céans de nuit, contre la coutume, dis m'en la cause. »

– « Celui, » répondit Smetse, « qui sait de tout la cause est bien malicieux, mais ce n'est moi toutefois. »

– « Mais, » dit-elle, « ils ne parlent point, mon homme ? »

– « Ils n'aiment, » dit Smetse, « point à parler assurément. Peut-être aussi que le maître les choisit muets, afin qu'ils ne perdent point temps à jaser avec les commères. »

– « Oui bien, » dit-elle, cependant que passait le trente et unième valet du marchand, « mais c'est bien étrange, je ne les entends du tout marcher, mon homme ? »

– « Ils ont, » dit Smetse, « semelles propres à leurs besognes assurément. »

– « Mais, » dit-elle, « leurs visages sont tant blêmes tristes et immobiles, qu'ils semblent masques de trépassés. »

– « Oiseaux de nuit, » dit Smetse, « n'eurent oncques bonne trogne. »

– « Mais, » dit la femme, « je ne vis point ces hommes emmi ceux des métiers de Gand. »

– « Tu ne les connais tous, » dit Smetse.

– « Il se peut, mon homme. »

Ainsi devisaient le forgeron et sa femme, l'une bien curieuse et inquiète, l'autre confus et gêné en ses meneries.

Soudain, comme issait hors la forge le trente et troisième valet du maître marchand de vins, y entra en hâte incroyable un homme de moyenne taille, vêtu d'un court sarrau noir, blond de poil, gros de tête, pâle de face, trottant menu, vite comme vent, roide comme bâton ; au demourant, souriant sans cesse et portant lanterne.

L'homme alla à Smetse prestement, sans parler lui manda de le suivre, le saisit au bras ; Smetse résistant, il lui fit signe vite ment qu'il n'eût point de peur et le mena au jardin, où les suivit la femme. Là, il prit une bêche, bailla

à Smetse sa lanterne à tenir, bêcha la terre promptement, creusa grand trou, tira du trou sac de cuir, l'ouvrit vitement, souriant le montra à Smetse, plein d'or monnayé; la femme cria voyant l'or, il lui bailla horrible soufflet, sourit de rechef,¹ salua, tourna sus ses talons et s'en fut avec sa lanterne.

La femme, jetée à terre par la force du soufflet et tout ahurie, n'osait crier davantage et gémissait bassement: « Smetse, Smetse, » disait-elle, « où es-tu, mon homme? J'ai grand mal à la joue. »

Smetse vint à elle, et la ramassant: « Femme, » dit-il, « que ce soufflet te soit leçon de ménager ta langue d'ores en avant; tu as lassé de tes cris tous les bons hommes venus céans cette nuit pour me faire du bien; cettuy-ci fut moins que les autres patient et te punit, non sans raison. »

– « Ha, » dit-elle, j'ai mal fait de ne t'obéir point; que me faut-il faire présentement, mon homme? »

– « M'aider, » dit Smetse, « à porter le sac au logis. »

– « Je le veux, » dit-elle.

Ayant porté le sac, non sans peine, ils le vidèrent à deux en un coffre.

– « Ha, » dit-elle voyant l'or couler et s'épandre hors le sac, « c'est beau spectacle, mais quel est cet² homme qui te montra le sac plein si magnifiquement, et m'a baillé à moi cet³ horrible soufflet? »

– « Un mien ami, » dit Smetse, « grand inventeur de trésors cachés. »

– « Quel est, » dit-elle, « son nom? »

– « Il m'est, » dit Smetse, « interdit te le⁴ dire. »

– « Mais, mon homme... »

– « Ha! femme, femme, » dit Smetse, « tu veux trop savoir, il t'en cuira de ta curiosité, ma mie⁵. »

– « Las! » dit-elle.

¹ B: derechef,

² B: cettuy

³ B: cettuy

⁴ B: le te

⁵ B: m'amie. »

Où la femme de Smetse montre la grande longueur de sa langue².

Au jour levé, Smetse et sa femme mangeaient les bons pains, le gras jambon, le fin fromage, buvaient la double *bruinbier*, le bon vin, et ainsi se réconfortaient le stomach, gâté un petit par longue faim.

Soudain entrèrent tous les manouvriers anciens et ils dirent : « Baes Smetse, tu nous a rappelés, nous voici bien joyeux de voir ton feu rallumé et de besogner de rechef³ pour toi qui nous fus toujours si bon maître. »

« Par Artevelde ! » dit Smetse, « ils y sont tous : Pier, Dolf, Flipke, Toon, Hendrik et les autres. Bonjour, garçons ! » et il leur serra la main, « nous allons boire. »

Cependant qu'ils buvaient, la femme dit soudainement branlant la tête : « Mais on ne vous a point mandés, vous autres ! n'est-il point, Smetse ? »

– « Femme, femme, » dit le forgeron, « ne te saurais-tu jamais taire ? »

– « Mais, » dit-elle, « je ne mens point, mon homme. »

– « Tu, » dit-il, « parles sottement de choses dont tu n'eus oncques connaissance. Demeure en ta cuisine et ne te coule point en ma forge. »

– « Baesinne, » dit Flipke, « sans vous vouloir contredire, je vous dois affier que l'on nous a tous mandés de par le baes : car un homme est venu cette nuit frapper ès portes de nos maisons, criant que nous devons chacun nous en venir céans, pour besogne pressante, sans y faillir, à ce matin, et qu'il nous serait pour ce baillé à chacun un royal pour le dédit de nos divers maîtres. Et tous nous l'avons fait, voulant ne laisser point notre baes en la peine. »

– « C'est bien à vous, » dit Smetse, « vous aurez le royal promis. Mais venez-vous-en avec moi, je vous vais à chacun départir l'ouvrage accoutumé ; » ce qu'il fit, et le beau bruit de marteaux battant, d'enclumes gémissant, de soufflets soufflant et de manouvriers chantant fut de rechef ouï en la forge du bon forgeron.

Cependant⁴, Smetse vint à sa femme et avec grande colère lui dit : « Te cuisait-il bien fort me contredire vis-à-vis ces bons hommes ! Pie enragée, ne te sauras-tu jamais taire ? N'as-tu doncques point cette nuit été admonestée amèrement assez ? Te faut-il davantage ? »

¹ B : V : *erreur de numérotation*

² B : *pas de titre*

³ B : *derechef*

⁴ B : *Entretandis,*

– « Mais, Smetse, » dit la femme, « je ne savais du tout que vous les aviez mandés. »

– « Ce n'était, » dit-il, « motif à toi de me réputer menteur vis-à-vis de tous mes manouvriers ; ne peux-tu parler quand j'ai fini ou te taire, ce qui est mieux ? »

– « Smetse, » dit la femme, « je ne vous vis oncques si colère ; ne me battez point, mon homme, je serai d'ores en avant muette comme ce fromage. »

– « Tu le dois, » dit Smetse.

– « Mais, mon homme, » dit-elle, « ne me pourrais-tu expliquer quelque chose de ceci ? »

– « Tantôt, » dit-il. Et il s'en fut en sa forge.

VII¹

De Smetse le Riche².

A ce jour vinrent à Smetse moult personnes notables et communes, nobles, prêtres, bourgeois et paysans, lui commander grands ouvrages et fortes besognes, et ainsi aux autres jours et ce toute l'année durant.

Tôt fut la forge étroite, et Smetse la dut agrandir à cause du nombre sans cesse croissant des manouvriers, lesquels ouvrèrent tant beaux, fins et merveilleux ouvrages, que la renommée s'en épanchait es étrangers et lointains pays, et que l'on vint pour les voir et admirer de Hollande, Zélande, Espagne, Allemagne, Angleterre, voire même de chez le Turc.

Mais Smetse, songeant aux sept ans, n'en fut point joyeux.

Tôt furent ses coffres pleins de beaux crusats, angelots, roses nobles et royaux d'or. Mais il n'eut point plaisir bien grand considérant toutes ces monnaies, car il jugea qu'elles ne payaient point assez son âme au diable baillée pour la toute longue éternité.

Slimbroek le Roux perdit un à un ses chalands, lesquels s'en revinrent tous à Smetse : devenu loqueteux et bien misérable, il se venait à chacun jour bouter sus le quai, considérant de là le beau feu qui brûlait en la forge du bon forgeron, et, ce faisant, semblait confit en ahurissement et bêtèrie comme hibou qui regarde un patar. Smetse, le sachant besoigneux, lui dépêcha divers chalands pour le faire subsister, et aussi maints secours en

¹ B: VI: *erreur de numérotation*

² B: *pas de titre*

argent. Mais nonobstant¹ qu'il payât ainsi le mal en bien, il n'en était plus joyeux, songeant aux sept ans.

La femme de Smetse, se voyant tant riche, achetait pour les cuire, à chacun dimanche cuisses de gras mouton, oies, chapons, dindes et autres bonnes viandes; conviait à la mangeaille ses parents, amis et manouvriers, et c'était alors beau festin bien arrosé de double *bruinbier*. Mais Smetse mangeant et buvant comme empereur n'était point joyeux songeant aux sept ans. Et la fumée des viandes rôtissantes s'épandait sus le quai aux Oignons tant friande, succulente et embaumant l'air, que tous les chiens vaguant de coutume en la ville s'arrêtaient humant l'odeur devant la maison, et là sus leur séant, le nez en l'air, attendaient les miettes: et les gueux, lesquels étaient en grand nombre, y vinrent pareillement et voulurent chasser les chiens. Dont advinrent furieuses batailles, èsquelles aucuns furent mordus vilainement. Voyant ce, la femme de Smetse et autres commères vinrent, à chacun dimanche, à la porte tenant les corbeilles à aumônes, et là, devant le repas, baillèrent hors d'icelles corbeilles à tous les gueux bon pain, tranchon de viande et deux patars pour boire, le tout avec doux propos et bonnes paroles; puis elles les engageaient à quitter le quai, ce qu'ils faisaient en bon ordre. Mais les chiens demouraient, et sus la fin du festin il leur était pareillement baillé quelque nourriture. Ainsi s'en allaient-ils, emportant chacun son os ou autre butin.

Smetse ensemble avec sa femme prit en grande amour ces pauvres gueux et chiens; les gueux étaient par lui nourris et abrités; et de même tous les chiens infirmes, boiteux et souffreteux qui vaguaient à Gand, et son logis fut nommé l'Hôpital des Chiens et la Maison des Pauvres.

Ce nonobstant² il n'était point joyeux, songeant aux sept ans.

Tarabusté de ces pensements, Smetse ne chanta plus et perdit sa graisse, sécha visiblement, devint mélancolique³ et rêveur, et en sa forge ne sonna mot, sinon pour commander l'ouvrage.

Et il ne fut plus nommé Smetse le joyeux, mais Smetse le riche.

Et il compta les jours.

¹ B: non obstant

² B: non obstant

³ B: mélancolique

Comment vinrent à la porte de Smetse un bourgeois loqueteux et sus un baudet une gente femme et un enfantelet mignon².

Au deux cent quarante-cinquième jour de la septième année, en la saison des prunes en fleur, Smetse tout taiseux prenait quelque repos vers la midi. Et il était assis sus un banc de bois, vis-à-vis sa porte, et, bien mélancoliquement,³ il considérait les beaux arbres desquels était le quai planté, et les oiselets se jouant emmi la ramure ou bien s'entrebattant et becquetant pour quelque manger, et il regardait aussi le clair soleil qui faisait joyeux ces oiselets, et il entendait derrière lui le beau bruit de sa forge, sa femme préparant pour le dîner quelque friture, et ses manouvriers se hâtant afin d'aller se repaître, car c'était l'heure, et il se disait qu'ès enfers il ne verrait ni le soleil, ni les oiselets, ni les arbres si vertement enfeuillés ; et n'entendrait ni le bruit de sa forge, ni ses forgerons se hâtant, ni sa femme préparant la friture.

De brief sortirent les manouvriers, et Smetse demoura seul sus son banc, s'interrogeant s'il n'était nul moyen d'échapper des diables.

Soudain s'arrêta à sa porte un homme de piteuse apparence, de chevelure et de barbe brunes,⁴ vêtu comme bourgeois loqueteux et tenant en la main gros bâton. Il cheminait à côté d'un baudet, lequel il tenait par la bride. Sus le baudet était assise belle, gente et jeune femme, de noble contenance et allaitant un enfantelet nu tout à fait, et de si doux et mignon visage que Smetse fut tout réconforté le considérant.

L'âne s'arrêtant à la porte de la forge se prit à braire effroyablement.

— « Maître forgeron, » dit l'homme, « vois-ci notre baudet lequel cheminant a laissé choir un de ses fers, ne te plairait-il ordonner qu'il lui en soit baillé un autre ? »

— « Je le ferai moi-même, » dit Smetse, « car je suis seul céans. »

— « Je te dois, » dit l'homme, « advertir que nous sommes gueux. »

— « N'aie nul souci, » dit Smetse, « je suis riche assez pour pouvoir, sans être payé, ferrer d'argent tous les baudets de Flandres. »

Ce qu'oyant, la femme descendit du baudet et demanda à Smetse s'il lui

¹ B : VI : *erreur de numérotation*

² B : *pas de titre*

³ B : *mélancoliquement,*

⁴ B : *brune,*

était permis de s'asseoir sus le banc.

– «Oui,» dit-il.

Et tandis¹ qu'il attachait l'animal, taillait la corne et plaçait le fer, il dit à l'homme: «D'où viens-tu ainsi avec cette femme et ce baudet?»

– «Nous,» dit l'homme, «venons de lointains pays et avons encore à cheminer longuement.»

– «Et,» dit Smetse, «cettuy enfant qui est nu toujours ne souffre-t-il point de froid?»

– «Nenni,» dit l'homme, «car il est toute chaleur et toute vie.»

– «Oui da,»² dit Smetse, «vous ne calomniez point vos enfants, monsieur; mais ainsi cheminant quelles sont vos boissons et nourritures?»

– «L'eau des ruisseaux,» dit l'homme, «et le pain qu'on nous veut bien donner.»

– «Ha,» dit Smetse, «l'on ne vous en baille point gros, ce vois-je, car les paniers du baudet sont légers. Vous avez doncques faim souventefois?»³

– «Oui,» dit l'homme.

– «Ceci,» dit Smetse, «me déplaît, et il est grandement malsain à mère allaitant souffrir la faim, car ainsi le lait devient aigre et l'enfant croît chétif.» Et il manda sa femme: «Commère,» dit-il, «apporte ici autant de pains et jambons qu'il en faut pour emplir les paniers de cettuy animal. N'oublie point la double *bruinbier*, c'est aux pauvres voyageurs céleste réconfortement. Et bon picotin pour le baudet.»

Etant remplis les paniers et l'animal ferré, l'homme dit à Smetse: «Forgeon, je te veux, pour ce que tu es si bon, récompenser, car tel que tu me vois j'ai grande puissance.»

– «Oui,» dit Smetse sous riant, «je le vois assez.»

– «Je suis,» dit l'homme, «Joseph, mari nominal de la très-sainte Vierge Marie, laquelle est sise sus ce banc, et cet⁴ enfant qu'elle tient ès bras est Jésus, ton sauveur.»

Smetse, bien ahuri à ce propos, considéra les voyageurs avec⁵ grande anxiété, et vit autour de la tête de l'homme nimbe de feu, à la femme couronne d'étoiles, et à l'enfant beaux rayons plus brillants que soleil, lesquels issant hors sa tête la ceignaient de clairté.

Lors il chut à leurs pieds et dit: «Monseigneur Jésus, madame la Vierge, monsieur Saint Joseph, baillez-moi pardon de mon doute.»

¹ B: cependant

² B: dea,»

³ B: souventes fois?»

⁴ B: cettuy

⁵ B: propos, les considéra avec

Ce à quoi monsieur Saint Joseph répondit : « Tu es brave, Smetse, et bon pareillement. Pour ce, je te baille permission de faire trois vœux, les plus gros que pourras, monseigneur Jésus les prétend exaucer. »

Smetse, oyant ce, fut bien joyeux songeant qu'ainsi peut-être il se pourrait sauver du diable ; mais il n'osa toutefois avouer qu'il lui avait baillé son âme, et il demoura silencieux un moment songeant aux choses lesquelles il pourrait demander, puis soudain dit bien respectueusement : « Monseigneur Jésus, madame Sainte Marie et vous, monsieur Saint Joseph, vous plairait-il entrer en mon logis ? là je vous pourrais dire mes vœux. »

– « Nous le voulons, » dit monsieur Saint Joseph.

– « Commère, » dit Smetse à sa femme, « viens ici garder le baudet de ces seigneurs. »

Et Smetse marcha devant eux, balayant le solier afin qu'ils n'eussent point de poussière aux semelles.

Et il les mena en son clos ; là était un beau prunier tout fleuri : « Monseigneur, madame et monsieur, » dit Smetse, « vous plaît-il que quiconque sera sus ce prunier juché n'en puisse descendre que je ne le veuille. »

– « Il nous plaît, » dit monsieur Saint Joseph.

Puis il les mena en sa cuisine ; là était un beau et grand et précieux fauteuil, bien doux au séant et de fort bois bien massif.

– « Monseigneur, madame et monsieur, » dit Smetse, « vous plairait-il que quiconque ne se vera sus ce fauteuil ne s'en puisse ôter que je ne le veuille ? »

– « Il nous plaît, » dit monsieur Saint Joseph.

Puis Smetse alla quérir un sac, et le montrant il dit : « Monseigneur, madame et monsieur, vous plaît-il que tant grand qu'il soit de sa stature, homme ou diable puisse entrer en cettuy sac, mais non en sortir que je ne le veuille ? »

– « Il nous plaît, » dit monsieur Saint Joseph.

– « Monseigneur, madame et monsieur, » dit Smetse, « grâces vous soient rendues ; ayant fait mes trois vœux, présentement je n'ai plus rien à demander à votre bonté, sinon de me bénir. »

– « Nous le voulons, » dit monsieur Saint Joseph.

Et il bénit Smetse, et ainsi s'en fut la sainte famille.

De ce que fit Smetse voulant garder son secret².

La femme n'avait mot entendu des paroles dites à son homme par les célestes voyageurs, aussi était-elle bien ahurie considérant et oyant les gestes et discours du bon forgeron. Mais elle le fut bien davantage quand, les tout-puissants seigneurs s'en étant allés, Smetse commença s'éclaffer de rire, se frotter les mains, venir à elle, lui frapper sus le ventre, la faire tourner à droite et à gauche, et dire avec une voix triomphante : « Il peut advenir que je ne brûle point, que je ne bouille point, que je ne sois point mangé ; n'en es-tu joyeuse ? »

– « Las ! » dit-elle, « je n'entends rien à votre propos, mon homme ; mais n'êtes-vous point fol ? »

– « Femme, » dit Smetse, « il ne me faut point montrer le blanc de l'œil si piteusement ; ce n'est l'heure. Ne vois-tu point bien comme je suis léger. Car j'ai les épaules déchargées de poids plus lourd que n'est le beffroi ; je dis ce beffroi, le nôtre, où est le dragon pris à ceux de Bruges. Je ne serai point mangé. Par Artevelde ! mes jambes trémoussent d'aise à ce pensément. Je danse. N'en veux-tu faire autant ? Fi, la rêveuse qui brasse mélancholie³ cependant que son homme est joyeux ! Baise-moi, femme, baise-moi, com-mère, pour mon *proficiat* ; tu le dois, car, en place de désespérance, j'ai bel et bon et ferme espoir. Ils me cuidaient mettre à toutes sauces et festoyer de ma viande bien grassement. Je les ferai quinauds ; dansons ! »

– « Ha, Smetse, » dit la femme, « il vous faudra purger, mon homme ; l'on dit que c'est remède à folie. »

– « Tu, » dit-il lui frappant sus l'épaule avec grande amitié et douceur, « parles témérement. »

– « Voyez, » dit-elle, « le beau docteur qui me vient prêcher raison ! Mais fus-tu fol ou sage, Smetse, ôtant comme tu le fis ton couvre-chef à ces gueux qui vinrent céans semer leurs poux ; me baillant à moi, ta femme, leur baudet à garder ; remplissant ses paniers de notre meilleur pain, *bruinbier* et jambon ; cheyant à genoux devant eux, pour en être béni, et les traitant comme archiducs de monseigneur, madame et monsieur, à pleine gueule ? »

A ce propos, Smetse vit assez que les seigneurs voyageurs ne s'étaient

¹ B : VII : *erreur de numérotation*

² B : *pas de titre*

³ B : *mélancholie*

voulus découvrir qu'à lui: «Femme,» dit-il, «il ne me faut interroger davantage, car je ne te puis rien narrer de ce cas mystérieux qu'il ne t'est donné de comprendre.»

– «Las!» dit-elle, «c'est donc pis que folie, c'est mystère. Tu ne fais point bien te cachant ainsi de moi, Smetse, car j'ai toujours vécu céans fidèle à toi; gardant ton honneur, ménageant ton bien, ne prêtant et n'empruntant jamais, tenant ma langue en la compagnie des commères, cuidant miens tous tes secrets et n'en soufflant mot à nulluy.»

– «Je le sais,» dit Smetse, «tu fus toujours brave et bonne femme.»

– «Comment,» dit-elle, «sachant ce, n'as-tu fiance en moi davantage? Ha, mon homme, ceci me peine; dis-moi le secret, je le saurai garder, je l'affie.»

– «Femme,» dit-il, «n'en sachant rien, tu te tairas plus aisément.»

– «Smetse,» dit-elle, «ne me veux-tu vraiment rien dire?»

– «Je ne le puis,» dit-il.

– «Las!» dit-elle.

Entretandis vinrent les manouvriers, et Smetse leur bailla à chacun un beau royal pour boire.

Ce dont ils furent tous, tant joyeux et riches que de trois jours nul ne vint montrer le nez en la forge, fôrs un vieil homme trop flétri, érééné, épuisé de souffle et branlant sus ses jambes, pour aller ensemble avec les autres nager en la Lys et après se sécher la panse au soleil emmi les herbes hautes, danser ès prés, au son des rebecs, cornemuse et scalmeye, et ès tavernes vider les pots et rincer les verres nuitamment.

X¹

Du conseiller de sang².

Or était venu le jour auquel devait le bon forgeron bailler son âme au diable, car la septième année était finie tout à fait et l'on était pour lors en la saison des prunes mûres.

Sus la tombée de la nuit, cependant qu'aucuns manouvriers ouvraient pour Messieurs des Récollets grille à finir à ce soir-là, et pour ce demouraient auprès de Smetse, entra en la forge un méchant maroufle, ayant le poil blanc et crasseux, la corde au col, la gueule bée, tirant la langue, et vêtu de méchante

¹ B: VIII: *erreur de numérotation*

² B: *pas de titre*

souquenille comme valet de seigneur débouté de fortune.

Ledit maroufle, sans que nul ne l'eût ouï marcher, vint à Smetse subtilement, et lui mettant la main sus l'épaule: «Smetse,» dit-il, «as-tu troussé ton bagage?»

Ce qu'oyant, se retourna le forgeron: «Trousser,» dit-il, «et que te chault-il de ce troussement, monsieur du poil pelé?»

– «Smetse,» répondit le valet sus un ton farouche, «n'as-tu plus souvenance ni de ta fortune refaite, ni du bien qu'on t'a fait, ni de ce noir papier?»

– «Oui, oui,» dit Smetse ôtant son couvre-chef bien humblement, «j'ai souvenance; excusez-moi, messire, je ne me remettais point votre trogne gracieuse. Vous plairait-il point passer en ma cuisine, pour là mâcher quelque morceau de gras jambon, humer quelque pot de bonne *bruinbier*, sucer quelque bouteille? Nous avons pour ce temps suffisant, car il n'est encore sept ans sonnés, il s'en faut de deux heures.»

– «Tu ne mens point,» dit le diable, «adoncques allons-nous-en en ta cuisine.»

Et ils s'en furent et s'assirent à table.

La femme, les voyant entrer, fut grandement étonnée, et Smetse lui dit: «Baille-nous vins, *bruinbier*, jambons, saucissons, pains, gâteaux et fromages, et du tout le meilleur qui soit en la maison.»

– «Mais, Smetse,» dit-elle, «vous abusez des biens que Dieu vous octroya. Il est bien de venir en aide aux pauvres gens, mais non de faire plus pour l'un que pour l'autre. Gueux est gueux, tous sont pairs!»

– «Gueux!» s'exclama le diable, «je ne le suis et ne le fus oncques. Mort aux gueux. A la potence les gueux!»

– «Messire,» dit Smetse, «daignez ne point entrer en colère contre elle qui ne vous connaît du tout. Femme! regarde et considère bien notre hôte avec grande attention, mais plus grand respect, et tu pourras après narrer à tes commères que tu as vu Messire Jacob Hessels, le plus grand faucheur d'hérétiques qui fut oncques. Ha! femme, il les mena durement et il en fit tant pendre, brûler et torturer de diverses manières, qu'il se pourrait noyer cent fois, emmi le sang de tous ces morts. Va, femme, va lui quérir à manger et à boire.»

Et la femme s'en fut, revint bientôt et mit le couvert.

Cependant qu'il bauffrait¹, «Ha, messire,» dit Smetse, «je vous reconnus bientôt à votre unique façon de dire: «A la potence!» et aussi à cette corde qui finit votre vie si féloniquement. Car Notre Seigneur l'a dit: «Celui qui aime la corde périra par la corde.» Messire Ryhove fut bien traître et méchant

¹ B: qu'ils bauffraient,

envers vous, car outre la vie il vous ôta la barbe qui était belle. Ha, ce fut vilaine action traiter un bon conseiller comme vous étiez en ce temps où vous dormiez si coïment et paisiblement au Conseil de sang, je veux dire des troubles, parlant avec respect, et vous éveilliez seulement pour dire : « A la potence ! » et vous rendormir après. »

– « Oui, ¹ » dit le diable, « c'était le bon temps alors. »

– « De fait, ² messire, » dit Smetse, « temps pour vous de puissance et richesse. Ha, nous vous devons beaucoup : l'impôt du dixième, coulé par vous en ³ l'oreille à l'empereur Charles ; l'arrêt de messires d'Egmont et de Hornes, écrit de votre belle main, et de plus de vingt cents personnes qui de votre fait périrent par le feu, le fer et la corde ! »

– « Je n'en sais le nombre, » dit le diable, « mais il est grand. Baille-moi, Smetse, de ce saucisson qui est bon. »

– « Ha, » dit le forgeron, « il ne l'est assez pour votre seigneurie ; mais vous ne buvez point. Videz cette chopine, c'est double *bruinbier*. »

– « Forgeron, » dit le diable, « elle est bonne ; mais j'en bus de meilleure en l'auberge de Pierkyn le jour où furent brûlées sus le marché cinq fillettes réformées ensemblement. – Celle-là moussait davantage. – Cependant que nous buvions nous entendions lesdites ⁴ filles chanter psaumes emmi le feu. – Ha ! nous bûmes bien en ce jour. – Mais considère, Smetse, la grande perversité de ces filles toutes fort jeunes et tant obstinées en leur crime qu'elles chantaient leurs cantiques, ne se plaignaient point, souriaient au feu et invoquaient Dieu hérétiquement. Baille-moi à boire, Smetse. »

– « Mais, » dit Smetse, « le roi Philippe demanda votre canonisation à Rome pour ce que vous aviez si bien servi à l'Espagne et au pape ; comment donc n'êtes-vous en paradis, messire ? »

– « Las ! » ploura le diable, « on n'a point bien reconnu mes services anciens. Les traîtres réformés sont près de Dieu et je brûle au parfond des enfers. – Là sans cesse ni trêve, je dois chanter les psaumes des hérétiques ; dur châtement, peine ineffable : ces chants passent et repassent dans mon gosier, roulent dans ma poitrine déchirant mes chairs intérieures comme un porc-épic hérissé duquel les dards seraient de fer. – A chaque son, blessure nouvelle, plaie saignante : et toujours, toujours il me faut chanter, et ainsi il en sera durant la toute longue éternité. »

A ce propos, Smetse fut bien effrayé, considérant comme durement avait

¹ B : – « Ha, »

² B : – « Oui, »

³ B : coulé en

⁴ B : les dites

Dieu châtié Jacob Hessels, et il lui dit :

– « Buvez, messire ; cette *bruinbier* est baume aux gosiers meurtris. »

Soudain sonna la cloche.

– « Smetse, » dit le diable, « viens-t'en ; il est l'heure. »

Mais le bon forgeron, sans répondre, soupira bien profondément.

– « Quel mal te point ? » dit le diable.

– « Ha ! » dit Smetse, « je me lamente de votre vivacité : vous ai-je tant si mal¹ reçu céans que vous ne me vouliez permettre d'aller, avant mon partement, accoler ma femme une fois dernière et de même mes bons manouvriers, et considérer mon beau prunier où sont prunes tant succulentes ? Ha ! je m'en voudrais rafraîchir un petit avant d'aller ès lieux où est soif éternelle. »

– « Ne cuide point m'échapper, » dit le diable.

– « Je ne le voudrais, seigneur, » dit Smetse. « Suivez-moi, je vous en supplie bien humblement. »

– « Allons, » dit le diable, « mais non pour long temps. »

Etant au jardin, Smetse commença de rechef² à soupirer.

« Ha ! » dit-il, « voici mes prunes, messire ; vous plaît-il que je monte en manger mon soûl ? »

– « Monte, » dit le diable.

Smetse étant sus l'arbre commença manger fort goulûment et humant le jus avec grand bruit « Ha ! » s'exclamait-il, « prunes de paradis ! prunes de chrétien, combien vous êtes grosses ! Prunes de prince, vous rafraîchiriez cent diables au brûlant parfond de l'enfer. Par vous, douces prunes, benoïtes prunes, est la soif chassée hors mon gosier ; par vous, aimables prunes, gentes prunes, décampe hors mon stomach³ l'aigre mélancolie⁴ ; par vous, fraîches prunes, prunes sucrées, entre en mon sang douceur infinie. Ha ! prunes succulentes, joyeuses prunes, prunes fées, que ne vous puis-je toujours sucer ! »

Et ce disant, Smetse sans cesse cueillait, mangeait, humait le jus.

– « Cancre ! » dit le diable, « tu me fais ici venir l'eau à la bouche ; que ne me jettes-tu quelqu'une de ces tant bonnes prunes ? »

– « Las ! messire, » dit Smetse, « je ne le puis ; elles fondraient en eau tombant à terre, tant elles sont délicates. Mais s'il vous plaît monter sus l'arbre, vous y aurez plaisir bien grand. »

¹ B : tant mal

² B : derechef

³ B : estomach

⁴ B : mélancolie ;

– «Je le veux,» dit le diable.

Quand il se fut bien sis sus une forte branche, et là se délectait à l'aise, mangeant prunes, Smetse descendit bien subtilement, prit un bâton gisant sus le gazon et commença l'en férir à toute force.

Sentant les coups, le diable voulut sauter sus au forgeron, mais il ne le put, car la peau de son séant tenait à la branche; et il sifflait, écumait, grinçait de male rage et aussi de la douleur que lui causait sa peau tendue.

Cependant Smetse le houssepeignait,¹ caressait du bâton ès tous lieux de son corps, le frottait jusques à l'os, déchirait sa souquenille et lui baillait allègrement les plus beaux et forts coups qui furent oncques portés ès pays de Flandres. Et il disait: «Vous ne sonnez mot de mes prunes, Messire; elles sont bonnes pourtant.»²

– «Ha!» s'exclamait Hessels, «que ne suis-je libre!»

– «Las, oui! que n'êtes-vous libre!» répondait Smetse, «vous me bailleriez à quelque bon petit bourreau de vos amis, lequel librement me taillera comme jambon suivant vos savants préceptes, car vous fûtes, ce crois-je, docteur ès gênes; mais n'êtes-vous point de mon bâton gêné? Las! oui, que n'êtes-vous libre! vous me hisseriez à quelque benoîte potence, et l'on me verrait me balançant en l'air, et librement rirait maître Hessels. Et ainsi aurait-il sa revanche de ce que je le houssepeigne³ de présent avec si grande liberté. Car rien n'est libre en ce monde comme un libre bâton tombant librement sus un non libre conseiller. Las, oui! que n'êtes-vous libre! vous me libérez le corps de la tête, ainsi que vous le vîtes faire avec si grande joie à messieurs d'Egmont et de Hornes. Las, oui! que n'êtes-vous libre! on verrait Smetse en quelque bon petit bûcher, lequel le rôtitrait librement, ainsi qu'il advint aux pauvres fillettes réformées; et Smetse, comme elles, chanterait d'une âme libre le Dieu des libres croyants et la libre conscience plus forte que le feu, cependant que maître Hessels boirait *bruinbier* et dirait qu'elle mousse.»

– «Ha,» disait le diable, «pourquoi me frapper si cruellement, sans nulle compassion pour mes cheveux blancs?»

– «Pour ce que ton poil blanc,» dit Smetse, «est poil de vieux tigre mangeur de nos pays; pour ce qu'il m'est plaisant de le frotter de chêne et aussi afin que tu me baillies permission de demourer encore sept ans en cettuy monde où je me trouve bien, s'il te plaît.»

– «Sept ans!» dit le diable; «n'y compte point; j'aime mieux saigner sous

¹ B: houssepeignait,

² B: Messire; ne seraient-elles point bonnes?»

³ B: houssepeigne

ton bâton.»

– «Ha! je le vois bien,» répondait Smetse, «votre peau est friande de coups. Ceux-ci sont bons au demourant. Toutefois la plus grasse chère est malsaine à qui abuse. Adoncques, quand vous en aurez assez, daignez m'avertir. Je cesserai ce festoîment, mais il me faudra pour lors bailler les sept ans.»

– «Jamais,» dit Hessels; et, levant le nez en l'air comme chien qui ulle, il cria: «A l'aide tous les diables!» Mais ce tant aigrement et épouvantablement, qu'au bruit de sa voix fêlée sonnante comme cent trompettes, accoururent tous les manouvriers.

– «Vous ne vous écriez haut assez,» disait Smetse, «je vais vous aider.» Et il le battit plus fort, et le diable cria davantage.

– «Voyez-ci,» disait Smetse, «comme bien le bâton fait chanter le gentil¹ rossignol sus mon prunier. Il y dit son *lied* d'amour appelant sa mignonne. Elle viendra tantôt, Messire; mais venez, s'il vous plaît, l'attendre en bas, car le serein est, ce l'on dit, funeste sus la hauteur, à cause des coups.»

– «Baes,» dirent aucuns manouvriers, «n'est-ce point Messire Jacob Hessels, le conseiller de sang, qui est là juché sus ton prunier?»

– «Oui, garçons,» répondit Smetse, «c'est ce digne homme. Il cherche les hauteurs maintenant comme il fit toute sa vie, aussi la finit-il en l'air, tirant la langue aux passants. Car ce qui est de la potence retourne à la potence, et il faudra rendre à la corde ce qui est à la corde. C'est écrit.»

– «Baes,» dirent-ils, «ne pouvons-nous t'aider à le faire descendre?»

– «Oui,» dit-il. Et les manouvriers s'en furent en la forge.

Pendant le diable ne sonnait mot, essayant d'ôter son séant de la branche. Et il s'agitait, démenait, tordait de cent façons, et pour se soulever usait comme d'un levier de ses pieds, mains et tête; mais vainement.

Et Smetse, le frappant très-bien, disait: «Messire conseiller, vous tenez, ce crois-je, à la selle; je vous en veux ôter, ôter incontinent, car si je ne le fais, vous daubant à toute force, vous arracherez de terre l'arbre et les racines, et les gens vous verront ès tous lieux pourmener, traînant prunier au séant comme queue, ce qui serait piteux et risible spectacle à donner par noble diable comme vous êtes. Baillez-moi plutôt les sept ans.»

– «Baes,» dirent les manouvriers, lesquels s'en étaient revenus de la forge avec barres et marteaux, nous voici à ton ordre; que nous faut-il faire?»

– «Puisque,» dit Smetse, «je l'ai peigné de chêne, il le faut maintenant épouiller de barres et marteaux.»

– «Merci, Smetse, merci!» cria le diable; «barres et marteaux, ceci est

¹ B: cettuy gentil

trop ; tu as les sept ans, forgeron.»

– «Hâte-toi,» dit Smetse, «d'écrire la quittance.»

– «La voici,» dit-il.

Le forgeron la prit, vit qu'elle était bonne et dit :

– «Il me plaît que tu descendes.»

Mais le diable était tant érééné et faible des coups reçus qu'il chut sus le dos, cuidant sauter. Et il s'en fut boitant, montrant le poing à Smetse et disant : «Je t'attends, dans sept ans, ès enfers, forgeron.»

– «Tu le peux,» dit Smetse.

XI¹

Où les manouvriers tiennent bons propos à Smetse².

Ainsi que s'en allait le diable, Smetse, considérant ses manouvriers, vit qu'ils s'entre-regardaient, parlaient bassement et semblaient gênés de leur contenance comme gens qui veulent mais n'osent parler.

Et Smetse se disait : «Me vont-ils dénoncer à l'ecclésiastique?»

Soudain Flipke *l'Ours* vint à lui : «Baes,» dit-il, «nous connaissons bien que ce fantôme d'Hessels fut à toi envoyé par celui qui gouverne en bas ; tu as fait pacte avec le diable et n'es riche que de son argent : depuis longtemps, nous³ en avons le doute. Mais afin que tu ne sois point vexé, nul n'en a parlé en la ville et nul n'en parlera davantage : nous te voulons dire ceci afin que tu sois tranquille. Adoncques maintenant, baes, bonsoir et bon repos.»

– «Merci, garçons,» dit Smetse bien attendri.

Et ils s'en furent.

¹ B : IX : *erreur de numérotation*

² B : *pas de titre*

³ B : longtemps jà, nous

Comment Smetse voulant garder son secret
ne le mit point sous la langue de sa bonne
femme².

Entrant en la cuisine, le forgeron vit sa femme à genoux se frappant la poitrine, plourant, soupirant, sanglotant et disant : « Jésus Dieu Seigneur ! il a fait pacte avec le diable ; mais ce n'est de mon consentement, je l'affie. Et vous aussi, Madame la Vierge, vous le savez, et vous aussi, Messieurs tous les saints. Ha ! je suis bien marrie, non point pour moi, mais pour mon pauvre homme, qui afin d'acquérir quelque or misérable,³ vendit son âme au diable. Las ! oui, il l'a vendue. Ha ! Messieurs les saints, qui êtes bien heureux et bien glorieux, priez le très-bon Dieu pour lui, et daignez considérer que si, comme je l'ose espérer, je meurs chrétiennement et vais en paradis, je serai là toute seule mangeant la tourte au riz avec cuillers d'argent, cependant⁴ que mon pauvre homme brûlera ès enfers, y criera faim et soif et que je ne lui pourrai donner à boire ni à manger. Las ! j'en serais si malheureuse ! Ha ! Messieurs les saints, Madame la Vierge, Monseigneur Jésus, il ne pécha que cette fois, et fut tout le reste de sa vie bon homme, bon chrétien, donnant aux pauvres et doux de cœur. Sauvez-le du feu qui brûle toujours, et ne séparez point là-haut ceux qui furent unis si longtemps en bas. Priez pour lui, priez pour moi, las !

– « Femme, » dit Smetse, « tu es doncques bien marrie ? »

– « Ha, méchant homme, » dit-elle, « je sais présentement tout ; c'était le feu d'enfer qui éclatant en la maison alluma la forge, c'étaient diables ces maîtres boulangers, brasseurs et marchands de vin, diable aussi ce laid homme qui te montra le trésor et me bailla à moi l'horifique soufflet. Qui osera vivre tranquille en cette maison d'ores en avant ? Las ! notre manger est du diable, du diable nos boissons ; du diable nos viandes, pains et fromages, du diable notre argent, maison et tout. – Qui creuserait sous ce logis verrait sourdre le feu d'enfer incontinent. Ils sont là tous, je les vois en haut, en bas, à droite, à gauche, attendant leur proie la gueule bée, comme tigres. Ha ! quel beau spectacle ce me sera de voir mon pauvre homme rompu en cent morceaux par tous les diables, et ce dans sept ans, car il l'a dit, je

¹ B : X : *erreur de numérotation*

² B : *pas de titre*

³ B : *misérable or,*

⁴ B : *ce pendant*

l'ai bien ouï, il reviendra dans sept ans.»

– « Ne ploure point, femme, » dit Smetse, « dans sept ans je pourrai comme aujourd'hui être son maître. »

– « Mais, » dit-elle, « s'il n'était point monté sus le prunier, qu'eusses-tu fait, pauvre gueux ? Et se laissera-t-il, comme aujourd'hui, choir en tes pièges ? »

– « Femme, » dit Smetse, « il y choira, car les pièges sont célestes et ce qui vient de Dieu peut toujours contre diables. »

– « Ne mens-tu point, » dit-elle, « et me veux-tu dire quels ils sont ? »

– « Je ne le puis, » dit-il, « car diables ont fines oreilles et m'entendraient te parler, si bassement que ce fût ; pour lors assurément je serais, sans merci, ès enfers emporté. »

– « Ha, » dit-elle, « je ne le voudrais point, nonobstant¹ qu'il ne me soit point plaisant vivre céans, ignorant toujours tout comme personne étrangère. Toutefois, je t'aime mieux te taisant et sauvé que parlant et damné. »

– « Femme, » dit-il, « tu es sage parlant ainsi. »

– « Je, » dit-elle, « prierai pour ta délivrance chaque jour et ferai dire pour toi une bonne messe à Saint-Bavon. »

– « Mais, » dit-il, « sera-cê de l'argent du diable que tu paieras la dite messe ? »

– « N'aie nul souci, » dit-elle, « cet² argent entrant ès coffres de l'église sera soudain sanctifié. »

– « Fais doncques à ton gré, femme, » dit Smetse.

– « Ha, » dit-elle, « monseigneur Jésus aura à chacun jour une grosse chandelle, et madame la Vierge pareillement. »

– « N'oublie point, » dit Smetse, « monseigneur Saint Joseph, car nous lui devons beaucoup. »

XIII³

Du duc de sang⁴.

La⁵ fin de la septième année vint en son temps, et sus le dernier soir, passa le seuil du logis de Smetse Sme un homme ayant face espagnole haute et

¹ B : non obstant

² B : cettuy

³ B : XI : *erreur de numérotation*

⁴ B : *pas de titre*

⁵ B : Mais la

âpre, nez en bec d'autour, œil dur et fixe, barbe blanche, longue et pointue. Au demourant vêtu de fer ouvré et doré bien finement; orné de l'ordre illustre de la Toison; portant belle écharpe rouge; appuyant sa main gauche sur la poignée de son épée et de la droite tenant le pacte des sept ans et un bâton de commandement.

Entrant en la forge, il marcha vers Smetse Smee droitement, portant haut la tête et sans daigner regarder nul des manouvriers.

Le forgeron se tenait en un coin, songeant comme il pourrait faire seoir sur le fauteuil le diable qui le devait emporter, quand soudain Flipke se coula jusques à lui et lui dit en l'oreille: « Baes, le duc de sang est céans, garde-toi. »

— « Las, » dit Smetse se parlant à lui-même, « c'est fini de moi, puisque d'Albe me vient emporter. »

Cependant le diable était au forgeron venu; sans parler il l'avait pris au bras pour l'entraîner et lui montrait le pacte.

— « Monseigneur, » dit Smetse bien lamentablement, « où me voulez-vous mener? Es enfers? Je vous suis. C'est trop d'honneur à moi chétif, que d'obéir à noble diable comme vous êtes. Mais est-il de vrai l'heure du partement! Je ne le crois, et votre Altesse a l'âme trop droite pour me vouloir emmener avant que ne l'a dit le pacte. Entretandis qu'elle daigne s'asseoir: Flipke, un siège à Monseigneur, le plus beau de mon humble logis, le grand, le moelleux fauteuil, lequel est en ma cuisine, lez le bahut, près la cheminée, sous la pourtraicture de Monsieur saint Joseph. Epoussette-le bien, garçon, qu'il n'y demeure poussière aucune; et vitement, car le noble duc se tient debout. »

Cependant Flipke, lequel était tout soudain couru à la cuisine, disait:

— « Baes, j'ai grande peine à porter, à moi seul, le fauteuil, tant il est lourd. »

Lors Smetse feignit entrer en colère et dit à ses manouvriers: « Ne l'entendez-vous point? Il ne le peut seul porter. Allez l'aider, et s'il y faut dix d'entre vous, que dix y aillent. En hâte, doncques. Fi! les malappris, ne voyez-vous que le noble duc se tient debout? »

Neuf¹ manouvriers ayant obéi portèrent non sans peine le² fauteuil en la forge, et Smetse dit: « Placez-le derrière Monseigneur. N'y reste-t-il poussière? Par Artevelde! ils n'ont point frotté cette place. Je le ferai moi-même. Le voici net comme verre rincé fraîchement. Que votre Altesse daigne se seoir. »

¹ B: Aucuns

² B: portèrent le

Ce qu'ayant fait le diable, il regarda autour de lui avec grand orgueil et dédain. Mais le forgeron chut soudain à genoux et lui dit ricassant : « Sire duc, considérez devant vous le plus chétif de vos serviteurs, pauvre bon homme¹ vivant en chrétien, servant Dieu, honorant ses princes, et désirant, si telle est votre seigneuriale volonté, persister en ce train de vie sept ans encore. »

– « Tu n'en auras une minute, » répondit le diable, « viens-t'en, Flamand, viens-t'en. »

Et il se voulut lever du fauteuil, mais il ne le put. Et comme il employait toute sa force, faisant mille vains efforts, le bon forgeron disait joyeusement : « Votre Altesse se veut-elle lever ? Ha ! il est trop tôt. Qu'elle attende, elle n'est point reposée de son long voyage ; long, je l'ose dire, car il y a bien cent lieues de l'enfer à ma forge, et c'est long chemin à faire à si nobles pieds, par les chemins qui sont poudreux. Ha, Monseigneur, délassiez-vous un petit sus ce bon fauteuil ; toutefois, si vous avez grande hâte d'issir de céans, octroyez-moi les sept ans, et je vous baille en retour votre noble congé et un plein flacon de vin espagnol. »

– « Il ne me chault de ton vin, » répondit le diable.

– « Baes, » dit Flipke, « offre-lui sang, il boira. »

– « Garçon, »² dit Smetse, « tu le sais assez, nous n'avons point céans sang en cave, car ce n'est boisson flamande, nous la laissons à Espagne ; doncques, son Altesse me daignera excuser ; toutefois, je cuide qu'elle a soif non de sang, mais de coups, et je lui en vais bailler son illustre souël, puisqu'elle ne me veut octroyer les sept ans. »

– « Forgeron, » interrogea le diable regardant Smetse avec grand mépris, « tu ne m'oserais battre, ce crois-je ? »

– « Si, Monseigneur, » dit le bon homme. « Vous me voulez mort, moi je tiens à ma peau, et ce n'est sans raison, car elle me fut toujours fidèle et bien attachée. Ne serait-ce acte criminel de rompre ainsi tout soudain cette tant belle amitié ? En outre vous me voulez mener ès enfers, où l'air est tout empuanti des diverses rôtisseries d'âmes damnées qui y sont. Ha, plutôt que d'y aller, j'aimerais mieux battre votre Altesse pendant sept ans. »

– « Flamand, » dit le diable, « tu parles sans respect. »

– « Oui, Monseigneur, » dit Smetse, « mais je frapperai avec vénération. »

Et, ce disant, de son poing fermé lui bailla sous le nez un coup horrible, ce dont le diable parut étonné, ahuri et colère, comme puissant roi frappé par chétif valet. Et il se voulut élancer sus le forgeron, serra les poings, grinça

¹ B : bonhomme

² B : – « Flipke, »

des dents et jeta, tant il était colère, le sang par le nez, la bouche, les yeux et les oreilles.

– «Ha,» disait Smetse, «vous me semblez fâché, Monseigneur. Mais daignez considérer que puisque vous ne voulez entendre mes paroles, il me faut vous parler par coups. Ainsi patrocinant, ne fais-je de son mieux pour vous attendrir sus mon sort pitoyable ? Las ! daignez considérer comme mon humble poing supplie de son mieux votre œil illustre, demande sept ans à votre noble nez, les imploure de votre ducale mâchoire. Ces soufflets respectueux ne disent-ils point bien à vos joues généralissimes combien je serais heureux, joyeux et gras durant les sept ans ? Ha, laissez-vous convaincre. Mais, je le vois, il vous faudra tenir autres propos, propos de barres, oraisons de tenailles, supplications de marteaux. Garçons,» ajouta le forgeron parlant à ses manouvriers, «vous plaît-il deviser avec Monseigneur ?»

– «Oui, baes,» dirent-ils.

Et ensemble avec Smetse ils choisirent les utils ; toutefois c'étaient les vieux qui prenaient les plus lourds et étaient les plus chauds de colère pour ce qu'ils avaient au temps jadis, et du fait du duc, perdu maints parents et amis par le fer, la fosse et le feu,¹ et ils disaient : « Dieu est avec nous, il envoie l'ennemi en nos mains. Sus au duc de sang, au gouverneur des bûchers, au seigneur de la hache ! »

Tous, jeunes et vieux, maudissaient le diable, et leurs voix grondaient comme foudre ; et ils vinrent à lui menacement, entourant le fauteuil et levant leurs utils pour frapper.

Mais Smetse les arrêta et parla au diable : « Si, » dit-il, « Votre Altesse tient à ses nobles os, qu'elle daigne se hâter de me bailler les sept ans, car l'heure de rire est passée, ce crois-je. »

– « Baes, » s'exclamèrent les manouvriers, d'où te vient cette bonté sans mesure ? Pourquoi tenir avec ce maroufle si long et bénin parlement ? Laisse-nous d'abord le rompre, et tantôt de lui-même il t'offrira les sept ans. »

– « Sept ans ! » dit le diable, « sept ans ! il n'en aura pas l'ombre d'une minute. Frappez, Gantois, le lion ès rêts, vous qui ne trouviez pas de trou assez profond pour vous cacher, quand libre il montrait sa griffe. Couards flamands, voyez-ci le cas que je fais de vous et de vos menaces. » Et il cracha sus eux.

A cette salive, les barres, marteaux et autres utils churent sus lui menus comme grêle, lui rompant les os et le fer de son armement, et Smetse et les manouvriers disaient frappant à l'envi :

¹ B : par fer, fosse et feu,

« Couards nous fûmes étant bons, justes, confiants et doux, vaillant il fut ayant force et soldats d'en user pour tuer les faibles et meurtrir les désarmés.

« Couards nous fûmes d'avoir voulu adorer Dieu dans la sincérité de notre cœur, vaillant il fut de nous en avoir voulu empêcher par le fer, la fosse et le feu.

« Couards nous fûmes d'avoir toujours ri voulentiers, bu de même joyeusement comme hommes qui, ayant fait ce qu'ils doivent, se moquent du demourant ; vaillant il fut ce sombre personnage, quand, emmi nos plaisirs du carnaval, il fit arrêter de pauvres hommes du peuple et mit la mort où était le plaisir.

« Couardes furent les dix-huit mille huit cents personnes qui moururent pour la gloire de Dieu ; couardes les innombrables autres qui par les mutinations, colère et insolence des gens de guerre, perdirent la vie ès pays de deçà et de delà, et dont le nombre est infini. Vaillant il fut d'avoir ordonné leurs supplices, et plus vaillant encore de s'en être vanté en un banquet.

« Couards nous fûmes toujours, nous qui, après la bataille, traitions comme frères nos prisonniers : vaillant il fut lui, qui, après l'échec de Frise, fit massacrer les siens.

« Couards nous fûmes besôgnant sans cesse, épandant sus l'entier monde les produits de nos mains ; vaillant il fut lorsque, se couvrant d'un manteau de religion, il tua nos riches sans distinction de romains ou de réformés, et nous robba par pillages et concussions trente-six millions de florins. Car le monde est à l'envers : couarde est l'active abeille qui fait le miel, et vaillant le paresseux frelon qui le vole. Crache, noble duc, sus les couards flamands. »

Mais le duc ne pouvait ne cracher ne tousser, car par la force des coups il n'avait plus forme d'homme, tant les chairs, os et armement étaient ensemble mêlés et confondus. Mais on ne voyait couler le sang, ce qui était cas merveilleux. Soudain, cependant que les manouvriers, las de frapper, prenaient haleine, une voix faible issit hors de cette platelée d'os, de chair et de fer, disant :

« Tu as les sept ans, Smetse. »

– « Adonques, Monseigneur, » dit le forgeron, « signez la quittance. »

Ce que fit le diable.

– « Et maintenant, » ajouta Smetse, « que votre Altesse se daigne lever. »

A ce propos, par grand prodige le diable reprit sa forme ; mais comme il s'en allait levant la tête avec haut orgueil et ne daignant regarder à ses pieds, il butta contre un marteau gisant à terre et chut sus le nez bien honteusement, donnant ainsi à rire à tous les manouvriers, lesquels n'y faillirent point. S'étant ramassé, il les menaça du poing, mais ils s'éclaffèrent de rire davantage ; il vint sus eux, grinçant des dents ; ils le huèrent ; il voulut frapper de

son épée un court petit trapu manouvrier, mais cettuy-ci lui ôta l'épée des mains et la rompit en trois morceaux; il en frappa un autre du poing au visage, mais cettuy-là lui bailla si bon et vaillant coup de pied qu'il l'envoya s'étendre sus le quai les jambes en l'air. Là, rugissant¹ de honte, il se fondit en une fumée rougeâtre comme sang vaporant, et les manouvriers ouïrent mille voix joyeuses et ricassantes disant: « Battu le duc de sang, honni le seigneur de la hache, vilipendé le prince des bûchers! *Vlaenderland tot eeuwigheid!* Flandres pour l'éternité!» Et mille mains battirent plaudissant ensemblement, et le jour se leva.

XIV²

Des grandes crainte et douleur de la femme Smetse³.

Smetse, cherchant sa femme, la trouva en la cuisine, agenouillée devant la pourtraiture⁴ de Monsieur saint Joseph: « Or çà, commère, dit-il, comment trouvas-tu la danse? Ne fut-elle bien joyeuse? Ha, l'on nommera d'ores en avant, notre logis, la maison des diables battus. »

– « Oui, » dit la femme branlant la tête, « oui, et aussi la maison de Smetse emporté ès enfers. Car tu t'en iras là-dessous; je⁵ le sais, sens et pressens. Ce diable qui tantôt vint céans armé en guerre est fâcheux présage. Il reviendra, non plus seul mais avec cent mille diables armés comme lui. Ha, mon pauvre homme! Et ils porteront lances, épées, hallebardes, haquebutes à crocs et mousquets. Ils traîneront avec eux canons et en tireront sus nous, et mettront tout en morceaux, toi, moi, la forge et les manouvriers. Las! tout sera moulu! Et là où est présentement notre forge, ne sera plus qu'une triste poussière. Et les gens passant sus le quai diront en voyant la dite poussière: « Ci-gît la maison de Smetse le fol qui vendit son âme au diable. » Et je, étant ainsi morte, irai en paradis comme je l'ose espérer. Mais toi, mon homme: ha, malheur ineffable! ils t'emporteront et traîneront par le⁶ feu, fumée,

¹ B: plourant

² B: XII: *erreur de numérotation*

³ B: *pas de titre*

⁴ B: pourtraicture

⁵ B: là-dessous: oui, je

⁶ B: les

soufre, poix, huile bouillante, jusques au lieu épouvantable où sont punis ceux qui, ayant voulu trahir le pacte fait avec le diable, n'y furent point aidés par Dieu ou ses saints expressément. Pauvre petit bonhomme, mon doux compère, sais-tu ce qui t'est là gardé? Ho! un gouffre profond comme haut est¹ le ciel et garni² à ses horribiques parois de pointes de roc saillantes, de fers de lances, d'horribles épées, de mille épouvantables hallebardes. Et sais-tu ce que c'est que ce gouffre, mon homme? C'est le gouffre où l'on tombe toujours, m'entends-tu bien, toujours, toujours, déchiré aux rocs, taillé par les épées, ouvert par les hallebardes, toujours, toujours, pendant la toujours longue éternité.»

— «Mais, femme,» dit le forgeron, «vis-tu oncques l'abîme dont tu parles?»

— «Non,» dit-elle, «mais je sais comme il est, car on me l'a souvente fois dit en Saint-Bavon. Et le bon chanoine prêcheur ne devait point mentir.»

— «Ha! non,» dit Smetse.

XV³

Du roi de sang⁴.

Le soir dernier de la septième année étant venu, Smetse se tenait en sa forge, considérant le sac enchanté, et s'interrogeait bien angoisseusement comment il y ferait entrer le diable.

Cependant qu'il se lamentait, fut soudain la forge emplie d'une odeur infecte, punaise et fétide, innumérables poux couvrirent les solier, plafond, enclumes, marteaux, barres et soufflets, Smetse et ses manouvriers, lesquels furent comme aveuglés, car les dits poux étaient aussi épais en la forge que nuage, fumée ou brouillard.

Et une voix mélancolique et impérative fut ouïe disant: «Smetse, viens-t'en, les sept ans ont sonné.»

Et Smetse et ses manouvriers, regardant comme ils pouvaient du côté d'où venait la voix, virent, à travers le brouillard des poux, venir à eux un homme qui avait le front ceint d'une couronne royale et un manteau de drap d'or

¹ B : comme est haut

² B : ciel, garni

³ B : XIII : *erreur de numérotation*

⁴ B : *pas de titre*

sus le dos. Mais l'homme était nu sous le manteau, et sus sa poitrine se voyaient quatre grands apostèmes, lesquels n'étaient qu'une plaie et d'où sortait l'infection qui empuantissait la forge et les nuées de poux qui y sautaient. Et il avait à la jambe droite un cinquième apostème plus ord, fétide et punais que les autres. L'homme était blanc de teint, châtain de cheveux, roux de barbe, avait les lèvres quelque peu élevées et la bouche ouverte un tantinet. En ses yeux gris habitaient mélancholie,¹ envie, dissimulation, hypocrisie, rigueur et male rancune.

Les vieux manouvriers l'ayant considéré s'écrièrent comme un tonnerre : « Smetse, le roi de sang est céans, garde-toi. »

— « Braillards, » s'exclama le forgeron, « paix là, silence et vénération ! Que chacun ôte son couvre-chef au plus grand roi qui fut oncques, Philippe deuxième du nom, roi de Castille, de Léon, d'Aragon, comte de Flandre duc² de Bourgogne et de Brabant, palatin de Hollande et de Zélande, prince illustre emmi les illustres, grand emmi les grands, victorieux emmi les victorieux. « Sire, » ajouta le forgeron parlant au diable, « vous me faites l'honneur inouï de me venir prendre pour me mener ès enfers, mais mon humble bassesse forgeronique ose exposer à votre Altesse Royale et Palatine que l'heure du pacte n'a point encore sonné. Adoncques, s'il plaît ainsi à Votre Majesté, je passerai sus terre le bref temps qui me reste à vivre. »

— « Je le veux, » répondit le diable.

Cependant Smetse semblait ne pouvoir ôter ses yeux du diable et il paraissait grandement triste et marri, et il hochait la tête disant aucunes fois :

« Las ! las ! dur tourment, cruel malheur ! » Et il soupirait bien profondément.

— « Quel mal te point ? » dit le diable.

— « Je, Sire, » répondit Smetse, « ne pâtis mal aucun, sinon la grande douleur que j'ai de voir combien Dieu vous fut sévère, vous laissant ès enfers la maladie de laquelle vous mourûtes. Ha, c'est un bien pitoyable spectacle de voir un grand roi comme vous fûtes rongé de ces poux et dévoré de ces apostèmes. »

— « Il ne me chault de ta pitié, » répondit le roi.

— « Sire, » dit Smetse poursuivant son propos, « daignez ne point mal juger mes paroles. Je ne fus oncques instruit ès belles manières de dire ; notwithstanding³ ce, j'ose compâtrir à votre illustre souffrance, et ce d'autant plus que

¹ B : mélancholie,

² B : d'Aragon, duc

³ B : non obstant

je connais, pour en avoir souffert votre¹ mal ; et vous pouvez, Sire, en voir encore sus ma peau les marques épouvantables.» Et Smetse, découvrant sa poitrine, montra les traces de blessures reçues des traîtres Espagnols alors qu'il courait la mer avec ceux de Zélande.

– « Mais, » dit le diable-roi, « tu me sembles, forgeron, être si bien guéri ! Fus-tu vraiment autant malade que moi ? »

– « Autant que vous, Sire, » répondit Smetse ; « je n'étais qu'un monceau de vive pourriture ; autant que vous, j'étais fétide, infect et punais, et chacun me fuyait autant que vous ; autant que vous, j'étais rongé de poux ; mais ce que ne put pour vous l'illustrissime docteur Olias de Madrid, un humble charpentier le put pour moi. »

A ce propos le diable-roi dressa l'oreille : « En quel lieu, » dit-il, « habite ce charpentier, et quel nom a-t-il ? »

– « Il, » dit Smetse, « habite ès cieux et il a nom Monsieur saint Joseph. »

– « Ce grand saint t'est doncques apparu par miracle spécial ? »

– « Oui, Sire. »

– « Et par quelles vertus as-tu mérité cette sacrée et rare faveur ? »

– « Sire, » répondit Smetse, « je n'eus oncques vertus assez pour mériter seulement l'ombre d'un brin de grâce particulière ; mais, souffrant, j'ai prié humblement et avec confiance mon benoît patron, Monsieur saint Joseph, et il a daigné me venir en aide. »

– « Narre-moi le fait, forgeron. »

– « Sire, » répondit Smetse montrant le sac, « voyez-ci mon remède. »

– « Ce sac ? » interrogea le diable.

– « Oui, Sire ; mais que Votre Majesté daigne de près considérer le chanvre duquel il est fait. N'en jugez-vous point l'espèce tout à fait étrange ! Las ! » dit Smetse poursuivant son propos et paraissant entrer en extase, « nous ne sommes point destinés, nous autres pauvres hommes, à voir tous les jours pareil chanvre. Aussi n'est-ce point chanvre terrestre, mais chanvre céleste, chanvre du bon paradis, semé par Monsieur saint Joseph autour de l'arbre de vie, récolté et tissé par ses ordres exprès pour en faire sacs à serrer les fèves que mangent Messieurs les anges aux jours d'abstinence. »

– « Mais, » interrogea le diable, « comment ce sac te vint-il ès mains ? »

– « Ha, Sire, par grande merveille : j'étais, un soir, au lit, pâissant vingt morts de mes ulcères, et tout prêt à trépasser ; je voyais ma bonne femme plourer, j'oyais mes voisins et manouvriers, desquels il en est beaucoup céans, disant auprès de mon lit les prières des agonisants ; mon corps était plein de douleur et mon âme de désespérance. Je m'avisai toutefois de prier

¹ B : pour l'avoir pâti, votre

mon benoît patron et jurai que s'il me tirait de cettuy estrif, je lui brûlerais en Saint-Bavon une telle chandelle que la graisse de vingt moutons ne pourrait suffire à la façon. Et je ne priai point en vain, Sire, car soudain un trou se fit dans le plafond au-dessus de ma tête, une vive lumière, un parfum céleste emplirent la chambre, un sac descendit par le trou, un homme vêtu de blanc suivit le sac, marcha en l'air jusques à mon lit, jeta bas les draps qui me couvraient, et avant que j'eusse eu le temps de cligner de l'œil, me mit dans le sac et en tira les cordons autour de mon col. Mais voyez-ci le miracle: aussitôt vêtu de ce bon chanvre, voici qu'une douce chaleur me pénètre, mes ulcères se ferment et mes poux crèvent très tous avec un bruit terrible. L'homme alors sous riant¹ me narre le fait du chanvre céleste et des fèves angéliques, et finit son propos me disant: «Conserve ce remède, Monsieur saint Joseph te l'envoie. Quiconque en usera sera guéri de tous maux et sauvé pour toute l'éternité, s'il ne vend entretandis son âme au diable.» Puis l'homme s'en fut. Et il ne m'a point trompé, le bon messenger, car avec l'aide du sac céleste, je guéris Toon, mon manouvrier, des froides humeurs, Pier des fièvres, Dolf du scorbut, Hendrik de la pituite, et vingt autres qui de présent me doivent d'être encore en vie.»

Quand Smetse eut fini son propos, le diable-roi parut abîmé en ses réflexions, puis soudain il leva les yeux au ciel, joignit les mains, se signa à outrance, et tombant à genoux il se battit la poitrine, et s'écriant bien lamentablement il pria ainsi: «Ha Monsieur saint Joseph, doux Sire, benoît saint, époux immaculé de la Vierge sans tache, vous avez daigné guérir ce forgeron, et il eût, de par vous, été sauvé pour l'éternité s'il n'eût vendu son âme au diable. Mais je, Monsieur, je, pauvre roi, qui vous prie, ne me daignerez-vous guérir et sauver comme vous le voulûtes faire à lui? Vous le savez assez, doux Sire, j'ai usé ma vie, ma personne, mes biens et ceux de mes sujets à la défense de notre sainte religion; j'ai haï comme il convient la liberté de croire autre chose que ce qui est commandé; je l'ai combattue par le fer, la fosse et le feu; j'ai sauvé ainsi du venin de la réforme Brabant, Flandres, Artois, Hainaut, Valenciennes, Lille, Douai, Orchies, Namur, Tournai, Tournaisis, Malines et mes autres pays. Ce nonobstant,² j'ai été jeté au feu d'enfer, et je pâtis sans cesse l'indicible tourment de mes ulcères rongeurs et de mes poux dévorants. Ha! ne me guérez-vous, ne me sauvez-vous? Vous le pouvez, Monsieur. Oui, vous ferez pour le roi dolent le miracle qui sauva le forgeron. Alors pourrai-je aller en paradis vous bénir et glorifier durant les siècles des siècles. Sauvez-moi, Monsieur saint

¹ B: sousriant

² B: non obstant

Joseph, sauvez-moi. Amen.»

Et le diable-roi se signant tour à tour, se battant la poitrine et marmonnant force patenôtres, se leva et dit à Smetse: «Ensacque-moi, forgeron.»

Ce que fit Smetse bien subtilement, coula le diable dans le sac, laissant seulement passer la tête, serra autour du col le fort cordon, et posa le diable sus une enclume.

A ce spectacle les manouvriers s'éclaffèrent de rire, battirent des mains et s'entredirent mille choses joyeuses.

– «Forgeron,» interrogea le diable, «ces Flamands se gaussent-ils de moi?»

– «Oui, Sire.»

– «Et que disent-ils, forgeron.»

– «Ha, Sire, ils disent qu'à l'avoine se prennent chevaux; au foie, chiens; au chardon, baudets; au bren,¹ pourceaux; au sang caillé, truites; au fromage, carpes; au goujon, brochets, et les cafards de votre farine à des récits de faux miracles.»

– «Ho! le traître forgeron,» ulla le diable grinçant des dents, «il a pris en vain le nom de Monsieur saint Joseph, il a menti sans vergogne!»

– «Oui, Sire.»

– «Et tu m'oserais battre comme Jacob Hessels et mon fidèle duc?»

– «Davantage, Sire, toutefois vous le serez si² le voulez, et libre s'il vous plaît: libre me rendant le pacte, battu vous obtenant à me vouloir emporter.»

– «Te rendre le pacte!» ulla le diable, «j'aimerais mieux souffrir mille morts en un moment.»

– «Sire roi,» dit Smetse, «je vous conjure de songer à vos os, lesquels ne me semblent jà bien valides, pensez aussi que l'occasion nous est belle de revancher sus vous notre pauvre Flandres³ tant ensanglantée de votre fait; mais il me déplait de repasser là où a passé la colère du Dieu très-juste. Adonques hâtez-vous de me rendre le pacte, faites-moi grâce, Sire roi, ou il pleuvra tantôt.

– «Faire grâce,» dit le diable, «faire grâce à Flamand, périsse plutôt Flandres! Ha, que n'ai-je, un seul jour, puissance, armées et trésors autant que j'en veux, Flandres aurait trépassé vite. Lors on y verrait la famine régner, séchant le sol, tarissant l'eau des sources et la vie des plantes, les blêmes et derniers habitants des villes dépeuplées y errer comme fantômes,

¹ B: bran,

² B: Sire. Toutefois vous serez battu si

³ B: Flandre

s'entretenant sus les monceaux pour y chercher quelque pourrie nourriture, les bandes de chiens affamés arracher pour les dévorer les nouveau-nés au sein tari des mères ; la famine se tenir où était l'abondance, la poussière où étaient les villes, la mort où était la vie, les corbeaux où étaient les hommes ; et sus la terre nue, pierreuse et désolée, sus ce cimetière, je planterais une croix noire avec cette inscription : « Ci-gît Flandres l'hérétique, Philippe d'Espagne lui passa sus le ventre. »

Et ce disant le diable écumait de male rage ; mais à peine sa dernière parole était-elle froide que tout ce qu'il y avait en la forge de barres et de marteaux lui tomba sus. Puis Smetse et ses manouvriers, frappant tour à tour dirent : « Ceci est pour nos chartes rompues et nos privilèges violés, malgré tes serments, car tu fus parjure.

« Ceci est pour ce qu'appelé¹ par nous, tu n'osas venir en nos pays alors que ta seule présence eut calmé les plus échauffés ; car tu fus couard.

« Ceci est pour les riches catholiques et réformés frappés par toi, afin de t'enrichir de leurs biens ; car tu fus larron.

« Ceci est pour l'innocent marquis de Berg-op-Zoom que tu empoisonnas en sa prison afin d'hériter de lui ; pour le prince d'Ascoly, à qui tu fis épouser dona Eufrasia, grosse de ton fait, afin d'enrichir de ses biens le bâtard à venir. Le prince mourut aussi comme tant d'autres, car tu fus empoisonneur de corps.

« Ceci est pour les faux témoins payés par toi, et ta promesse d'anoblir celui qui, pour de l'argent, tuerait le prince Guillaume, car tu fus empoisonneur d'âmes. »

Et les coups tombaient dru, et la couronne du diable-roi était chue à terre, et son corps n'était plus, comme celui du duc, qu'une platelée d'os et de chair non mêlés de sang. Et les manouvriers frappant disaient :

« Ceci est pour ce que tu inventas le *garrot*, afin d'en étrangler Montigny, ami de ton fils, car tu fus trouveur de supplices nouveaux.

« Ceci est pour le duc d'Albe, pour les comtes d'Egmont et de Hornes, pour tous nos pauvres morts, pour nos marchands allant enrichir Allemagne et Angleterre, car tu fus meurtrier et ruine du pays.

« Ceci est pour ta femme, qui trépassa de ton fait, car tu fus époux sans amour.

« Ceci est pour ton pauvre fils Charles qui mourut sans avoir été malade, car tu fus père sans entrailles.

« Ceci pour ce qu'à la douceur, confiance et bon vouloir de nos pays, tu répondis par haine, cruauté et meurtre, car tu fus roi sans justice.

¹ B : qu'appellé

« Et ceci est pour l'empereur, ton père, lequel par ses exécrables placards et édits, premier sonna pour nos pays la cloche de la male heure. Houssepeigne-le¹ de par nous et dis-nous s'il ne te plaît encore de rendre au *baes* le pacte ? »

– « Oui, » ploura une voix mélancolique,² issant hors la platelée d'os et de chair, « tu as tout, Smetse, tu es quitte. »

– « Baille-moi, » dit le forgeron, « le parchemin. »

– « Ouvre le sac, » répondit la voix.

– « Oui da,³ » fit Smetse, « oui, oui, je vais incontinent ouvrir le sac tout grand, et Mons Philippe en sortira et m'emmènera ès enfers bien subtilement. O le bon petit diable. Mais ce n'est encore l'heure des hautes malices. Adoncques j'ose supplier Votre Majesté de me rendre, davant, le parchemin, lequel sans fatigue elle pourrait passer par cette ouverture qui est entre son col et le bord du sac. »

– « Je ne le ferai, » dit le diable.

– « Ce sera, » dit Smetse, « comme il plaira à votre subtile Majesté. Ensacquée elle est, ensacquée elle veut rester, je ne m'y oppose. A chacun son caprice, le mien sera toutefois de la bien laisser en son sac, puis ainsi de l'emmener à Middelburg, en Walcheren, et là de demander à la commune qu'il me soit permis de faire bâtir, sus le marché, un bon petit fourreau de pierre, d'y enclorre Votre Majesté et d'en laisser seulement sortir sa trogne mélancolique. Ainsi logée, elle pourra voir de près le bonheur, joie et richesse des réformés : ce lui sera plaisir bien grand, qui pourra être augmenté, aux jours de foire et de marché, par quelques félons soufflets qu'on lui baillera au visage, quelques traîtres coups de bâton ou quelque salive⁴ peu respectueuse. Vous aurez, en outre, Sire, l'indicible satisfaction de voir de Flandres, de Brabant et de vos autres pays tant ensanglantés de votre fait, moult bons pèlerins venant à Middelburg payer en beaux écus de bâton leur dette antique à Votre Majesté miséricordieuse. »

– « Je ne veux, » dit le diable, « cette honte ; prends, forgeron, prends le parchemin. »

Smetse ayant obéi vit que c'était bien le sien, et l'étant allé tremper en l'eau bénite le parchemin se fondit en poussière.

Ce dont il fut bien joyeux et il ouvrit le sac au diable duquel les os brisés furent joints incontinent l'un à l'autre. Et il rentra en son corps maigre, ses

¹ B : Houssepeigne-le

² B : mélancolique,

³ B : – « Oui dea, »

⁴ B : boue

poux rongeurs et sa dévorante pourriture.

Puis, s'étant couvert de son manteau de drap d'or, il issit de la forge, cependant que Smetse lui criait : « Bon voyage et vent arrière, Mons Philippe ! »

Et sus le quai butta le diable contre une pierre qui soi levant ouvrit grand trou, où il fut soudain comme huître avalé.

XVI¹

Où Smetse voit sur la Lys spectacle bien merveilleux².

Cependant que s'en allait le diable, Smetse ne se pouvait ravoïr tant il était joyeux, et il courut à sa femme, laquelle s'était venue bouter à la porte de la cuisine, et par grande joie le bon forgeron poussa, frappa, baisa, embrassa la commère, la secoua, serra contre lui, alla à ses manouvriers, leur donna à tous la main, s'écriant : « Par Artevelde ! je suis quitte, Smetse est quitte ! » Et il semblait n'avoir langue que pour dire son quitte ! Et il le soufflait en l'oreille à sa femme, sous le nez à ses manouvriers, et sus le mufle à un vieux chat pelé et tousseux lequel, éveillé en son coin, lui donna pour son quitte de la griffe sur³ la physionomie.

« Le maroufle, » répondit Smetse, « ne me paraît aise de ma délivrance suffisamment. Serait-ce quelque diable encore ? Car l'on dit qu'ils se mussent sous toutes formes. Çà, » dit-il au chat, lequel fouffait par grande épouvante, « as-tu ouï, entendu et compris, diable chat ? Je suis quitte et libre, quitte et franc, quitte et joyeux, quitte et riche. Et j'ai fait quinauds tous les diables. Et d'ores en avant festoierai-je allègrement ainsi qu'il convient à un quitte forgeron. Femme, j'entends qu'aujourd'hui on envoie à Slimbroek cent philipdalers, car le pauvre méchant se doit aussi tantôt éjouir de ce que Smetse est quitte. »

Mais la femme ne répondit mot, et le forgeron la cherchant la vit descendant l'escalier et tenant ès mains un grand bassin plein d'eau bénite, en laquelle trempait belle branche de buis des Rameaux.

¹ B : XIV : *erreur de numérotation*

² B : *pas de titre*

³ B : sus

Entrée en la forge, la femme commença de la dite¹ branche à asperger son homme et les manouvriers et aussi les marteaux, enclumes, soufflets et autres utiles.

– «Femme,» dit Smetse essayant d'échapper à l'eau, «que fais-tu?»

– «Je te sauve,» dit-elle, «forgeron présomptueux. Cuides-tu, de vrai, être libre des diables, cependant que tu possèdes les biens qui sont à eux? Cuides-tu même, puisqu'ils n'ont plus ton âme qui était le prix de ta richesse, qu'ils te vont laisser la dite² richesse? Ha le sot forgeron! Ils viendront céans de rechef,³ oui; et si je ne t'arrose de cette eau sainte et moi pareillement et tous les manouvriers, quel pourra dire les maux desquels ils nous géhenneront, las!»

Et la femme besognait bien de son rameau, quand soudain par un fort tonnerre grondant sous la terre trembla le quai, se fendirent les pierres, frissèrent les vitres des maisons, s'ouvrirent toutes les portes, fenêtres et issues de la forge, et un vent chaud souffla.

«Ha,» s'exclama la femme, «les voici; prie, mon homme!»

Et de fait parut dans le ciel un homme nu et beau merveilleusement. Il était debout sur un char de diamant, traîné par quatre chevaux de feu. Et il tenait en sa main droite une bannière, et sus cette bannière, il était écrit: «Plus beau que Dieu.» Et du corps de l'homme, lequel était chair lumineuse, sortaient beaux rayons éclairant la Lys, le quai et les arbres comme un soleil. Et les dits⁴ arbres commencèrent osciller et tordre leurs troncs et branches, et tout le quai sembla se mouvoir comme navire sus la mer, et des milliasses de voix s'exclamèrent ensemblement: «Seigneur, nous crions vers toi notre faim et notre soif, seigneur, repais-nous, seigneur, rafraîchis-nous.» – «Ha,» s'exclama la femme, «voici monseigneur Lucifer et tous ses diables!» Et les voix ayant cessé, l'homme fit de la main un signe et soudain l'eau de la Lys monta comme si Dieu en eût soulevé le lit. Et la rivière devint pareille à mer houleuse; toutefois les vagues n'allaient du tout vers le quai, mais chacune s'agitait isolément, portant à sa crête écume de feu. Puis chaque écume monta tirant à elle l'eau comme une colonne, et il semblait au pauvre Smetse et à sa femme et aux manouvriers qu'il y eût là bien cent mille milliasses de colonnes d'eau oscillant et s'agitant.

Puis chacune colonne fut formée en un animal⁵ horrible, et soudain parurent s'entremêlant, frappant et blessant, tous les diables tourmenteurs

¹ B: ladite

² B: ladite

³ B: derechef,

⁴ B: lesdits

⁵ B: animant

des pauvres damnés. Là se voyaient, montés sus jambes d'hommes torsés et branlantes, crabes monstrueux, dévorateurs de ceux qui furent rampants en leur vie ; près des dits¹ crabes, se tenaient, agitant de l'aile, autruches plus grandes que cheval. Elles avaient sous la queue lauriers, sceptre et couronne, et derrière cette queue étaient contraints de courir ceux qui, en notre monde et sans souci de² bien faire, poursuivirent les vains honneurs. Et les autruches allaient plus vite que vent, et ils couraient sans cesse derrière elles afin d'atteindre les lauriers, sceptres et couronnes ; mais ils ne le pouvaient oncques. Ainsi étaient-ils menés jusques à quelque traître étang plein de boue félonne, où ils tombaient bien honteusement et y demouraient englués durant toute l'éternité, cependant que l'autruche raillarde vaguait sus le bord agitant ses fanfreluches.

Emmi les autruches s'ébattaient beaux escadrons de singes multicolores diaprés comme papillons, et réservés aux avars usuriers juifs et lombards, lesquels, entrant ès enfers, regardaient bien autour d'eux, clignant de l'œil sous leurs lunettes, ramassaient clous rouillés, vieilles pantoufles, ordes guenilles, boutons montrant leur bois et autres antiquailles, puis cavaient hâtivement quelque trou, y célaient leur butin et s'allaient seoir à quelque distance. Les singes, voyant ce, sautaient sus le trou, le vidaient et en jetaient au feu le contenu. Lors les avars de plourer, se lamenter et d'être par les singes battus, et de quérir finalement³ quelque endroit plus secret, et d'y enfouir de rechef⁴ leurs nouvelles rapines, et de voir de rechef⁵ vider le trou et d'être de rechef⁶ battus, et ainsi durant toute l'éternité.

En l'air, au-dessus des singes, battaient de l'aile aigles ayant au lieu de bec vingt et six canons de mousquet tirant ensemblement. Ces aigles étaient dits royaux pour ce qu'ils étaient réservés aux princes conquérants qui durant leur vie aimèrent trop le bruit des canons et guerres. Et pour leur ébattement ils leur tiraient des dits⁷ canons sus le muflé toute l'éternité.

A côté des autruches, singes et aigles, se dressait, balançait et tordait grand serpent ayant pelage d'ours ; il était long et gros outre toute mesure, et agitait cent mille bras velus tenant chacun une hallebarde de fer aiguisé comme rasoir. On le nommait le serpent des Espagnes pour ce qu'ès enfers il taillait de ses hallebardes sans merci toutes les troupes des traîtres pillards qui

¹ B : desdits

² B : souci aucun de

³ B : finalement

⁴ B : derechef

⁵ B : derechef

⁶ B : derechef

⁷ B : desdits

gâtèrent nos pays.

Se gardant du dit¹ serpent avec grande prudence, voltigeaient malicieux petits pourceaux ailés desquels la queue était andouille. La dite² queue était réservée à la rage éternelle du gourmand qui tombait ès enfers. Car le pourceau venait à lui, lui mettait l'andouille au bec, il y voulait mordre, mais soudain le pourceau s'envolait, et ainsi durant toute l'éternité.

Là furent vus aussi, se pavanant dans leurs plumes mirifiques, paons monstrueux. Aussitôt que quelque maître fat et vaniteux venait en leur logis, se rengorgeant dans ses beaux atours, le paon allait à lui et, ouvrant la queue, le semblait inviter à tirer quelque belle plume pour en orner son couvre-chef ; mais sitôt que le fat approchait cuidant tirer la plume, voilà Monsieur du Paon de lui lâcher en pleine face eau puante et fétide qui gâtait tous ses beaux habillements. Et toute l'éternité le maître fat voulait tirer la plume, et toute l'éternité il était ainsi lavé.

Emmi ces horribifiques animants, vaguaient par couples sauterelles mâles et femelles de taille humaine, l'une jouant du fifre et l'autre brandissant un maître bâton bien nouveau. Sitôt qu'elles voyaient un homme qui durant sa vie sauta par couardise du bien au mal, du blanc au noir, du feu à l'eau, n'adorant oncques que le plus fort, les sauterelles allaient au dit³ homme, l'une jouait du fifre, et l'autre, s'appuyant sus son bâton bien majestueusement, lui disait : « Saute pour Dieu, » l'homme sautait ; « Saute pour diable, » l'homme sautait de rechef ;⁴ « Saute pour Calvin, saute pour la messe, saute pour la chèvre, saute pour le chou, » et toujours sautait le pauvre homme ; mais il ne le faisait oncques haut assez au gré de la sauterelle au bâton, de mode qu'il était à chacune fois houssepeigné⁵ sans pitié. Et il sautait sans cesse et il était sans cesse battu, cependant que sans cesse le fifre se faisait ouïr plaisamment, et ainsi durant toute l'éternité.

Plus loin, nues et balancées sus des draps d'or, de soie et de velours, couvertes de perles et de mille beaux bijoux, plus belles que les plus belles en Gand, Brusselle et Bruges, lascives et sousriantes,⁶ chantant et jouant mille beaux instruments, se tenaient les femmes des diables. Celles-là servaient à châtier les vieux paillards, corrupteurs de jeunesse ; lesquels voyant venir elles appelaient bien amoureusement, mais ils ne pouvaient oncques d'elles approcher. Toute l'éternité les pauvres paillards les devaient considé-

¹ B : dudit

² B : Ladite

³ B : audit

⁴ B : derechef ;

⁵ B : houssepeigné

⁶ B : sous-riantes,

rer sans leur pouvoir seulement toucher le bout de l'ongle du petit doigt. Et ils plouraient et se lamentaient, mais en vain, et ainsi durant les siècles des siècles.

Là étaient aussi malicieux petits diables battant tambours, faits de la peau des hypocrites desquels le masque tombait sus la caisse en façon d'ornement. Et il fallait aux dits¹ hypocrites, sans peau, sans masque, dans toute leur laideur, honnis, hués, sifflés, conspués, mangés d'horribles mouches et suivis des diables battant tambours, vaguer par l'enfer durant toute l'éternité.

Il était bon de voir aussi là les diables des présomptueux. C'étaient grasses et belles outres pleines de vent, finissant en bec, au bout duquel était un chalumeau. Les dites² outres avaient pieds d'aigle et deux bons petits bras, terminés par des mains dont les doigts étaient longs assez pour pouvoir encendre l'outre entière. Quand le présomptueux entrait ès enfers disant : « Je suis grand, je suis beau, fort, puissant, victorieux, je vaincrai Lucifer et épouserai sa femelle Astarté, » les outres venaient à lui et, le saluant bien bassement, disaient : « Monsieur, ne vous plaît-il point que nous vous disions quelque mot en secret touchant vos fiers desseins ? »

– « Oui, » disait-il. Lors, à deux les outres lui boutaient leur chalumeau en l'oreille sans qu'il le pût ôter, et elles commençaient à se presser de leurs longs doigts le ventre, afin d'en faire sortir un grand vent lui³ entrant en la tête, laquelle s'enflait très-bien, et toujours davantage, et voilà Monsieur du présomptueux⁴ de s'élever en l'air et d'aller durant toute l'éternité se pourmener, cognant de la tête le plafond de l'enfer et agitant toujours les jambes pour descendre ; mais vainement.

Diabes merveilleux étaient singes d'argent vif, toujours courant, sautant, dansant, allant et venant. Les dits diables allaient aux paresseux qui leur étaient jetés, leur baillaient⁵ bêche à bêcher le sol, arme à fourbir, arbre à tailler, livre à méditer. L'ouvrage étant donné, le paresseux le regardait disant : « A demain, » et il se détirait les bras, rêvassant et bâillant,⁶ mais à peine ouvrait-il la bouche toute grande que le singe y boutait une éponge trempée en quintessence de rhubarbe⁷ : « Ceci, » ricassait-il, « est pour le jour d'hui ; travaille, guenille, travaille. » Puis tandis⁸ que le paresseux rendait sa

¹ B : auxdits

² B : Lesdites

³ B : un vent horrible lui

⁴ B : Présomptueux

⁵ B : Ledit diable allait au paresseux qui lui était jeté, lui baillait

⁶ B : rêvassait et bâillait,

⁷ B : quintessence de rhubarbe et d'aloès :

⁸ B : Puis cependant

gorge, le diable le secouait, agitait de cent façons, ne le laissant oncques plus en repos que taon cheval, et ainsi durant toute l'éternité.

Plaisants diables étaient jolis petits enfants bien éveillés et malicieux, ayant mission d'enseigner aux rhéteurs pédants à penser, parler, rire et plourer selon la simple nature. Et quand ils ne le faisaient, ils leur en donnaient sus les doigts bien amèrement. Mais les pauvres pédants ne pouvaient plus apprendre, étant trop lourds, vieux et niais ; ainsi avaient-ils sus leurs doigts tous les jours et du fouet le dimanche.

Et tous ces diables ensemble s'exclamaient : « Maître, nous souffrons la faim ; maître, donne-nous à manger, paye un tantinet les bons services que nous te rendons. »

Et soudain l'homme qui était sus le char ayant fait un signe, la Lys jeta tous ces diables sus le quai comme mer jette son eau sus le rivage, et abordant ils sifflèrent aigrement et épouvantablement.

Et Smetse, sa femme et les manouvriers entendirent avec fracas ouvrir les portes des caves, tous les tonneaux de bruinbier montèrent en sifflant l'escalier, en sifflant traversèrent la forge, et, en sifflant et après avoir décrit grande ellipse, s'en furent tomber emmi la foule de tous les diables. De même firent les bouteilles pleines de vin, de même les jambons, pains et fromages ; de même les beaux crusats, angelots, philipdalers et autres monnaies qui furent toutes changées en boissons et nourritures. Et les diables s'entredaubèrent, cognèrent, blessèrent, ne formant qu'une masse de monstres combattant, ullant et sifflant à qui aurait davantage. Quand il ne resta plus goutte ne miette, l'homme qui était sus¹ le char fit un signe, et tous les diables se fondant en eau noire coulèrent en la rivière, où ils disparurent ; et l'homme quitta le ciel.

Et Smetse Smee était pauvre comme devant, sauf un beau petit sac plein de royaux d'or, lequel la femme avait par grand hasard aspergé d'eau bénite et qu'il garda nonobstant² qu'il vînt du diable. Ce qui ne lui profita du tout. Et il vécut bien jusqu'à ce qu'il mourût³ soudainement en sa forge, à l'âge avancé et béni de nonante et trois ans.

¹ B : sur

² B : non obstant

³ B : mourut

De l'enfer, du purgatoire de la longue
échelle et finalement du paradis².

Etant mort, son âme dut passer par l'enfer,³ vêtue forgeronniement. Y venant il vit, par les fenêtres ouvertes, les diables qui l'avaient effrayé en se montrant sus la Lys, et qui présentement géhennaient et tourmentaient de leur mieux les pauvres damnés. Et Smetse vint au portier; mais cettuy-ci⁴, le voyant, ulla bien effroyablement: «Smetse est là, Smetse Smee, le traître forgeron.» Et il ne le voulut point laisser entrer. Oyant le vacarme, Monseigneur Lucifer, Madame Astarté et toute sa cour vinrent aux fenêtres, et tous les diables pareillement.

Et tous s'écrièrent par peur:

– «Fermez les portes, c'est Smetse qui a charme, Smetse le traître forgeron, Smetse le batteur des pauvres diables. S'il entre céans, il bouleversera, gâtera, brisera tout. Au large, Smetse!»

– «Messieurs,» dit Smetse, «si je viens en ce lieu considérer vos mufles, qui ne sont beaux, je l'affie, ce n'est du tout pour mon plaisir; au demourant, je ne suis point désireux d'entrer chez vous. Adonques ne menez point si grand bruit, messieurs les diables.»

– «Oui-da, beau forgeron,» répondit Madame Astarté, «tu fais patte de velours présentement, mais quand tu seras en notre logis, tu montreras tes griffes et ta méchanceté félonne, et tu nous feras mourir, moi, mon bon époux et mes amis. Escampe, Smetse; escampe, forgeron.»

– «Madame,» dit Smetse, «vous êtes la plus belle diablesse que je vis oncques, ce ne vous est toutefois motif suffisant pour tant mal juger l'intention du prochain.»

– «Oyez-vous le bonhomme?» dit Madame Astarté, «comme il cache sa vilenie sous des mots de sucre! Chassez-le, diables, mais ne lui faites trop grand mal.»

– «Madame,» dit Smetse, «daignez m'entendre.»

– «Escampe, forgeron,» s'exclamèrent les diables; et ils lui jetèrent charbons ardents, pierres rougies, et tout ce qu'ils purent ramasser. Et Smetse s'enfuit le grand pas.

¹ B: XV: *erreur de numérotation*

² B: *pas de titre*

³ B: âme s'en fut vers l'enfer,

⁴ B: cettui-ci,

Ayant marché aucun temps, il vint devant le purgatoire. Vis-à-vis était une échelle avec cette inscription au bas : « Ci est la route du bon paradis. »

Et Smetse, bien joyeux, monta sus l'échelle, laquelle était faite de fil d'or, duquel fil sortaient aucunes fois pointes aiguës en vertu de la parole de Dieu qui dit : « Large est le chemin de l'enfer, difficile et navrant est le chemin du ciel. » Et de fait, Smetse eut tôt les pieds navrés. Toutefois il monta sans cesse, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut compté dix cent mille échelons et qu'il ne vit plus rien de la terre ni de l'enfer. Et la soif le prit ; ne trouvant rien à boire, il devenait maussade, quand soudain il vit passer un petit nuage et le huma joyeusement. Il ne lui parut toutefois autant délicieux comme bruinbier, mais il se consola songeant que l'on ne peut partout avoir ses aises. Etant encore plus élevé sus l'échelle, il eut soudain grande peine à retenir son couvre-chef, à cause d'un traître vent d'automne, lequel descendait vers la terre pour y faire tomber les feuilles dernières. Et il fut par le dit¹ vent secoué très-bien, et faillit choir. Cet² estrif passé, la faim le prit, et il regretta le bon bœuf fumé aux pommes de pin, lequel est tant salutaire aux pauvres voyageurs. Mais il prit quelque courage, songeant que l'homme ne peut s'aviser de tout.

Soudain il aperçut un aigle horrifique venant sus lui de la terre. Cuidant assurément qu'il fût quelque gras mouton, l'aigle monta au-dessus de lui et voulut lui tomber sus comme balle de mousquet ; mais le bon forgeron fut sans peur, se détourna à propos et saisit l'oiseau au col, qu'il tordit bien subtilement. Puis, montant toujours, il s'empêcha à le plumer, y mangea morceaux crus et les trouva coriaces. Toutefois il prit cette viande en patience, parce qu'il n'en avait point d'autre. Puis, patiemment et bravement, il monta pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, ne voyant rien sinon le bleu du ciel et d'innomérables soleils, lunes et étoiles au-dessus de sa tête, à ses pieds, à droite, à gauche et partout. Et il lui sembla être au centre d'une belle sphère, de laquelle les intérieures parois eussent été peintes de ce beau bleu semé de tous ces soleils, lunes et étoiles. Et il prit peur à cause du grand silence et de l'immensité.

Soudain il sentit douce chaleur, ouït voix harmonieuses, lointaine musique, bruit de cité besognante, et il vit une infiniment grande ville ceinte de murailles, au-dessus desquelles se montraient maisons, arbres et tours. Et il sentit que malgré lui il montait plus vitement, et quittant le dernier échelon, il prit pied à la porte de la ville.

— « Par Artevelde ! » dit-il, « je suis devant le bon paradis. »

¹ B : ledit

² B : Cettuy

Et il frappa à la porte ; Monsieur saint Pierre lui vint ouvrir.

Smetse eut peur un petit, considérant la gigantesque apparence du bon saint, sa forte chevelure, sa barbe rousse, sa large face, son front élevé et ses yeux perçants, desquels il le regardait fixement.

– « Quel es-tu ? » dit-il.

– « Monsieur saint Pierre, » dit le forgeron, « je suis Smetse Smee, qui en son vivant habita en Gand sus le quai aux Oignons, et vous prie présentement de le vouloir bien laisser entrer en votre bon paradis. »

– « Non ! » répondit Monsieur saint Pierre.

– « Ha ! Monsieur, » dit Smetse bien piteusement, « si c'est pour ce que de mon vivant je vendis mon âme au diable, je vous ose affier que je me suis bien repenti et racheté de ses griffes, et n'ai rien gardé de ses biens. »

– « Fors un sac plein de royaux, » répondit Monsieur, « et pour ce tu n'entreras céans. »

– « Monsieur, » dit le forgeron, « je ne suis tant coupable que vous le croyez bien ; le sac était en mon logis demouré à cause qu'il avait été béni, et pour ce fait l'avais-je cuidé pouvoir garder. Mais prenez-moi en pitié, car je ne savais ce que je faisais. Daignez aussi considérer que je viens de lointain pays, que je suis grandement fatigué et me délasserais en ce bon paradis volentiers. »

– « Trousse tes guenilles, forgeron, » dit Monsieur, qui tenait la porte entre-bâillée.

Cependant Smetse s'était glissé à travers l'ouverture, et ôtant vite son tablier de cuir, il s'y assit disant :

– « Monsieur, je suis sus mon bien, vous ne me pouvez ôter d'ici. »

Mais Monsieur saint Pierre manda à une troupe d'anges hallebardiers qui étaient là de chasser le forgeron : ce que firent les anges hallebardiers bien subtilement.

Cependant Smetse ne cessait de frapper sus la porte à grands coups, et se lamentait, plourait et s'écriait : « Monsieur, ayez pitié de moi, daignez me faire entrer, Monsieur ; je me repens de tous mes péchés commis, voire même des autres ; Monsieur, baillez-moi permission d'entrer dans le benoît paradis ; Monsieur... » Mais Monsieur, oyant ce, passa la tête au-dessus du mur :

– « Forgeron » dit-il, « si tu persistes à mener si grand tapage, je te fais mener en purgatoire. »

Et le pauvre Smetse se tut, et il s'assit sus¹ son séant, et il passa bien tristement les jours à regarder ceux qui entraient.

Et ainsi s'écoula une semaine, en laquelle il ne vécut que de quelques petits

¹ B : sur

pains qu'on lui jetait par-dessus le mur, et de raisins cueillis à une méchante vigne, laquelle couvrait un pan extérieur du mur du bon paradis.

Et Smetse fut bien mélancolique¹ menant cette paresseuse existence. Et il chercha en sa tête quelque besogne pour s'ébaudir un petit. L'ayant trouvée, il s'écria bien fort, et Monsieur saint Pierre passa la tête au-dessus du mur.

– « Que veux-tu, Smetse ? » dit-il.

– « Monsieur, » répondit le forgeron, « ne vous plaît-il que je descende sus terre pour une nuit, afin d'y voir ma bonne femme et de veiller à mes affaires ? »

– « Tu le peux, Smetse, » répondit Monsieur saint Pierre.

XVIII²

Où se voit pourquoi Smetse fut fouetté³.

Il était pour lors la veille de la fête de tous les saints ; grand était le froid, et la femme de Smetse se tenait en sa cuisine, besognant quelque bonne mixture de sucre, jaune d'œuf et bruinbier, pour se guérir d'un méchant catarrhe qui la gênait⁴ depuis que son homme était trépassé.

Smetse vint frapper à la fenêtre de la cuisine, ce dont fut sa femme bien effrayée.

Et elle s'écria bien lamentablement : « Ne me viens point tourmenter, mon homme, pour avoir prières, j'en dis autant que je peux, mais je ferai davantage s'il est besoin. Te faut-il messes ? Tu en auras, et prières et indulgences pareillement. J'en achèterai, mon homme, je te l'affie ; mais retourne-t'en bien vite. »

Cependant Smetse frappait toujours. « Ce ne sont point, dit-il, messes ni prières qu'il me faut, mais un abri, le manger et le boire, car âpre est le froid, aigre le vent, rude la gelée. Femme, ouvre-moi. »

Mais elle, l'oyant ainsi parler, pria et s'écriait davantage, et elle se frappait la poitrine et se signait, mais ne songeait du tout à ouvrir, disant seulement : « T'en reva, t'en reva, mon homme, tu auras messes et prières. »

¹ B : mélancolique

² B : XVI : *erreur de numérotation*

³ B : *pas de titre*

⁴ B : géhennait

Soudain le forgeron avisa la fenêtre du grenier, laquelle était ouverte ; il entra par là en la maison, descendit l'escalier, et, ouvrant la porte, parut devant sa femme ; mais comme elle se reculait sans cesse, s'écriant et appelant les voisines à la force, Smetse ne voulut point avancer sus elle afin de ne lui point faire peur davantage, et il s'assit sus un tabouret disant :

– « Ne vois-tu assez, commère, que je suis vraiment Smetse et ne te veux nul mal ? »

Mais la femme ne voulait rien entendre et s'était mise en un coin. Là, claquetant des dents, écarquillant les yeux, elle faisait de la main signe à Smetse de s'éloigner, car elle ne pouvait plus parler, tant sa peur était grande.

– « Femme, » disait le forgeron bien amicalement, « est-ce ainsi que tu accueilles et festoies ton pauvre mari, après le temps si long qu'il passa loin de toi ? Las ! as-tu perdu la souvenance de notre vieille union et amitié ? »

Oyant cette voix qui était douce et joyeuse, la femme répondit bien bassement et timidement :

– « Non, Monsieur le trépassé. »

– « Adoncques, » dit-il, « pourquoi avoir si grande frayeur ? Ne reconnais-tu point de ton homme la trogne grasse, la panse ronde et la voix qui chantait céans naguères si volentiers ? »

– « Si, » dit-elle, « je les reconnais bien. »

– « Et pourquoi, » dit-il, « n'oses-tu, me reconnaissant, venir à moi et me toucher ? »

– « Ha, » dit-elle, « je n'oserais, Monsieur, car on dit que chacun membre que touche un trépassé est membre mort. »

– « Viens, femme, » dit le forgeron, « et ne crois du tout à ces mengeries. »

– « Smetse, » dit-elle, « ne me ferez-vous vraiment nul mal ? »

– « Nul, » dit-il, et il lui prit la main.

– « Ha, » dit-elle soudain, « mon pauvre homme, tu as froid et soif et faim assurément ? »

– « Oui, » dit-il.

– « Adoncques, » dit-elle, « bois, mange et chauffe-toi. »

Cependant que Smetse mangeait et buvait, il narra à sa femme comment il n'avait pu entrer endéans le paradis, et son dessein qu'il avait d'emporter de la cave plein tonnelet de bruinbier et bouteilles de vin de France, pour en vendre à un chacun qui entrerait en la sainte Cité, en être bien payé, et de la monnaie reçue acheter meilleure nourriture.

– « Ceci, » dit-elle, « mon homme, est bien, mais Monsieur saint Pierre te baillera-t-il permission d'établir aux portes du paradis la dite¹ taverne ? »

¹ B : ladite

– «J'en ai,» dit-il, «l'espérance.»

Et Smetse, chargé de son tonnelet et muni de ses bouteilles, monta vers le bon paradis.

Ayant pris pied lez le mur, il établit là sa taverne en plein vent, car l'air est bon en ce céleste endroit, et le premier jour un chacun qui entra but chez Smetse et le paya bien par compassion.

Mais plusieurs s'enivrèrent, et étant entrés ainsi, Monsieur saint Pierre s'enquit des causes de ce fait, et les ayant connues, il enjoignit à Smetse de cesser de¹ vendre ses boissons, et il le fit fouetter bien amèrement.

XIX²

Du beau jugement de Monseigneur Jésus³.

Toutefois la femme du forgeron trépassa bientôt, à cause de la frayeur qui l'avait saisie en voyant le fantôme de son homme.

Et son âme s'en fut droitement vers le paradis, et elle vit là, sis, son séant contre le mur, le pauvre Smetse, rêvassant bien mélancoliquement. Il, l'ayant aperçue, se leva soudain bien joyeux et dit :

– «Femme, je vais entrer avec toi.»

– «L'oserais-tu?» dit-elle.

– «Je me cacherais, dit-il, sous ta jupe qui est ample assez et ainsi je passerai sans être aperçu.»

Ce qu'ayant fait Smetse, la femme frappa à la porte et Monsieur saint Pierre vint ouvrir ; «Entre, dit-il, bonne commère.» Mais voyant de Smetse les pieds passer derrière la jupe de la femme : «Ce méchant forgeron,» dit-il, «se viendra-t-il toujours gausser de moi ? Sors de céans, vendu au diable !»

– «Ha, Monsieur,» dit la femme, «ayez pitié de lui, ou me laissez lui tenir compagnie.»

– «Non,» dit Monsieur saint Pierre, «ta place est ici, la sienne est hors. Entre doncques, et qu'il escampe viteement.»

Et la femme entra, et Smetse resta hors. Mais sitôt que vint l'heure de midi et que les anges cuisiniers eurent apporté à la commère sa belle tourte au riz, elle vint au mur du paradis, et passant la tête par-dessus :

¹ B : à

² B : XVII : *erreur de numérotation*

³ B : *pas de titre*

– « Es-tu là, » dit-elle, « mon homme ? »

– « Oui, » dit-il.

– « As-tu faim ? » dit-elle.

– « Oui, » dit-il.

– « Adoncques, » dit-elle, « déploie ton tablier de cuir, j'y vais jeter la tourte qui me fut tantôt baillée ; mais cache-la bien, mon homme, et mange-la vite. »

– « Mais toi, » dit-il, « ne manges-tu point ? »

– « Non, » dit-elle, « car j'ai ouï dire que l'on souperait¹ tantôt. »

Et Smetse mangea la tourte au riz, et il en fut tout à fait et soudain réconforté, car cette tourte était plus succulente et délicieuse que les plus fines viandes. Cependant la femme, qui s'était allée pourmener par le bon paradis, revint narrer à Smetse ce qu'elle y avait vu.

– « Ha, » dit-elle, « mon homme, il fait bien beau céans, que ne t'y puis-je voir ! Autour de Monseigneur Jésus sont les pures intelligences qui devisent avec lui de tout ce qui est bonté, amour, justice, savoir et beauté, et aussi des meilleurs moyens de bien gouverner et rendre heureux les hommes. Leurs paroles sont comme musique. Et à chacun moment ils jettent sus les mondes les semences des belles, bonnes, justes et vraies idées. Mais les hommes sont si méchants et niais qu'ils écrasent les dites² semences ou les laissent sécher. Plus loin, établis en divers lieux, se tiennent les potiers et orfèvres, maçons, peintres, tanneurs et foulons, charpentiers et constructeurs de navires, et il faut voir quels beaux ouvrages ils produisent chacun en leur métier. Et quand ont³ fait quelque progrès, ils en jettent aussi la semence sus les mondes, mais elle est perdue souventefois. »

– « Femme, » dit Smetse, « n'as-tu point vu de forgerons ? »

– « Si, » dit-elle.

– « Las, » dit-il, « je voudrais bien besogner avec eux, car j'ai honte de me devoir tenir ici vivant comme ladre, rien ne faisant et mendiant mon pain. Mais, femme, écoute ; puisque Monsieur Saint Pierre ne me veut laisser entrer, va demander grâce pour moi à Monseigneur Jésus, qui est si bon et me l'octroiera assurément. »

– « J'y vais, » dit-elle, « mon homme. »

Monseigneur Jésus, qui se tenait là avec ses docteurs, voyant venir à lui la femme : « Je te reconnais, commère, dit-il ; tu fus de ton vivant mariée à Smetse le forgeron, lequel me traita si bien lorsque, sous la figure d'un

¹ B : soupait

² B : lesdites

³ B : Et à toutes fois qu'ils ont

enfantelet, je descendis sus terre avec Monsieur Joseph et Madame Marie. N'est-il en paradis, ton homme ? »

– « Las ! non, Monseigneur, » répondit la femme, « mon homme est à la porte, bien triste et marri, car Monsieur saint Pierre ne le veut laisser entrer. »

– « Pourquoi ? » dit Monseigneur Jésus.

– « Ha, je ne le sais, » dit-elle.

Mais l'ange qui écrit sus un registre de cuivre les fautes des hommes parlant soudain dit : « Smetse ne peut entrer en paradis, car Smetse délivré, a gardé l'argent du diable¹. »

– « Ha, » dit Monseigneur Jésus, « c'est grand crime ; mais ne s'est-il repenti ? »

– « Oui, » dit² la femme, « il s'est repenti et, de plus, il a été toute sa vie bon, charitable et miséricordieux. »

– « Allez le quérir, » dit Monseigneur Jésus, « je le veux moi-même interroger. »

Aucuns anges hallebardiers ayant obéi, menèrent Smetse devant le fils de Dieu, lequel parla ainsi :

– « Smetse, est-il vrai que tu aies gardé l'argent du diable³ ? »

– « Oui, Monseigneur, » répondit le forgeron, duquel les genoux s'entre-cognaient par peur.

– « Smetse,⁴ ceci n'est bien, car un homme doit plutôt souffrir tout mal, douleur, angoisse, que de garder l'argent de ce⁵ qui est méchant, laid, injuste et menteur, comme est le diable. Mais n'as-tu à me narrer quelque action bien méritoire pour amoindrir un tantinet ce grand crime ? »

– « Monseigneur, » répondit Smetse, « j'ai combattu longtemps avec ceux de Zélande pour la libre conscience et, ce faisant, j'ai souffert comme eux la faim et la soif. »

– « Ceci est bien, Smetse, mais as-tu persisté en cette belle conduite ? »

– « Las ! non, Monseigneur, » dit le forgeron, « car, à parler sans feinte, la constance a manqué à mon courage, et je suis rentré en Gand, où, comme tant d'autres, j'ai porté le bât espagnol. »

– « Ceci est mal, Smetse, » répondit Monseigneur Jésus.

– « Monseigneur, » ploura la femme, « nul n'a été plus que lui généreux aux pauvres, doux à chacun, humain à ses ennemis, voire même au méchant Slimbroek. »

¹ B : Smetse a vendu son âme au diable. »

² B : – « Oui, Monseigneur, » dit

³ B : aies vendu ton âme au diable ? »

⁴ B : – « Ha, Smetse,

⁵ B : que de vendre son âme à ce

– « Ceci est bien, Smetse, » dit Monseigneur Jésus ; « mais n'as-tu quelque autre mérite à faire valoir ? »

– « Monseigneur, » dit le forgeron, « j'ai toujours besogné avec joie, détesté paresse et mélancolie,¹ cherché joie et liesse, aimé à chanter et bu volentiers la bruinbier qui me venait de vous. »

« Ceci est bien, Smetse, mais ce n'est assez. »

– « Monseigneur, » répondit le forgeron, « j'ai battu autant que j'ai pu les méchants fantômes de Jacob Hessels, du duc d'Albe et de Philippe deuxième, roi d'Espagne. »

– « Smetse, » dit Monseigneur Jésus, « ceci est très-bien, je te baille permission d'entrer en mon paradis. »

¹ B : mélancolie,

APPENDICE

Liste des corrections opérées sur le texte de 1861 (notre texte de base)

Les Frères de la Bonne Trogne

Chap. I	p. 24	à cette fin qu'on en dit	dît
Chap. II	p. 25	Ça	Çà
Chap. III	p. 26	choppinant	chopinant
	p. 27	Ça	Çà
	p. 27	Ça	Çà
Chap. V	p. 31	ne serons nous	ne serons-nous
	p. 31	Ça	Çà
Chap. VI	p. 33	eût dit	eut dit
Chap. VIII	p. 37	Ça	Çà
	p. 38	Ça	Çà
	p. 38	elles nous ferons	feront
Chap. XIV	p. 51	Ça	Çà

Blanche, Claire et Candide

Chap. I	p. 55	voyez-les doux yeux	voyez les doux yeux
	p. 55	voyez-les mains	voyez les mains
Chap. VI	p. 61	lemoins	le moins

Sire Halewyn

Chap. IV	p. 70	procréeraient	procréeraient
Chap. V	p. 71	mais il ne l'eut osé	eût osé
Chap. VII	p. 73	pensant que ce fut	fût
Chap. IX	p. 77	nonobstant qu'elle fut	fût
Chap. XI	p. 80	sculptée	sculpté
Chap. XII	p. 81	Or ça	ça
	p. 82	Or ça	ça
	p. 82	aprement	âprement

Chap. XIII	p. 84	nonobstant qu'elle fut	fût
Chap. XIV	p. 85	accorde	accorte
	p. 86	cuidant que ce fut	fût
Chap. XVIII	p. 90	connaissons nous	connaissons-nous
Chap. XXI	p. 95	La, dit-elle,	Là
Chap. XXII	p. 96	qu'elle s'en fit robe	fit
Chap. XXVIII	p. 105	<i>Keirle</i>	<i>keirle</i>
Chap. XXIX	p. 108	nonobstant qu'il battit	battît
Chap. XXXI	p. 112	fait la première	fait la
	p. 114	de eige	de neige

Smetse Smee

Chap. IV	p. 125	nonobstant qu'il ne fit	fit
	p. 126	Sept ans	sept
Chap. X	p. 143	ce soir là	ce soir-là
	p. 144	Hà, messire	Ha
Chap. XIII	p. 153	flamand	Flamand
Chap. XV	p. 158	paix-là	paix là

En outre, dans le texte de 1861, les chapitres XI à XIX de *Smetse Smee* sont numérotés, par erreur, de IX à XVII. (La même erreur se trouvait déjà en B, comme il est signalé dans l'apparat critique.)

Table des matières

<i>Préface</i>	7
 <i>Légendes flamandes</i>	
Les Frères de la Bonne Trogne	20
Blanche, Claire et Candide	53
Sire Halewyn	65
Smetse Smee	119
 <i>Appendice: Liste des corrections</i>	 179

Dans la même collection :

Lettres françaises de Belgique – Mutations
(Editions Universitaires, Bruxelles, 1980)

Camille Poupeye : *Le Théâtre chinois*

Le Monde de Paul Willems

Textes, entretiens, études rassemblés par Paul Emond, Henri Ronse
et Fabrice van de Kerckhove

Maurice Maeterlinck : *Introduction à une psychologie des songes
et autres écrits (1886-1896)*

Textes réunis et commentés par Stefan Gross

Ecritures de l'imaginaire

Dix études sur neuf écrivains belges, sous la direction de Michel Otten

Paul Aron : *Les Ecrivains belges et le socialisme (1880-1913)*

Michel Lemoine : *Index des personnages de Georges Simenon*

Constant Malva : *Correspondance (1931-1969)*

Edition établie et annotée par Yves Vasseur

Marie Gevers : *Correspondance*

Lettres choisies et annotées par Cynthia Skenazi

Marc Angenot : *Le Cru et le Faisané*

Sexe, littérature et discours social à la Belle Epoque

Charles Van Lerberghe : *Lettres à Albert Mockel*

Editées et annotées par Robert Debever et Jacques Detemmerman (2 tomes)

Marcel-Louis Bagniet : *Vers une synthèse esthétique et sociale*

Colette Baudet : *Grandeur et misères d'un éditeur belge :*

Henry Kistemaeckers (1851-1934)

André Helbo, J. Dines Johansen, Patrice Pavis, Anne Ubersfeld :

Théâtre – Modes d'approche

Marges et exils – L'Europe des littératures déplacées

Charles Plisnier entre l'Évangile et la Révolution

Études et documents rassemblés par Paul Aron

Marcel Lecomte : *Les Voies de la littérature*

Chroniques littéraires. Choix établi par Philippe Dewolf

André Baillon : *La Dupe. Le Pénitent exaspéré*

Texte établi et commenté par Raymond Trousson

Raymond Queneau – André Blavier : *Lettres croisées (1949-1976)*

Texte établi et annoté par Jean-Marie Klinkenberg

L'Invention de la Mise en Scène

Dix textes sur la représentation théâtrale (1950-1930) réunis et présentés par Jean-Marie Piemme

Les Arts du Spectacle

Bibliographie des ouvrages publiés en français entre 1960 et 1985 réalisée par René Hainaux

Pierre Mertens, l'Arpenteur

Textes, entretiens, études rassemblés par Danielle Bajomée

Un pays d'irréguliers

Textes et images choisis par Marc Quaghebeur, Jean-Pierre Verheggen et Véronique Jago-Antoine

Françoise Moulin : *Jacques Sojcher, ni la mémoire ni l'oubli*

Marc Quaghebeur : *Études sur les lettres belges : entre absence et magie*

Charles De Coster : *Légendes flamandes*

Edition critique établie et présentée par Joseph Hanse

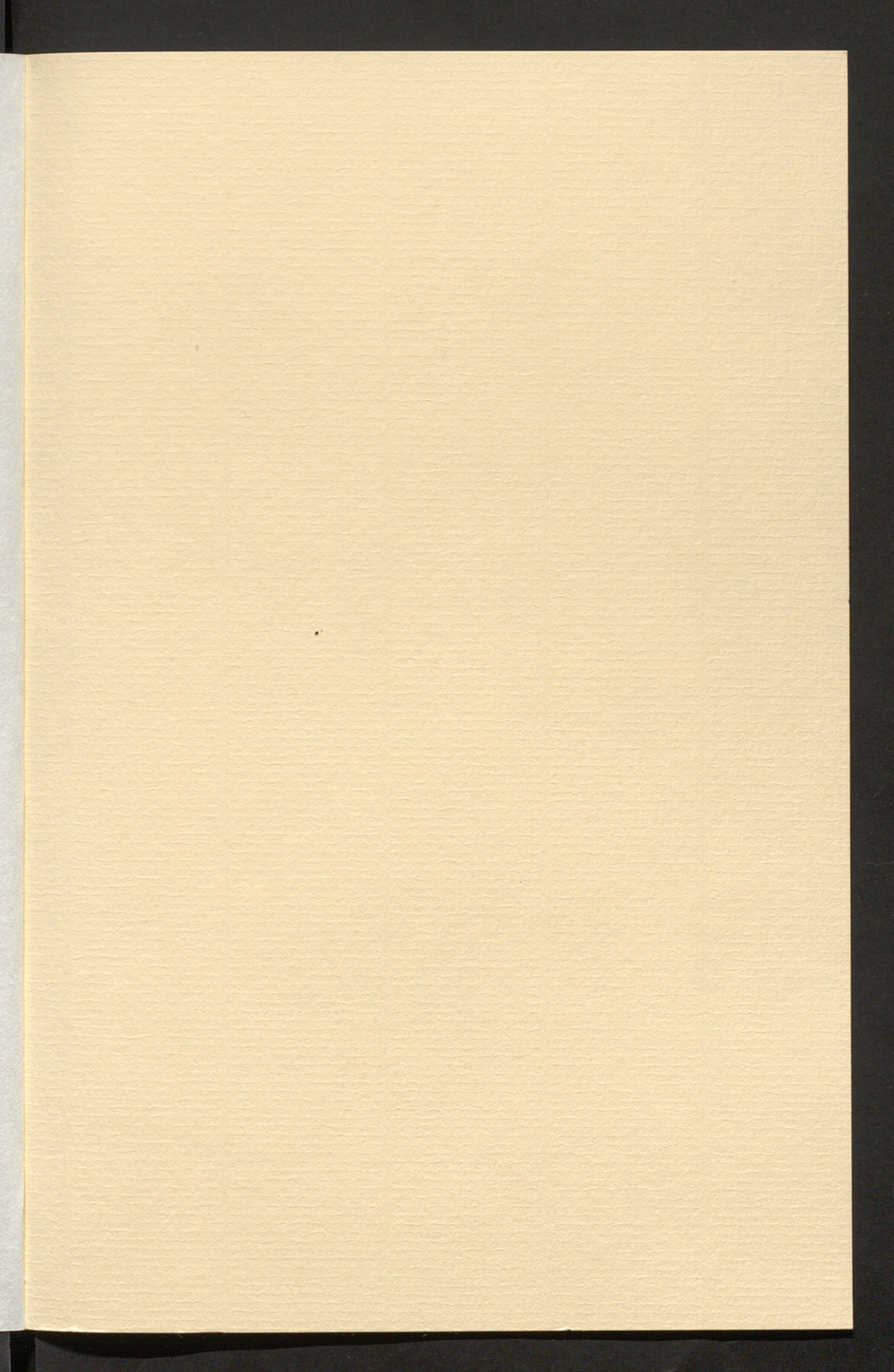
Patrick Laude : *Rodenbach. Les décors de silence*

Essai sur la poésie de Georges Rodenbach

Zsuzsanna Bjørn Andersen : *Georg Brandes et la Belgique*

Etude et documents

Achévé d'imprimer
en mai 90



En 1856, Charles De Coster découvre dans le folklore flamand quatre légendes qui lui paraissent si passionnantes qu'il décide de les réécrire à sa façon. Parmi celles-ci, on retrouve le fameux *Sire Halewyn*, qui inspirera aussi Michel de Ghelderode. En quelques mois, plongé dans une euphorie créatrice, De Coster rédige les *Légendes flamandes*. Pleines de fantaisie, d'humour et de fantastique à la manière d'Hoffmann, ces quatre légendes seront un succès et inciteront le jeune auteur à persévérer dans cette voie qui le conduira tout droit à son chef-d'œuvre, *La Légende d'Ulenspiegel*.

Après son édition définitive du grand livre de De Coster, Joseph Hanse nous donne ici une édition critique des *Légendes flamandes*, injustement oubliées, selon lui, car elles sont «le portail de *La Légende d'Ulenspiegel*».

La collection **Archives du futur** est publiée sous la responsabilité des **Archives et Musée de la Littérature** à Bruxelles.

Imprimé en Belgique
D/1990/258/38
L 906329



9 782804 005351

ISBN 2-8040-0535-6